This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

MES AMIS ET MOI

H&Cie

HACHETTE ET Cie

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

R. BURKHARDT
GENÈVE
2, Molard, 2
LIBRAIRIE GÉNÉRALE

MORGAN GUNST.
905 HYDE.

MES AMIS ET MOI

26656. — PARIS. IMPRIMERIE LAHURE
9. rue de Fleurus, 9

MES AMIS ET MOI

PAR

ALBERT CIM

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 16 VIGNETTES

D'après A. FERDINANDUS et SLOM

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893

Droits de traduction et de reproduction réservés

PQ 2207
C46 M4

A MON PETIT AMI

JACQUES DEVELLE

Je dédie ce livre, où il trouvera plus d'une anecdote que je dois à son père, et maintes aventures que n'ont pas oubliées les anciens élèves du lycée de Popey-sur-Ornain.

A. C.

MES AMIS ET MOI

A mesure que l'homme avance dans la vie, surtout dès qu'il a accompli la moitié probable de sa course et qu'après avoir effectué toute sa montée, il commence à dévaler l'autre versant de la côte, il n'est pas pour lui de plus intime plaisir que de se remémorer les débuts du voyage et d'évoquer le souvenir de ses premiers compagnons de route.

C'est ce que je vais faire ici, chers lecteurs, avec le secret espoir — il n'est plus secret, puisque je vous le révèle, mais si bas! — que je ne serai pas seul à le goûter, ce plaisir, et que vous en prendrez votre part.

Ce livre, selon l'aveu d'un poète, c'est ma jeunesse : là dorment bien de mes vieux amis,

> Des amis des vertes saisons;
> Tout doucement je les réveille,
> Ils se lèvent... et nous causons.

MES AMIS ET MOI

CHAPITRE I

MON VOISIN TONY

Il n'est pas suprenant qu'Antony de Marson, bien que plus âgé que moi de deux ans, ait été mon premier petit camarade : nous étions voisins. En jouant dans notre jardin, je l'apercevais qui en faisait autant dans le sien, et nous n'avions qu'à nous glisser entre les barreaux de certaine palissade vermoulue, au bas de la terrasse, pour être l'un chez l'autre et unir nos jeux.

Tony — c'est par cet abréviatif qu'on le désignait dans tout le quartier — était le fils d'un inspecteur des finances, qui était venu prendre sa

retraite dans notre gaie petite ville de Popey-sur-Ornain, dont Mme de Marson était originaire. Outre Tony, leur dernier-né, M. et Mme de Marson avaient deux grands fils, Armand et Frédéric, et deux filles, Mlles Clémence et Henriette.

Moi, je n'avais ni frère ni sœur; j'étais seul d'enfant dans cette vieille et immense bicoque de la Ville-Haute, où ma grand'mère et ma tante Victorine — ma tante Toto — habitaient et m'avaient recueilli, après une incurable maladie de ma pauvre maman.

Accoutumées à vivre de peu, à compter et ménager, ma grand'mère et ma tante, qui étaient toutes deux la bonté, le dévoûment et la tendresse personnifiés, m'élevaient avec toute leur affectueuse vigilance, mais aussi toute leur stricte économie. Dès que mes souliers faisaient mine de s'user, on les portait chez le père Husson, le cordonnier de la Grand'Rue, pour qu'il les ressemelât ou y mît une pièce; mes petites culottes avaient plus d'une reprise, et mes blouses, si propres et si séantes qu'elles fussent, étaient régulièrement taillées par ma grand'mère elle-même dans quelque vieille jupe.

Tony, lui, était vêtu comme un gentleman : frac

de fin drap noir, escarpins vernis, cravate artistement nouée, chemise à petits plis, bien empesée et d'une blancheur de neige. Ah! ces devants de chemise si gentiment plissés, si coquets, si éblouissants, eux surtout faisaient mon admiration et excitaient mon envie!

En outre, Tony avait toujours de la menue monnaie dans ses poches et était habitué à faire les choses grandement et à ne rien épargner.

Je me souviens qu'un soir, veille de la Saint-Nicolas, comme je ne voulais pas aller me coucher sans avoir mis, selon l'usage, une de mes bottines devant la cheminée pour y recevoir pendant la nuit les libéralités du patron des enfants, M. le juge d'instruction Houzelot, qui se trouvait en visite chez nous, emporta mon autre bottine, en m'invitant à la venir reprendre chez lui le lendemain matin.

« Nous verrons ce que saint Nicolas y aura déposé à ton intention, mon gaillard! Nous verrons! Il y aura peut-être une poignée de verges ou un solide martinet. Enfin, à demain matin! Ne manque pas de venir! »

Je crois bien que je n'y manquais pas! A peine levé, je grillais même d'impatience de m'échap-

per, et ma tante avait beau me retenir, beau me répéter qu'il était encore trop tôt, que ce n'était pas convenable de se présenter chez les gens de si bonne heure et au risque de les réveiller, je finis par lui brûler la politesse et allai carillonner à la porte de M. Houzelot.

Je trouvai sur la dalle d'une cheminée, à côté de ma bottine, une caisse de bois blanc renfermant une douzaine de jolis petits pots de confitures de Bar.

Eh bien, le jour même, en une seule séance, ces douze pots, ou tout au moins onze d'entre eux, furent vidés par mon ami Tony. Ah! il n'y allait pas de main morte, je vous le garantis! Moi, j'eus à peine le temps d'en déguster un. Et si Tony a été malade ensuite, s'il a attrapé quelque bonne indigestion, il ne s'en est du moins pas vanté et je ne l'ai jamais su.

*
* *

Une autre fois, nous jouions sous les arbres de l'agreste esplanade ou *pâquis*, proche de nos demeures, quand mon grand-oncle Biller, qui était l'architecte de la ville, vint à passer, escorté d'un ouvrier maçon, et s'arrêta devant le parapet construit en bordure du pâquis et de la rue du Jard. Pendant

qu'il examinait les travaux de réparation à effectuer, je courus à lui pour l'embrasser, et, en remercîment de ma politesse, il me gratifia d'une petite pièce de dix sous toute neuve.

Moi qui ne recevais jamais que deux décimes par semaine, un de ma grand'mère et un de ma tante — encore fallait-il que je n'eusse pas démérité, que j'eusse été bien sage! — je ne m'étais jamais vu à la tête d'une pareille fortune.

« Regarde donc! fis-je tout émerveillé en exhibant mon trésor sous les yeux de Tony.

— Attends! Nous allons bien nous amuser! me répliqua celui-ci, sans se laisser éblouir ni s'émouvoir le moins du monde. Arrive! »

Et il m'emmena jusqu'au bas de la Grand'Rue, chez l'épicier Tissopin, où il fit emplette, à mes frais, bien entendu, de cinq sous de pétards et cinq sous de fusées.

Il faut vous dire qu'à cette époque Tony de Marson, à l'exemple de ses frères Armand et Frédéric, s'était pris d'une belle passion pour les feux d'artifice. Tout leur argent, à tous les trois, passait en flammes de Bengale, en chandelles romaines, soleils tournants, marrons luisants, fusées volantes et autres pièces pyrotechniques, qu'ils allumaient

le dimanche soir, à l'extrémité de leur jardin, sur la terrasse, pour l'extrême jubilation des gamins, voire des grandes personnes, de tous les habitants du quartier.

« Arrive! répéta Tony lorsque le père Tissopin lui eut remis les deux petits paquets bleus. Ah! et des allumettes? Vous m'en donnerez bien quelques-unes par-dessus le marché, monsieur Tissopin?

— Tiens, mon *fi*! » dit le brave homme en présentant à Tony une boîte entamée, une de ces étroites petites boîtes faites d'un seul copeau, portant l'étiquette de Sarreguemines, et qui se vendaient alors deux liards — deux pour un sou.

Nous regagnâmes le pâquis en courant.

« Tu vas voir comme nous allons bien nous amuser! Tu vas voir! » ne se lassait pas de me crier Tony.

Il aligna sur le bord du parapet les quinze pétards et les quinze fusées, frotta une allumette, et... pan! pan! pfft! pfft! Ah! ils ne firent pas long feu, mes cinquante centimes, je vous prie de le croire!

Pour comble, Tony, prétendant que plus on comprimait l'extrémité opposée à la mèche, plus l'engin éclatait avec bruit, s'était muni d'un

énorme pavé, qu'il laissait retomber sur les pétards, au fur et à mesure qu'il y mettait le feu, tant et si bien qu'il écorna les plus belles pierres du parapet.

Voilà certes un résultat que mon oncle, l'architecte voyer, n'avait pas prévu, en ouvrant son porte-monnaie à mon intention.

*
* *

Mais n'allez pas inférer de ces deux aventures — ou mésaventures — que Tony de Marson ne cherchât qu'à m'exploiter et s'amusât à mes dépens. Non, il était, au contraire, très complaisant, très donnant et généreux ; et si l'un de nous deux est resté l'obligé de l'autre, c'est bien moi. Mais il avait à mes yeux le prestige de l'âge et la taille, et, bon gré mal gré, il me fallait reconnaître et subir ce double droit — droit d'aînesse, droit du plus grand et du plus fort.

Oui, je suis redevable à Tony de bien des services. Plus avancé que moi de deux classes dans ses études, il était en état de me donner de très utiles indications, de nombreux et sages conseils, et il ne s'y refusait jamais. Il m'aidait à préparer mes devoirs, m'expliquait et me commentait mes leçons,

comme aurait fait un véritable répétiteur, et il mettait à ma disposition ses anciens cahiers, ses vieux *corrects*, et ses livres.

Grâce à ses frères, qui avaient avant nous parcouru la même route et pioché les mêmes programmes, les ouvrages classiques abondaient chez lui. Dans un petit grenier, voisin de sa chambre, se trouvait une haute et vaste armoire qui en était bourrée; et chaque fois, pour ainsi dire, que j'allais le voir, le bon Tony me l'ouvrait à deux battants, cette armoire.

« Tu vas avoir besoin d'un *Quicherat* français-latin,... tiens, en voici un. Il te faut un *Cornelius Nepos* aussi, un *Selectæ*, un *Esope*.... Et pour l'histoire et la géographie, tiens, voici le cours de cinquième de Duruy, voici le petit volume de Cortambert.... »

Presque tous mes livres de classes me venaient de lui et portaient, au verso de leur cartonnage ou sur leurs gardes, sa signature ou celle d'un de ses frères, avec les croquis et légendes de rigueur :

Aspice Pierrot pendu
Quod librum n'a pas rendu!

Et, dans cette petite chambre, située tout au

« Tiens, voici le cours de cinquième de Duruy. »

sommet de leur maison, sous la terrasse à l'italienne, et d'où l'on découvrait une si belle vue — jusqu'à la ferme de Saint-Aubin, au-dessus de Ligny, à quatre lieues de Popey, — que de bonnes heures j'ai passées à travailler à côté de Tony, ou à discuter avec lui poésie ou prose, lettres ou sciences — et à fumer des cigarettes !

Un événement de cette époque m'est surtout resté présent à l'esprit, événement funèbre, mais si singulièrement terminé ! Je veux parler des obsèques de la sœur aînée de Tony, de Mlle Clémence.

Elle était douée d'une fort jolie voix, et, les jours de fête, elle montait aux orgues, à notre paroisse, et chantait des soli. C'était plaisir de l'entendre ; aussi, ces dimanches-là, bien des fidèles de Notre-Dame ou de Saint-Antoine venaient assister aux offices dans notre église, à Saint-Étienne.

Elle mourut à dix-neuf ans, de mort soudaine, d'une rupture d'anévrisme.

Le coup fut d'autant plus cruel pour M. et Mme de Marson que c'était le premier de leurs enfants que la mort frappait — et elle le frappait si inopinément, si traîtreusement ! Leur douleur,

leur désespoir, durant la lugubre cérémonie, faisait peine à voir. J'accompagnais Tony, et, à certain moment, un de ses cousins, M. de Cazenave, se joignit à nous.

C'était un Méridional, un Marseillais, je crois bien, et qui était célèbre dans toute la ville par son exubérance, par ses rodomontades et incartades. J'en aurais long à vous narrer sur son compte, si je m'écoutais; mais il faut me borner et m'en tenir à cette seule frasque, qui, rien que d'y songer, amène encore le rire sur mes lèvres.

M. de Cazenave, comme toute la famille Marson, comme toute l'assistance, était très affecté de ce deuil; mais il avait le sang bien trop vif et trop bouillant, pour que, chez lui, les grandes douleurs fussent muettes.

Il ne cessait de soupirer et de s'exclamer :

« Ah! la *povre*! la *povre*! Elle était si bonne! si douce! si affectueuse! Et jolie!... Et elle chantait!... Ah! quelle voix d'ange!... »

La cérémonie terminée, nous quittions, tous les trois ensemble, le cimetière et marchions à vingt pas en avant des autres groupes de parents ou d'amis, quand il redonna cours à ses doléances et commémorations.

« Ah oui! quelle mélodie céleste! Tu té souviens, Tony? Ah! la *povre*! quand elle chantait:

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin d'ici?

Ou bien.... Tu té rappelles, Tony?

Danser au son de la musette,
Danser au son du tambourin,
Du tambourin!...

Et *le Vrai Trésor* de Vigny! Tu té rappelles?

Dans notre beau pays de France,
Dans notre beau pays de Fran-an-an-ce,
Nous faisons tout...
Nous faisons tout...
Nous faisons tout joyeusement,
Joyeusement!
Et le rayon de l'espéran-an-an-ce
Nous suit jusqu'au dernier moment!

Ah Tony! quelle voix de rossignol! Quelle musique du bon Dieu!... Je l'entends encore, tiens, le soir où elle nous a régalés de *la Dame blanche*. Tu té rappelles? La *povre*!...

D'ici voyez ce beau domaine
Dont les créneaux touchent le ciel.
Une invisible châtelaine
Veille en tout temps sur le castel ! »

. . . . . .
. . . . . .

Et il continuait de moduler et psalmodier à tue-tête toutes ces bribes du répertoire favori de la « povre » Clémence, en gesticulant, se déhanchant et roulant les prunelles, sans s'apercevoir que tous les passants s'arrêtaient pour le regarder, ébahis et stupéfiés d'un tel retour d'enterrement.

CHAPITRE II

DEUX ÉVASIONS

On pouvait dire des trois fils Marson et, je soupçonne bien aussi, de leurs parents, qu'ils avaient mauvaise tête et bon cœur.

Il existait une trop grande différence d'âge entre les deux aînés, Armand et Frédéric, et moi pour que j'eusse été à même de les beaucoup fréquenter. Aussi n'est-ce que par ouï-dire et longtemps après que j'eus connaissance de l'aventure d'Armand de Marson, sa fugue du lycée — de l'ancien collège plutôt, — son arrestation par la gendarmerie et son algarade chez le procureur impérial de Saint-Mihiel.

Jugeant que son fils Armand, alors élève de rhétorique, avait besoin d'une discipline plus sévère que celle de la maison paternelle, M. de Marson s'était décidé à le placer comme interne au

collège, décision qui avait rendu notre rhétoricien furieux et contre sa famille et contre le principal, M. Saint-Jeoire.

Cette fureur s'accrut si bien qu'un beau dimanche de mai, au retour de la promenade, Armand de Marson trouva moyen de se faufiler hors des rangs, avant de pénétrer sous le porche du collège, tourna bride aussitôt et prit la clef des champs.

Une rapide enquête faite le lendemain matin révéla la direction que le déserteur avait suivie : des *cossonniers* (marchands d'œufs et de beurre) s'étaient croisés avec lui sur la route de Popey à Saint-Mihiel; et comme M. de Marson était lié avec le procureur en résidence dans cette dernière localité, il lui télégraphia pour l'aviser de l'affaire et le prier de mettre fin au vagabondage de son fils.

J'aurais dû commencer par vous dire qu'Armand de Marson avait toujours manifesté le goût le plus vif pour les aventures de voyage, et que c'était autant pour donner cours à cette passion que par dépit de se voir éloigné de sa famille, cloîtré et enchaîné, qu'il avait ainsi pris son envolée.

Comptant sans doute faire le tour du monde, il s'était muni d'une boussole et d'un superbe planisphère collé sur toile et plié dans un étui. Par mal-

heur, il avait négligé de garnir son escarcelle : il ne possédait qu'une pièce de dix francs, qui, pour comble, se trouva très fortement écornée dès la première nuitée.

C'était à Villotte. Armand, qui avait dormi à la belle étoile la nuit précédente et cheminait depuis l'aube, arriva exténué dans cette commune. Impossible d'aller plus loin. Il entra dans une auberge, l'unique auberge du lieu, se fit servir à manger — à souper; c'est le nom qu'on donne encore en Lorraine, et qu'on donnait aussi naguère à Paris, au repas du soir, celui où l'on mange la soupe, — puis demanda le gîte. Mais il tombait mal. On était au lendemain de la fête patronale, du *rapport*, et l'auberge se trouvait comble : pas un lit, pas un coin de vacant.

« Mais je n'en peux plus ! soupirait notre vaillant explorateur. Comment faire ? »

L'aubergiste, qui était un madré paysan, lui proposa de coucher sur le billard.

« On mettra un matelas dessus ; on vous donnera des draps, des oreillers, un traversin, et vous reposerez là comme dans votre lit. Seulement il faut attendre que les consommateurs s'en aillent et que la salle soit libre. Ça ne tardera pas, jeune

homme, rassurez-vous! A onze heures et demie forcément, je mets les retardataires à la porte, j'éteins, et... à *schloff*! »

Armand dormit, en effet, à poings fermés et ne fit qu'un somme.

Aussitôt debout, il s'apprêta à poursuivre sa route et le cours de ses exploits, et tout d'abord exprima le désir de régler sa note.

« Voilà, monsieur, voilà! » dit l'aubergiste en lui présentant un carré de papier sur lequel on lisait :

A LA BONNE FOI!

Grand Hôtel du Commerce

ET

du Cheval blanc

RÉUNIS

Ancienne maison GARAUDEL

BONLARON Gendre et Successeur.

Doit M.....

Souper.	2 fr. 50
Billard, 7 heures	7 fr. »
Total.	9 fr. 50

« Comment! billard, sept heures, sept francs! se récria Armand.

— Mais... sans doute, monsieur! Voyez la pancarte accrochée au mur. Vous avez dû la lire: « Billard, le jour: cinquante centimes l'heure; la nuit: un franc. Toute heure commencée se paie entière. » Vous avez occupé le billard de onze heures et demie à six heures, c'est-à-dire pendant six heures et demie, autrement dit sept heures, donc....

— Mais, monsieur, je n'y jouais pas, sur votre billard! C'est pour y dormir....

— Ça, c'est votre affaire; vous vous en êtes servi comme bon vous a semblé. Je n'entre pas dans ce détail. Je ne vois qu'une chose, c'est que, pendant sept heures, le billard a été accaparé par vous. Maintenant si vous désirez que nous allions soumettre le litige à M. le maire?... »

Armand préféra payer, et décampa bien vite.

Il y avait déjà trois jours qu'il jouissait de sa pleine indépendance, et, quoique ayant plus d'une ampoule aux pieds et l'estomac sensiblement tiraillé par la faim, il n'était pas las de battre l'estrade ni en humeur de rentrer au bercail. Non, non! *Evviva la libertà!*

Il débouchait des bois de l'Étanche et opérait son entrée dans le joli bourg de Vigneulles, quand il fut happé au collet par deux gendarmes, et, malgré ses protestations, ses cris et rebellions, emmené séance tenante et graud'erre à Saint-Mihiel.

D'emblée, bien qu'il fût près de neuf heures du soir, on le conduisit au domicile particulier de M. Mathelin, le procureur impérial.

« Ah ! ah ! te voilà, drôle ! Eh bien, c'est gentil ! Ah ! oui-da ! Comment, tu te sauves du collège, tu abandonnes tes parents, sans rien dire, sans penser au chagrin qu'ils éprouveront, à leur inquiétude, leurs transes ! »

M. Mathelin continua longtemps de la sorte. M. de Marson lui avait recommandé de « laver proprement la tête à son garnement de fils », et il s'acquittait de la mission avec une scrupuleuse conscience. Armand, lui, ne bronchait pas; mais, tout penaud de sa déconvenue, irrité de cette mercuriale, il rongeait son frein et crispait les poings.

« Tu es couvert de poussière, tout débraillé, fait comme un bandit ! s'exclamait M. le procureur. Et tu as faim, je suis sûr? Depuis quand n'as-tu pas mangé? Ton père m'informe que tu es parti avec

Armand fut happé au collet par deux gendarmes.

une dizaine de francs dans ta poche, pas davantage. Allons, tu as faim, n'est-ce pas? »

Et comme Armand, rageur, s'obstinait à ne pas répondre :

« Mais avoue-le donc! Ne boude donc pas contre ton ventre, nigaud! Tu vas manger!

— Non! cria Armand.

— Je te demande bien pardon! Assieds-toi! Je m'en vais te faire faire une omelette....»

Et M. Mathelin pria le brigadier de gendarmerie, qui était resté là, attendant les ordres de son supérieur, d'aller prévenir la cuisinière.

Celle-ci arriva, dressa rapidement le couvert, puis apporta l'omelette toute fumante et la déposa devant Armand.

« Elle est toute chaude, mon *fi*; ne la laissez pas refroidir!

— Dépêchons-nous! ajouta le procureur. Allons, mange!

— Je vous ai dit que NON! » rugit de plus belle le terrible garçon.

Et, saisissant le plat, il le lança, avec son contenu, à la tête du brigadier.

Je ne sais ce qu'il advint de cette prouesse et comment la chose se termina : j'imagine que

M. le procureur impérial dut sur-le-champ allonger une superbe paire de gifles au fils de son ami Marson; ce qu'il y a de certain, c'est qu'Armand ne rentra pas au collège de Popey et fut expédié dans un autre établissement de la région, au lycée de Nancy, où il parvint à s'amender et à s'assouplir. L'année suivante, il fut admis à Saint-Cyr, et, plaisante ironie du sort, juste châtiment du ciel, lui qui témoignait si peu de respect à MM. les gendarmes, il est devenu colonel de gendarmerie.

*
* *

Je puis vous parler en meilleure connaissance de cause de l'évasion de mon ami Tony, le jeune frère d'Armand.

Le vieux collège de la côte des Prêtres venait d'être remplacé par un lycée tout battant neuf et construit au milieu de l'ancien *pâquis* de la Ville-Basse.

Tony approchait de ses quinze ans, et, vexé de ne pas voir encore un soupçon de moustache estomper sa lèvre, il avait eu recours à l'élève pharmacien de M. Bara, à notre ami Victor Lescuyer, en le suppliant de remédier à cette déplorable, cette ignominieuse absence.

J'ignore quelle pommade Lescuyer donna à Tony; mais, au lieu de barbe, ce liniment lui fit pousser une ribambelle de petits boutons au-dessous du nez, et lui causa les plus affreuses démangeaisons, voilà le fait.

M. de Marson estima que son fils cadet, qui se destinait à l'École polytechnique, était d'âge à être plus étroitement surveillé, et il fit pour lui ce qu'il avait fait jadis pour ses aînés, il l'arracha aux douceurs et distractions de l'externat et le mit pensionnaire.

Presque chaque après-midi, à la récréation de quatre heures, Mme de Marson allait voir son benjamin et lui porter quelques chatteries; tous les dimanches et jours de fête il sortait; en somme, la prison était pour lui très supportable, et, sans une circonstance fortuite et malchanceuse, il n'aurait jamais songé à en déguerpir.

Mlle Henriette, la sœur de Tony, était excellente musicienne et possédait, comme feu la « povre » Mlle Clémence, une très jolie voix. Elle fut priée de se faire entendre dans un concert donné en faveur des indigents, et qui devait avoir lieu un jeudi soir, dans une grande salle de l'hôtel de la préfecture. Il n'était guère possible de refuser.

Mme de Marson aimait d'ailleurs tout ce qui pouvait servir à mettre sa fille en relief, et elle s'empressa d'acquiescer aux désirs des organisateurs de ladite fête.

En même temps elle se rendit chez le proviseur du lycée, M. Feuilhestre, et le pria de vouloir bien permettre à Tony de sortir ce soir-là, afin qu'il pût assister au concert — applaudir au triomphe de sa sœur.

M. Feuilhestre fit bien quelques objections : « C'était irrégulier. Les élèves ne devaient sortir que le dimanche.... Ce serait un précédent fâcheux.... » Mais, en présence de l'insistance de Mme de Marson — et qui mieux qu'elle savait insister et arriver à ses fins? — eu égard aussi au but charitable de cette réunion, il se laissa peu à peu fléchir.

Or, dans la matinée de ce jeudi-là, une observation de M. le surveillant général Margerie provoqua une réponse malsonnante de l'élève Marson. M. Margerie, qui souffrait d'une maladie de foie et n'était pas toujours commode, se fâcha et infligea une retenue à l'insubordonné.

« Et cette retenue, vous la ferez aujourd'hui même!

— Mais, monsieur, je dois sortir....

— Raison de plus!

— M. le proviseur a promis à ma mère....

— Vous ne sortirez pas! Je vais en référer à M. le proviseur! »

M. le proviseur donna, bien entendu, gain de cause à M. le surveillant général, et, au lieu d'aller dîner en famille et acclamer sa sœur Henriette, Tony fut relégué dans une salle de classe et condamné à copier toute la tragédie d'*Esther*.

S'il était irrité et exaspéré, pas n'est besoin de le dire.

Il arpentait la salle en grommelant, y tournait et rôdait absolument comme un fauve dans sa cage; mais pas moyen de s'échapper! La porte était fermée à clef, la serrure solide, et les fenêtres, au nombre de deux, n'avaient même pas de poignée-crémone ou d'espagnolette qui permît de les ouvrir. Pour comble de précaution, elles étaient garnies de barreaux surmontés de fers de lance. Mais, tandis que ces fenêtres ou baies, qui étaient très larges, se terminaient en cintre, les grilles extérieures affectaient la forme d'un rectangle et s'arrêtaient juste à la naissance du cintre, laissant

ainsi libre la partie supérieure de chaque fenêtre, l'imposte en arc de cercle et à double vasistas.

C'est par un de ces vasistas que Tony de Marson, dans tout le feu de sa rage, résolut de s'évader.

Il grimpa sur une table, et, ayant ouvert un des vasistas, celui de droite, il se hissa jusqu'à cette ouverture, où, à l'aide de coups de reins et de vigueur de poigne, il réussit à glisser sa tête, puis ses épaules et enfin ses bras. Tony était d'ailleurs de taille fluette; il avait une agilité de chat et une souplesse de couleuvre, et ce ne devait être pour lui qu'une amusette de passer par ce trou et de dégringoler ensuite le long des barreaux.

Mais un maudit store, fixé à l'intérieur, et dont Tony, dans ses efforts, avait sans doute fait mouvoir le cordon de tirage ou dérangé la poulie, vint à se dérouler, à s'embarrasser dans les charnières du vasistas et en entraver le jeu, à tomber aussi sur les jambes du prisonnier et paralyser ses trémoussements.

Impossible maintenant d'avancer ni de reculer : maître Tony se trouvait pris comme dans un piège, comme étranglé dans une ratière.

« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

Et il se démenait, se secouait et se déhanchait,

mais sans résultat valable, sans bouger de place.

La rue qui borde ce côté du lycée, la rue Landry-Gillon, était à peine construite alors et des moins fréquentées. Tony de Marson courait donc grand risque de demeurer longtemps en cette triste panne, lorsque, par bonheur, Corniquet apparut.

Corniquet était un gamin du quartier du lycée, du faubourg de Couchot, qui avait pour unique occupation et singulière spécialité de venir rôder chaque jour pendant les heures d'« étude », c'est-à-dire de dix heures et demie à midi, et de quatre heures et demie à sept heures, sous les fenêtres des salles et attendre chape-chute.

Les salles d'étude étaient situées au premier étage, juste au-dessus des salles de classe : on n'avait qu'à attacher au bout d'une ficelle un papier indiquant ce qu'on voulait, chocolat, cervelas, journal ou... tabac, et renfermant le prix de l'achat, plus dix centimes pour le commissionnaire; puis à lancer cette ficelle par la fenêtre, en ayant soin, comme de raison, d'en garder l'autre extrémité enroulée autour du poignet, et, quelques minutes après, de légères tractions vous annonçaient que vous étiez servi et n'aviez qu'à hisser à vous l'objet demandé.

A l'aspect de cette face toute congestionnée, contournée et cramoisie, Corniquet, ce sans-cœur, éclata de rire et se tordit comme un ver coupé en deux.

« Ah ! la bonne tête ! la bonne tête ! Est-il drôle ! est-il cocasse !

— Vingt sous !... Je te donne vingt sous... si tu m'apportes... une échelle ! râla Tony.

— Bien vrai? demanda Corniquet en interrompant aussitôt ses contorsions et frétillements.

— Je te le jure !

— Donne ! » riposta le jeune drôle, qui décidément n'avait pas confiance.

Vingt sous ! Jamais il n'avait touché tels honoraires.

« Comment veux-tu... dans la situation où je suis.... Est-ce que je peux seulement... fourrer une main... dans..., dans une de mes poches?

— Ça, c'est vrai, tu ne peux pas !

— Eh bien... alors?

— J'ai ta parole?

— Mais oui ! oui !

— La plus sacrée?

— Oui ! oui ! Je te jure....

— Attends-moi ! »

Sûrement que le pauvre Tony l'attendrait! La recommandation était tellement surperflue qu'elle avait l'air d'une moquerie.

Mais voilà que pendant que Corniquet se faufilait chez un jardinier du voisinage pour querir l'échelle libératrice, M. Claudel, le maître d'étude du troisième quartier, mis en éveil par les remuements inquiets des élèves, qui, ne *sentant* rien arriver, ne savaient à quoi attribuer le retard de leur mandataire, s'approcha de la fenêtre et aperçut au-dessous de lui ce buste qui émergeait et s'agitait.

Sur-le-champ il alla prévenir M. le censeur, et juste comme celui-ci, accompagné du gardien et lampiste Sucemèche, ouvrait la porte de la classe, Tony de Marson s'accrochait à l'échelle apportée par Corniquet et, à l'aide de ce point d'appui, franchissait l'obstacle.

Mais on ne traverse pas un si étroit et périlleux défilé sans y laisser quelques plumes. Tony, lui, à force de gigoter et s'étirer, y perdit ses grègues, c'est-à-dire ses culottes. Sa chemise flottait lorsqu'il se suspendit aux bâtons de l'échelle et opéra sa descente.

Il ne fallait pas songer à se présenter à l'hôtel

de la préfecture dans un costume aussi sommaire.

D'ailleurs M. Babonet, le censeur, et le portier Cognard, dit Quoniam, escortés de l'inévitable Sucemèche, venaient d'apparaître à l'angle de la rue, et s'apprêtaient à cueillir le fugitif au passage et à réintégrer de force ou de gré l'oiseau dans sa volière.

« Eh bien, mais... et mes vingt sous? » s'écriait le jeune Corniquet, pendant que le père Quoniam et le maigre Sucemèche s'emparaient de Tony et le transportaient qui par la tête, qui par les pieds, vers la grille du lycée. « Et mes vingt sous, dites donc? Alors me voilà refait, moi, volé comme dans un bois? C'est pas de jeu, ça! pas de jeu! »

CHAPITRE III

PREMIERS CIGARES

C'est avec Tony de Marson que je fumai mes premiers cigares, ou plutôt ma première pipe, car c'est par la pipe que j'ai commencé à apprécier les douceurs — et amertumes — du tabac.

Pendant les vacances de cette année-là, nous partions presque tous les jours après le dîner — c'est-à-dire après le repas de midi — et nous nous acheminions vers le bois de Saint-Roch, où le bon M. Vauthier et son fils Paul disposaient tous les ans une grande *tenduc*.

Je vous parlerai plus tard de cette cruelle guerre que, selon une vieille coutume régionale, on faisait alors aux petits oiseaux, et des pièges, à la fois rustiques et barbares, qu'on leur tendait..

Sans *tendue*, je crois bien que mes vacances,

tout comme celles de mes condisciples, n'eussent pas été complètes; et ce n'étaient pas seulement M. l'avocat Vauthier et son fils Paul, alors élève à l'École des Chartes, que nous trouvions dans la maisonnette de Saint-Roch; c'étaient les deux frères aînés de Tony, Armand et Frédéric de Marson; c'était Achille Maucroix, qui se destinait à l'École Normale, Joseph Pernot, candidat à l'École Forestière, et Émile Larombardière, Raymond de Surlanges, Adolphe Mesnil, Édouard Lepage, Henri Trancart, tous élèves de « philosophie » ou de « spéciales »; sans compter le capitaine Pontaubry, l'adjoint Mayoret, l'avocat Grandjean, intime ami du père Vauthier, et tant d'autres braves et paisibles citoyens de notre Ville-Haute.

La plupart de ces messieurs ou jeunes gens avaient chacun sa tendue dans le bois du Juré, aux alentours du cantonnement dit de Saint-Roch, et on allait se voir, on se réunissait les uns chez les autres, on faisait des parties de boules ou de cartes, et surtout on fumait des pipes en vidant des canettes de bière.

Je me rappelle, entre autres tendeurs acharnés, un receveur des domaines en retraite, le jovial et obligeant M. Parisot, qui, chaque fois qu'il nous

rencontrait, Tony et moi, à proximité de son bois, nous invitait à venir nous rafraîchir.

« Précisément, ce matin, j'ai apporté une bonne bouteille de bière de mars, quelque chose de fameux! J'ai eu soin de l'enterrer, pour qu'elle se tienne bien au frais.... Venez, mes petits amis, vous m'en direz des nouvelles! »

Nous entrions dans son bois, et, arrivés devant la maisonnette, une simple cabane ou *cabourotte* en rocaille et en planches, sans cave ni grenier, M. Parisot allait décrocher son *chaverot* (sorte de houe, de petite bêche triangulaire) et reprenait, en indiquant le pied d'un arbre ou quelque épaisse trochée de noisetiers :

« Tenez, c'est ici! Nous allons la déterrer.... Attention! »

Immanquablement le premier coup de chaverot tombait sur la fameuse bouteille et la cassait en deux.

« Oh! oh!!! Pas de chance! Et moi qui vous ai dérangés de votre chemin, fait venir jusqu'ici! Oh! que c'est donc contrariant!! Avec toutes les bouteilles que j'ai ainsi brisées, n'est-ce pas, mes petits amis, j'aurais certainement eu de quoi faire construire une cave à ma baraque, et une

belle cave encore, avec citerne! Oui, je me le dis souvent! »

***

Paul Vauthier, Achille Maucroix, Joseph Pernot, Raymond de Surlanges, tous ces grands garçons de dix-huit à vingt ans, ne se souciaient guère de deux gamins comme Tony et moi, et ne nous regardaient qu'avec commisération, dédain et mépris.

Il aurait fait beau que nous eussions recours à ces hauts personnages pour obtenir une pincée de tabac!

« Comment! comment! De quoi se mêlent ces blancs-becs! Eh bien, merci! Ils en ont de l'aplomb! Fumer? Par exemple! Mais, chétifs galopins, misérables petits mômes, on vous tordrait le bout du nez qu'il en jaillirait encore du lait! Attendez donc au moins que votre barbe soit poussée — comme la nôtre! »

Ce sont probablement ces humiliants sarcasmes et sanglantes invectives qui avaient déterminé Tony à implorer, comme on l'a vu, l'aide de Victor Lescuyer, l'élève apothicaire, et à se livrer, avec sa pommade, à d'irritantes, cuisantes et malencontreuses frictions.

Aussi, dans son apprentissage de fumeur, se gardait-il bien de demander conseil à ses frères ou à leurs amis. En vrai sage, en philosophe du Portique, il ne comptait que sur lui seul et tirait toute sa force et sa science de son propre fonds.

Une après-midi donc — les matinées étaient presque régulièrement consacrées à nos devoirs de vacances, — avant de gagner le bois de Saint-Roch, Tony de Marson m'emmena chez l'épicier et débitant de tabac Tissopin, et là nous fîmes nos choix et emplettes.

J'achetai pour mon compte, et sur les précieuses indications de mon compagnon, une énorme pipe en terre, représentant une tête de patriarche douée d'une magnifique barbe en éventail — une « tête de Jacob »: c'était le nom spécial de ces pipes, — plus un court tuyau de merisier à bout de corne, qui s'adaptait à ce récipient; et enfin dix centimes de « caporal ». Tony, qui possédait déjà son fourniment complet, tira sa blague de sa poche et se la fit remplir; coût : vingt-cinq centimes.

Ce n'est qu'aux approches des dernières maisons, vers le sommet de la rue ou côte de Pil-

viteuil, que nous nous décidâmes à exhiber nos instruments et à les bourrer. Puis nous frottâmes chacun une allumette, et l'opération commença.

Il m'était bien arrivé, à quelques reprises, entre mes huit et dix ans, de pratiquer cette manœuvre avec du « bois à fumer », de ces sarments bien secs de viorne ou clématite, que les gamins de chez nous vont couper dans les fourrés ou les haies. J'avais été tant soit peu initié à ce procédé économique, alors que j'usais mes premières culottes à l'école Rollin, sous la gouverne de l'excellent M. Forget; mais le tabac, le « caporal », c'était bien autre chose!

Je ne tardai pas à l'éprouver.

Nous continuions de gravir cette côte rocailleuse de Pilviteuil, sous un soleil ardent, torride, dont les rayons tombaient d'aplomb sur nos têtes. Il me semblait marcher — je me le rappelle comme si c'était d'hier — dans une véritable fournaise. Cette incandescente température, jointe à une aveuglante réverbération, vint compliquer encore les effets de la nicotine. Nous n'avions pas doublé l'angle de l'ancienne Poudrière, que je sentais déjà ma tête tourner, mes jambes flageoler, certains maux de cœur....

Mais je me gardai bien d'avouer à Tony ces alarmants symptômes; à mauvais jeu je fis bravement bonne mine, je tins ferme ma « bouffarde » et en aspirai avec plus d'énergie encore l'âcre et abominable fumée.

Nous atteignîmes le petit plateau des Roches, à l'extrémité duquel s'ouvre, à travers la forêt du Juré, le chemin qui conduit à Saint-Roch.

« Je n'en peux plus, Tony, dis-je en balbutiant; il faut que je m'arrête.... Je vais m'asseoir là,... un peu... à l'ombre,... sous cette roche.... »

En même temps je lui tendis ma pipe, que j'allais laisser choir.

« Oh! le capon! Tu es pire qu'une fille, tiens! Pour quelques bouffées de tabac! »

Nous nous trouvions devant une excavation que je connaissais bien, près d'une grosse roche, sous laquelle plus d'une fois j'avais été me mettre à l'abri, avec Tony même, et faire cuire des pommes de terre sous la cendre.

« Je m'en vais me reposer là.... Je te rejoindrai dès que cela ira mieux....

— Mais là-bas on me demandera de tes nouvelles! Le père Vauthier, mes frères....

— Tu leur diras que..., que....

— ...que tu es tombé malade en route? Pour qu'ils accourent tous te chercher!

— Ce..., ce..., ce que tu voudras!

— Oh! le capon! Poule mouillée, va! »

Et Tony reprit sa route, pendant que....

Mais tirons un voile sur ce triste tableau.

***

La leçon me profita : durant toute une année j'eus l'odeur du tabac en dégoût et exécration, et la vue d'une pipe, même autre qu'une « tête de Jacob », éveillait en moi comme une vague panique et de douloureux haut-le-cœur.

Au bout de ce temps j'eus la malchance de me découvrir un sauveur,... oui, un de mes camarades qui m'avait sauvé la vie; et comme je ne sais rien de plus honteux et de plus répugnant que l'ingratitude, je n'osai pas repousser les tentations de ce magnanime ami, les bruns trabucos et les blonds manilles qu'il m'offrait, et Jean Nicot compta un disciple de plus.

Voici l'histoire.

Il m'arrivait fréquemment l'été, en quittant le lycée, après la classe du soir, et avant de remonter chez nous, d'aller me baigner dans notre maigre

rivière d'Ornain — si maigre, en effet, qu'on avait dû établir un barrage à l'extrémité de la promenade des Saules, afin de retenir les eaux et d'avoir ainsi un endroit où l'on pût se mouiller plus haut que le mollet.

Ce barrage, tout primitif et qu'on haussait et baissait, ouvrait et fermait, j'ignore pourquoi, vingt fois le jour, offrait pour les apprentis nageurs un suprême inconvénient : on n'était jamais sûr d'« avoir pied », même aux endroits que l'on connaissait le mieux.

Or, un jour que, fatigué de faire la planche, je venais d'interrompre cet exercice et essayais de gagner bord, je m'aperçus, à ma grandissime frayeur, qu'on avait fermé ou relevé le barrage, et que j'enfonçais dans l'eau sans atteindre le fond.

Et en enfonçant, tandis que je m'efforçais d'appeler au secours et que déjà l'eau faisait glouglou sur mes lèvres, au moment même où ma tête allait s'immerger et disparaître sous la verte nappe, mes regards — les derniers que je promenais au-dessus de l'onde sans doute — rencontrèrent mon camarade Herbelot, Maurice Herbelot, qui, debout sur la berge, considérait d'un œil attentif et curieux, mais sans s'émouvoir aucunement ni bouger le

moins du monde, en paisible amateur et prudent philosophe, la lutte désespérée que je soutenais contre le perfide élément.

L'Ornain, par bonheur, n'est pas large:

> Un géant altéré le boirait d'une haleine;
> Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
> Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.

Je me trouvais tout près du bord; mes doigts crispés purent s'agripper à une souche d'arbre faisant saillie sous l'eau, et je me soulevai, je me hissai hors de ma tombe.

« Ouf! Oh!.... »

J'étais encore tout haletant, ahuri, anéanti, lorsque Herbelot s'approcha de moi.

« Eh bien, mon vieux, tu l'as échappée belle! Vrai! j'ai bien cru que tu allais y rester! » s'écria-t-il, en me contemplant avec intérêt et un étonnement non dissimulé.

Puis il me proposa d'aller querir mes vêtements, qui se trouvaient sur l'autre rive, ce à quoi j'acquiesçai d'un simple signe de tête, tant je me sentais encore estomaqué et désemparé.

Herbelot traversa la rivière en se servant de la poutre du barrage comme d'un pont, puis revint

bientôt par le même chemin, avec mes effets empaquetés dans ma blouse, et m'aida à me rhabiller.

« Ah! mon pauvre vieux Cim, quelle secousse, hein? Si tu avais pu te voir plonger! Tu soufflais et reniflais comme un phoque; tu gigottais, te tordais, battais des paupières, ouvrais un bec!... Tu en faisais une grimace!

— J'aurais bien voulu te voir à ma place, toi!

— Ah! le fait est que.... Oui, tu as dû boire un rude coup tout de même! répliqua Herbelot. Enfin, te voilà sain et sauf, mon vieux! Donne, que je te noue ta cravate.... Et ta ceinture à présent,... où est-elle? Ah! elle est restée là-bas. Ne t'en préoccupe pas, je vais te la chercher.... Là! viens maintenant,... prends mon bras. Je te reconduirai jusque chez toi. »

Le lendemain matin, comme je me rendais en classe, je fus rejoint, dans la rue de la Banque, par deux de mes condisciples, Paul de Guerpont et Adrien Baduel, le fils de l'inspecteur d'académie, qui, dès l'abord, me parlèrent de mon accident de la veille et de la chance que j'avais eue d'être secouru par Herbelot.

« Il a été effectivement très complaisant, répondis-je; il m'a apporté mes affaires, m'a aidé....

— Comment, complaisant! Tu es modeste, toi! interrompit Guerpont. Complaisant! Quelqu'un qui expose ses jours pour toi!

— Qui va te chercher au fond de l'eau!

— Te ramène évanoui....

— Mais je vous assure...!

— A qui tu dois la vie enfin! » lança Baduel avec une vigueur et une emphase sans réplique.

J'essayai pourtant de raconter et expliquer l'événement.

« N'exagérons pas! Je vous.... »

Mais alors ce fut le tour de Guerpont de s'indigner et me rappeler à l'ordre et au respect des services rendus.

« Ce n'est vraiment pas bien de ta part de diminuer le mérite d'Herbelot, ton sauveur malgré toi!

— Malgré moi, certes oui, car j'ignore....

— Enfin, tu auras beau dire, il t'a retiré de l'eau! On vous a vus! On l'a vu s'élancer, plonger, plonger à plusieurs reprises....

— Oui, tu dois un fameux cierge à Herbelot! interrompit un autre élève, Alfred Diélaine, qui arrivait en ce moment. On vient de m'apprendre la chose....

— Qui donc?

— Mais tout le monde ! Je suis passé chez Maillard il y a une seconde, pour acheter un *correct* ; la boutique était pleine d'élèves, on ne causait que de ça, de ton sauvetage....

— C'est trop fort ! m'écriai-je.

— ... du courage d'Herbelot, de sa présence d'esprit, de son dévoûment pour toi....

— Ah oui ! mon cher ! fit un nouveau survenant, René Digeaux. Herbelot a été admirable ! Sans lui, songe où tu serais ! »

Jusqu'au professeur, à M. Birglin, qui, dès notre arrivée dans la salle, arrêta Herbelot au passage pour le féliciter et le congratuler.

« C'est bien, jeune homme ! C'est beau ! C'est noble et grand ! Je tiens à vous exprimer moi-même.... Oui ! *Tu Marcellus eris !* »

Allez donc lutter contre un tel courant de popularité et de gloire !

D'ailleurs Maurice Herbelot ne me lâchait plus. En me rendant au lycée, en en revenant, dans mes sorties, promenades ou excursions des jeudis et des dimanches, partout et sans cesse je trouvais mon sauveur sur mon chemin. Et c'étaient de sa part des prévenances, des amabilités, des gracieusetés, des gentillesses à n'en plus finir. Ah ! j'ai été soigné,

choyé et cajolé, je vous prie de le croire; j'ai su ce que c'était qu' « un ami véritable » !

Un dimanche qu'il y avait fête à l'église Notre-Dame, fête de la Congrégation, si je ne me trompe, et que ma tante Victorine m'avait bien recommandé d'aller la rejoindre aux vêpres, dans le banc de ma grand'tante Dommartin, j'avais à peine franchi le seuil de notre porte que, crac ! je me jetai dans l'inévitable Herbelot.

« Ah ! mon vieux ! mon bon vieux Cim ! Que je suis donc heureux ! J'allais te chercher, justement ! Regarde, tiens ! »

Et il tira de sa poche une poignée de cigares.

« Ce sont des bons, des extra, je t'en avertis; je ne les ai pas achetés ; ils viennent de papa.

— Tu les lui as chipés?

— Jamais de la vie ! Pour qui donc me prends-tu ? C'est lui qui me les a offerts.

— Ah !

— J'étais second hier en version latine, tu le sais bien?

— Oui, mais je ne vois pas....

— Chaque fois que j'ai une bonne place en composition, que je suis dans les cinq premiers, papa ouvre sa boîte à cigares et me dit : « Pioche ! »

— Blagueur ! »

Oh oui ! qu'il l'était, vantard et « blagueur », Maurice Herbelot. L'histoire de son intrépide plongeon et de mon sauvetage a dû vous l'annoncer.

« Puisque je te le dis ! riposta-t-il.

— Heu ! heu !

— Demande à papa, si tu ne me crois pas ; demande-le-lui, quand tu le verras ! Il le sait bien que je fume ! Il sait bien que je ne suis plus un gamin ! Et lui-même m'y autorise, lui-même me tend son porte-cigares.... C'est tout simple, entre hommes ! »

Comme, tout en devisant de la sorte, Herbelot et moi, nous descendions la côte de l'Horloge, soudain nous entendîmes courir derrière nous : c'était Paul de Guerpont qui nous avait aperçus et nous rattrapait.

« Où allez-vous comme ça ? » demanda-t-il.

Herbelot, en guise de réponse, cligna de l'œil et lui exhiba ses cigares.

« Bonne affaire ! J'en suis ! Tu veux bien ?

— Pardi !

— Mais de quel côté ?...

— Oh ! je connais un excellent endroit ! s'empressa de répliquer Herbelot. Pas loin ! Et nous ne serons pas dérangés !

— Où ça ?

— Dans le chantier de planches de Druballe-Groulard, sur le port.

— C'est une idée !

— Parfait !

— N'est-ce pas, nous serons là... comme chez nous !

— Mieux que chez nous, bien mieux ! repris-je en riant. Car si, à la maison, j'osais....

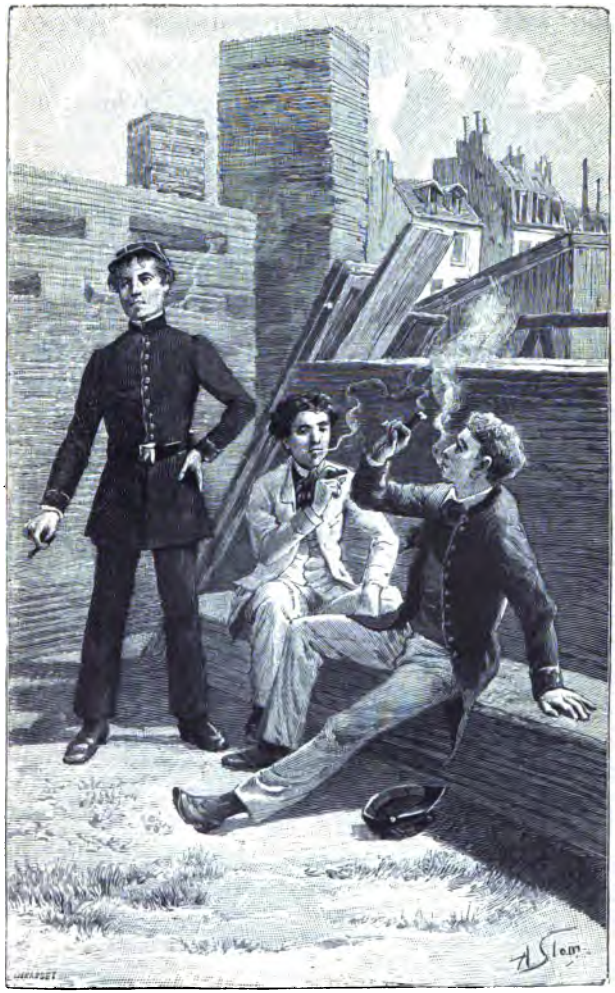
— Et moi donc ! » s'écria Guerpont.

Arrivés à destination, nous nous faufilâmes à travers les innombrables piles de *voliges* et d'*entre-vous* rangées le long du canal ; une solide planche, appuyée dans les interstices de deux de ces piles, nous tint lieu de banc ; et nous nous trouvâmes on ne peut mieux installés pour savourer, à l'abri de tous regards, les manilles « extra » de M. Herbelot.

J'avais fumé déjà plus de la moitié du mien, lorsque le carillon des cloches de Notre-Dame vint à retentir et me rappela l'engagement que j'avais pris vis-à-vis de ma tante.

« Il faut que je vous quitte ; voilà le dernier coup des vêpres....

— Mais non, ce n'est pas le dernier ; ce n'est que le second, je t'assure ! riposta Herbelot.



J'avais fumé déjà plus de la moitié du mien.

— Non, non, c'est bien le troisième, repartis-je, j'en suis certain. Je ne veux pas être grondé, je me sauve. Adieu ! »

En me sauvant, je me trouvais dispensé de terminer ce cigare superfin, et c'est à cette dispense et cette liberté que j'aspirais par-dessus tout.

Oh ! les manilles extra ! Je crois que c'est encore plus traître et plus terrible que les pipes à tête de Jacob !

J'atteignis néanmoins sans encombre le porche de Notre-Dame et je pénétrai dans l'église. L'office était commencé — j'avais bien dit que c'était le troisième coup ! — et comme le banc de ma grand' tante Dommartin était placé dans la chapelle de la Vierge, il me fallait traverser la nef dans presque toute sa longueur.

En m'apercevant, ma tante Victorine esquissa un de ces bons et affectueux sourires, comme pour me remercier de lui avoir tenu parole. Mais, à peine m'étais-je agenouillé près d'elle, qu'elle me heurta l'épaule :

« Tu as fumé, polisson ! Je sens cela !

— Ma tante, je te jure !

— Veux-tu bien ne pas mentir ! Tu empestes le tabac. »

Hélas! hélas! A quoi pouvaient servir mes protestations et mes serments, je vous le demande, puisque mes yeux papillotaient, mon teint blémissait, tout virait et dansait autour de moi.

« Ma tante,... j'ai très mal,... murmurai-je, à bout de forces. Je m'en vais.... »

Mais ma tante Toto m'aimait trop pour me laisser partir seul en pareil état. Elle se leva, me saisit par le coude, et nous défilâmes ainsi devant l'assistance entière, moi, tout penaud, consterné et défait, un bras ballant, les jambes molles et fléchissantes, éprouvant toutes les émotions, toutes les transes d'un roulis et d'un tangage impétueux et incessants; ma tante, elle, honteuse et indignée de posséder un tel neveu et d'être obligée de l'exhiber en public.

***

Eh bien, le samedi suivant, pas plus tard, quand « mon sauveur », après la classe du soir, me glissa dans l'oreille: « Quatrième en histoire et géographie, mon vieux! Il y aura encore des cigares demain! Je t'attendrai sur le canal, au pont tournant! » je ne répliquai pas non, j'acceptai le rendez-vous et j'y allai.

Et chaque dimanche, que la composition d'Herbelot eût été bonne ou mauvaise, quelle que fût sa place hebdomadaire, les cigares paternels ne nous faisaient jamais défaut — vraiment il fallait que M. Herbelot fût d'une indulgence! Je me le disais parfois! — Chaque dimanche, entre messe et vêpres, nous nous glissions tous les trois, « mon sauveur », Guerpont et moi, dans le vaste chantier de Druballe-Groulard, et, assis bien à notre aise entre les piles de planches, commodément abrités par elles contre le soleil ou la pluie, nous nous aguerrissions contre les nausées du tabac, — nous faisions notre apprentissage d'hommes.

Malgré tout mon désir de clore ce chapitre par quelque joyeuse et exhilarante réminiscence, je ne puis oublier le tragique événement qui eut pour théâtre la maison de Maurice Herbelot; je tiens à demeurer fidèle avant tout à mes devoirs d'historien impartial, véridique et complet.

Je n'insisterai pas sur la provenance des manilles et trabucos que Maurice apportait à nos réunions dominicales et nous octroyait : il est depuis longtemps certain pour moi que ma pre-

mière idée était la bonne, que ces cigares avaient été « chipés » à M. Herbelot père par M. son fils. Mais il est certain aussi que M. Herbelot, ancien capitaine de recrutement, retraité à Popey, était un infatigable et enragé fumeur.

Il avait un autre enfant que Maurice, une petite fille de cinq ou six ans plus jeune que nous — la petite Emma, qui nous servait de « souffleur » quand nous jouions la comédie, — et qui soudain, alors qu'elle atteignait sa dixième année, tomba dans une maladie de langueur et de somnolence inexplicable. Tous les docteurs de la ville, M. Nêve, M. Michel, le père Pelletier, le père Poussinot — ce plaisant Esculape, qui déclarait un jour, à l'issue d'un banquet, qu'un médecin sérieux et qui se respecte ne doit consentir à boire « à la santé » de personne, — étaient venus la voir, l'avaient examinée, auscultée et palpée : ils y perdaient leur latin.

« Ces douleurs de tête, dont se plaint l'enfant, cette accélération des battements du cœur, ces nausées, ces vertiges,... on dirait un empoisonnement, un empoisonnement par la nicotine. Elle ne fume cependant pas, cette fillette?

— Vous plaisantez, docteur?

— Mais non, je ne plaisante pas! Êtes-vous bien sûr...?

— Absolument, docteur, absolument! Elle ne nous quitte pas. Donc, si elle s'amusait à fumer, nous nous en serions bien aperçus, sa mère ou moi.

— Quand on examine ses doigts, ses lèvres, ses dents, rien ne semble, en effet, indiquer qu'elle fume. C'est singulier! »

Un soir que M. Nêve, sortant de chez un malade, passait devant la demeure de M. Herbelot, il vit de la lumière aux fenêtres, et, malgré l'heure indue, comme il avait annoncé sa visite pour ce jour-là et qu'on avait dû l'attendre, il sonna à la porte.

Ce fut M. Herbelot qui descendit ouvrir.

La chambre de la jeune fille communiquait avec celle de son père, et, par mesure de précaution, on laissait, durant la nuit, la porte commune entr'ouverte.

Près de pénétrer dans la pièce que M. Herbelot venait de quitter, le docteur Nêve recula, suffoqué.

« C'est vous qui faites cette fumée-là?

— Oui, docteur. Comme je vous l'ai dit déjà, je souffre d'insomnies, je ne me couche jamais que

très tard, vers le matin ; et, pour me distraire, tout en lisant, je fume quelques bonnes pipes....

— Avec cette enfant à côté de vous? »

. . . . . .

Rien n'y fit : il n'était plus temps de remédier au mal, et la petite Emma mourut des « bonnes pipes » de son papa.

CHAPITRE IV

ACTEURS!

Cette année-là, M. Gigleux, le professeur de cinquième, qui se plaignait depuis longtemps de douleurs rhumatismales, se trouva contraint, presque au lendemain de la rentrée, de résilier ses fonctions et sollicita sa mise à la retraite. Il fut provisoirement remplacé par le plus âgé des maîtres d'étude, M. Mazin.

En écrivant ce nom, ma main tremble, mon cœur se prend à battre plus vite, mes yeux se troublent, se ferment à demi, et j'aperçois, comme dans un lointain lumineux, mille scènes typiques, je vois renaître mille émouvants et inoubliables épisodes.

Pauvre et cher M. Mazin! Par suite de quelles infortunes était-il venu échouer dans notre coin de province? D'où sortait-il? Qui était-il? Autant de

questions que je me suis souvent posées plus tard, sans jamais arriver à les résoudre.

Malheureux, besogneux, M. Mazin devait l'être; sa mise — ce long manteau à capuchon, ce *caban* verdâtre, tout râpé, qui ne le quittait pas de l'hiver, même en classe, et qu'il remplaçait l'été par une jaquette d'alpaga défraîchie, à reflets roussâtres, — le révélait suffisamment. Il était marié, disait-on, père d'une ribambelle d'enfants; il avait laissé cette smala à Paris; mais il lui fallait fournir la pâtée à tous ces petits becs, la niche à tout ce petit monde, et son costume, à lui, s'en ressentait.

Il pouvait avoir alors de trente à trente-cinq ans. Il avait débuté, contait-on, par être acteur, et la chose est effectivement fort probable; mais rien, absolument rien, dans son physique ni son allure, ne rappelait cette profession. Au lieu du visage glabre, des joues terreuses et bleuâtres, ordinaires aux hommes forcés chaque soir de se farder et se grimer, il avait un magnifique collier de barbe copieusement fournie, toute rousse, et qui frisait naturellement; il portait de longs cheveux châtain clair, qui tombaient en belles boucles jusque sur le collet, toujours graisseux, hélas! de son manteau ou de sa jaquette; il avait le front vaste et haute-

ment dégagé, l'œil bleu, luisant et caressant — une tête imposante et superbe, une vraie tête de Christ.

Comme on avait reconnu notre faiblesse en français et qu'on cherchait à y remédier, il avait été décidé qu'une des classes de la semaine, la séance du mercredi soir, serait enlevée au latin et consacrée à une dictée d'orthographe, une revision des règles de la syntaxe, et à des récitations et explications d'auteurs français.

C'est grâce à cette modification de programme qu'il nous a été loisible de faire connaissance avec les écrivains favoris de M. Mazin, d'être initiés d'ores et déjà aux beautés de Corneille, de Racine et de Molière, à celles de nos contemporains surtout, de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Lamartine, voire de Casimir Delavigne, qui n'était pas alors démodé comme il l'est si injustement devenu depuis.

La dictée d'orthographe ne durait pas plus de dix minutes, et, aussitôt après, la « récitation » commençait, la vraie séance s'ouvrait.

Pour me résumer d'un mot, je dirai que M. Mazin nous jouait alors et nous faisait jouer la comédie.

C'était charmant, amusant et entraînant au possible!

Nous avions tout un répertoire de monologues et de scènes détachées à deux, trois, quatre, cinq personnages, qui s'accroissait chaque semaine et alimentait nos... représentations.

C'était le récit du combat du *Cid*, les imprécations de Camille, les fureurs d'Oreste, le songe d'Athalie; aussi bien que la véhémente et éloquente prosopopée de la Patrie, au début de *Marino Faliero*:

> ..... O bien, qu'aucun bien ne peut rendre!
> O patrie! ô doux nom que l'exil fait comprendre!

et la célèbre apostrophe de Triboulet, dans *le Roi s'amuse*:

> Je vais donc me venger! Enfin la chose est prête!

et *les Fantômes*, et *la Prière pour tous*, et *le Crucifix*.

C'étaient maintes scènes de *Polyeucte* et de *Britannicus*, du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*; mais surtout de *Louis XI* et des *Enfants d'Édouard*, de *Marie Tudor*, d'*Hernani* et de *Ruy Blas*.

Sauf son penchant pour Corneille, M. Mazin avait, il faut bien en convenir, un faible particulier pour les modernes ; et comme un jour je le priais de nous dire le récit de Théramène :

> A peine nous sortions des portes de Trézène,
> Il était sur son char....

« Oh! c'est bien rococo ! » me répliqua-t-il, oubliant en ce moment qu'il nous avait déclamé lui-même et appris plus d'une tirade de Racine.

Il fallait le voir déclamer! Il fallait l'entendre! Il était admirable.

Il descendait de sa chaire ou s'y accoudait bien d'aplomb, et, avec sa voix chaude, sonore et si flexible, tour à tour grave ou enjouée, douce et insinuante, ou menaçante et terrifiante, avec sa physionomie si mobile et si expressive, ses froncements d'yeux, ses retroussements de lèvres, ses gestes sobres, si pleins de naturel et d'aisance et, à l'occasion, d'ampleur, d'énergie et de majesté, il nous tenait sous le charme, en extase.

Qu'il ait paru sur une véritable scène, appartenu plus ou moins longtemps au monde théâtral, la chose pour nous n'était pas douteuse : où aurait-il appris toutes ces comédies et ces

drames? Mais jamais je n'en ai découvert la preuve certaine et palpable, jamais je n'ai retrouvé, par exemple, son nom, son nom de Mazin, inscrit sur une liste d'acteurs. Il faut donc admettre qu'il jouait sous un pseudonyme; mais lequel?

C'était, avouons-le, plus pour lui peut-être que pour nous, plus pour son plaisir que pour notre instruction, qu'il nous débitait ainsi tant et tant de morceaux de son immense répertoire.

Cela est si vrai, qu'il ne se bornait pas aux séances réglementaires du mercredi soir, et que la « déclamation » envahissait peu à peu, illicitement et sournoisement, bien des fins de classe les autres jours, prenait une demi-heure ici, le lendemain trois quarts d'heure, une heure et davantage le surlendemain.

Mais qu'importe! Que toutes ces belles harangues fussent pour nous ou seulement pour la propre satisfaction et intime jouissance de notre professeur, l'effet n'en était pas moins produit; le but, atteint; de hautes et fortifiantes pensées nous étaient révélées, et nos maîtres écrivains comptaient des admirateurs de plus.

« Allons, mes enfants, il n'est pas la demie: nous avons le temps encore de répéter le second

acte de *Cinna*. Herbelot, levez-vous. Vous ferez le rôle de Maxime. Vous, Frussotte, celui de Cinna. Moi, je prends celui d'Auguste. N'allez pas trop vite surtout, quand viendra votre tour. Je commence :

> Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
> Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.
> Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
> Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
> Cette grandeur sans borne. . . . . .
> . . . . . »

*
* *

De ce qui précède, on conclura sans peine que l'idée de monter un théâtre et jouer la comédie, en dehors de nos heures de classe, ne devait pas tarder à nous venir.

C'est en effet ce qui eut lieu.

Edme Frussotte fut, il me semble bien, le promoteur de l'entreprise. Il avait été tellement saisi, tellement empoigné — et nous tous aussi, d'ailleurs! — par les éloquentes leçons de M. Mazin, qu'il ne parlait plus que de se faire acteur.

« Oui, dès que j'aurai l'âge, dès qu'on voudra me laisser partir, j'irai à Paris, je me présenterai au Conservatoire, nous déclarait-il. Et vous verrez! vous verrez! »

A l'exemple des comédiens de province et aussi de Paris, et de leurs sempiternels : « M'as-tu vu dans ce rôle ? Ah ! mon cher ! M'as-tu vu ici ? M'as-tu vu là ? » Frussotte nous rebattait les oreilles et nous assourdissait avec ses : « Quand vous me verrez dans *Louis XI* ! Ah ! quand vous me verrez dans Tyrrel des *Enfants d'Édouard* ! Quand vous me verrez dans *Ruy Blas* ! Quand vous me verrez...! »

Par malheur, Frussotte « n'avait pas l'âge » encore. De plus, il était sous la tutelle d'une cousine, qui l'avait recueilli à la mort de ses parents, Mme Wuillaume, veuve d'un ancien notaire de Popey, paisible et pieuse bourgeoise, charitable et excellente personne, mais qui, pour rien au monde, n'aurait consenti à avoir un neveu « qui monte sur les planches », un neveu « histrion et baladin ».

Aussi avait-elle poussé des cris de stupeur et d'effroi lorsque Edme s'était hasardé à lui révéler sa « vocation ».

« Tu feras ce que tu voudras, mon ami ! Il est évident que je ne peux pas t'empêcher ... Tu es libre ! Mais je t'en avertis.... Retiens-le bien ! Si tu as le malheur de te mettre acteur, je ne te verrai plus. Ce sera fini ! Je te renierai, je te déshériterai ! »

Herbelot aussi parlait de s'engager plus tard dans une troupe théâtrale ; moi également, et j'avais même déjà pressenti ma bonne grand'mère à ce sujet.

« Nous avons tout loisir de songer à cela, m'avait-elle répliqué, avec son fin et malicieux sourire. Tu changeras probablement encore plus d'une fois d'avis avant que l'époque de te décider soit venue, mon trésor ! »

Quoi qu'il en soit, nous avions monté un théâtre chez Maurice Herbelot. La maison qu'habitaient ses parents était une des plus vastes de notre Ville-Haute, si vaste que la plupart des pièces du premier étage restaient inoccupées et vides. Mme Herbelot avait bien voulu nous en abandonner une, une immense, au fond de laquelle une alcôve, avec deux cabinets clairs, était ménagée.

C'est cette alcôve qui servait de scène à notre troupe, composée d'Herbelot, de Frussotte, Guerpont, Digeaux et moi. La sœur de Maurice, la petite Emma, qui n'avait eu de cesse de prendre part à notre nouveau jeu et à qui nous avions, comme je l'ai dit, confié le rôle de souffleur, se tenait assise, avec le livre ou le texte en main,

dans le cabinet de gauche, devant la petite porte, laissée ouverte, qui donnait dans l'alcôve. Nous entrions sur la scène, nous, les acteurs, par l'autre cabinet, qui communiquait avec une chambre, dont nous avions fait notre magasin d'habillements et d'accessoires et notre « loge » commune.

En face de l'alcôve, chaque après-midi de jeudi, des sièges étaient correctement alignés pour le « public », les invités de Mme Herbelot, quatre ou cinq vieilles dames du voisinage, dont deux sourdes comme des pots, et un vieux monsieur à demi aveugle, mari de l'une d'elles, le commandant en retraite Pierrard, qui, ne sachant que faire de leur temps, avaient l'extrême bonté de venir applaudir de confiance à nos tirades, et s'y morfondre.

C'est devant cette assemblée d'élite que nous débitions le répertoire de M. Mazin, des scènes tirées de Corneille, de Racine, de Molière, de Regnard, de Victor Hugo, de Casimir Delavigne, d'Eugène Scribe même.

Au début, notre émotion se traduisait souvent par d'inextinguibles fous rires, et je me rappelle encore une représentation du *Misanthrope*, scène I,

qui ne put jamais être achevée, tant Digeaux et moi, nous nous tordions et nous esclaffions.

Et puis c'était la toile qui, je ne sais par quel sortilège, venait à se dérouler soudain, au milieu de nos plus beaux effets, et nous séparait brusquement de notre auditoire. Il fallut remédier à ce vice de construction; et, au lieu de manœuvrer le rideau horizontalement, de bas en haut et de haut en bas, le diviser en deux parties et le mouvoir verticalement, du centre vers les extrémités, à l'aide d'un cordon de tirage, comme un double rideau de fenêtre.

Il y avait aussi Mlle Coquette, la petite chienne d'Emma, qui se refusait absolument à quitter sa jeune maîtresse, et qu'on ne pouvait faire taire. Dès que nous entrions en scène, elle sautait sur nous, et se mettait à japper sans discontinuer, aussitôt que nous ouvrions la bouche et entamions notre rôle. Herbelot la prit un jour par le cou, malgré les protestations d'Emma, et alla l'enfermer dans le grenier; mais Mlle Coquette faisait un tel ramage là-haut, que toute la maison en résonnait.

« C'est intolérable! Emma, nous ne pouvons pas te garder avec nous, à cause de cette bête-là! Va-t'en au jardin avec elle!

— Mais non! Si vous ne l'agaciez pas, elle resterait tranquille. Elle m'obéit toujours si bien!

— En voilà la preuve!

— Peut-on dire!

— Elle ne t'obéit pas du tout!

— Mais si! C'est vous qui....

— Nous! Nous ne nous occupons pas d'elle, nous ne pouvons donc pas l'agacer! »

Enfin on décida que, tous les jeudis, l'insupportable Mlle Coquette passerait son après-midi dans le pavillon situé à l'extrémité du jardin; et comme cette remuante et bruyante petite personne était par-dessus le marché très gourmande, on lui adoucit les douleurs de l'exil au moyen d'une copieuse et exquise pâtée.

A plusieurs reprises nous parlâmes à M. Mazin de nos divertissements et représentations du jeudi. Nous essayâmes même de l'y attirer : quel succès s'il eût accédé à nos instances! Mais, on le comprend de reste, il s'y déroba toujours : ce n'était pas là sa place, la place d'un professeur, même intérimaire, du lycée impérial de Popey.

Ce fut d'ailleurs la dernière année qu'il passa dans cet établissement. Nous apprîmes, à la rentrée suivante, qu'il ne faisait plus partie du per-

sonnel; il s'était, racontait-on, embarqué pour l'Algérie avec toute sa petite famille, et était allé chercher fortune là-bas. La fortune, ai-je su vaguement, ne lui a pas plus souri là-bas qu'ici, et il est mort, m'a-t-on dit encore, mort prématurément....

Cher et excellent Maître, je ne vous ai jamais revu depuis ces jours lointains; jamais je n'ai reçu de vous des nouvelles directes et précises; jamais il ne m'a été accordé de vous dire quelle reconnaissance je vous ai vouée, quel affectueux, profond et ineffaçable souvenir j'ai gardé de vous.

Ces sentiments, jamais sans doute vous ne les connaîtrez; car cette mort, prématurée et incertaine il y a trente ans, est devenue aujourd'hui probable et normale.

Mais où que vous soyez, par delà les mers ou au delà des espaces célestes, à travers l'infini, j'envoie à votre mémoire le plus respectueux et le plus tendre hommage.

Cher monsieur Mazin! C'est vous qui m'avez ouvert — à moi comme à nombre de mes condisciples — les portes de ce palais enchanté des Lettres et de l'Esprit humain, vous qui m'avez introduit et fait faire mes premiers pas dans le domaine du Beau,

du Bon et du Vrai. Aux heures sombres de la vie, c'est vers vous que je me suis toujours reporté; ce sont toutes les mâles et sagaces pensées, toutes les éloquentes et sublimes sentences que vous nous aviez enseignées, que j'ai évoquées, qui sont accourues en foule bercer ma douleur, éclairer mon jugement, réconforter mon âme. Pas plus que vous, je n'ai su ce que c'était que « faire des affaires » et n'ai réussi à m'enrichir; et cependant de quelle aisance je jouis grâce à vous, quels trésors vous m'avez légués!

Cher, bien cher monsieur Mazin, du fond du cœur, de toutes mes forces, je vous crie : Merci! merci!

***

Avec M. Jamont, professeur de quatrième, la déclamation et les brillantes fantaisies à travers le monde poétique et romantique disparurent, et nous nous retrouvâmes astreints à suivre pas à pas et terre à terre le programme ministériel, à nous conformer rigoureusement à l'« emploi du temps ».

Mais l'année suivante, en troisième, de nouvelles éclaircies se produisirent dans notre ciel, et nous vîmes renaître nos belles fugues dans l'azur.

Nous étions avec M. Hesnand, qui, lui aussi, avait l'amour du théâtre, et qui sûrement se serait mis acteur, comme son frère Julien, s'il n'avait pas été affligé d'une claudication très prononcée.

M. Édouard Hesnand, malgré cette infirmité, qui datait de son bas âge et provenait de la maladresse ou de la brutalité d'une servante, était un élégant et gracieux petit homme, toujours rasé de frais, bien peigné, frisé, adonisé, superbement cravaté, tiré à quatre épingles, — un des « fashionables » de la ville. Il était très répandu et ne se faisait pas trop prier pour chanter la chansonnette, en sortant de table, dans les maisons où il était convié. Il avait une jolie voix, mais sans grande vigueur, sans la puissance, par exemple, et la vibrante ampleur de celle de M. Mazin.

Il n'allait pas, à la fin de nos séances de classe, jusqu'à entonner quelque gai refrain ; non : c'eût été trop demander. Il ouvrait un livre, un tome de Molière ou de La Fontaine, un recueil de Lamartine ou d'Hugo, et nous en lisait quelques pages. C'était pour nous une sorte de récréation anticipée et de récompense. Il lisait avec art, âme et esprit, faisait on ne peut mieux ressortir la valeur des mots et toutes les nuances des idées. C'était vraiment un

très habile et très agréable diseur, mais un diseur de salon, non, comme M. Mazin, un véritable acteur rompu aux planches, possédant toute la sûreté, l'aplomb et la désinvolture que donne l'habitude du public, d'un nombreux public. Avec sa jambe torte et traînante, ses déhanchements saccadés, il eût été du reste impossible à M. Hesnand de se mouvoir et se démener sur une scène ou estrade sans provoquer le rire. Lui-même tout le premier l'avait compris; mais comme il avait dû lui en coûter de laisser son frère Julien partir seul à la conquête des applaudissements, des « rappels » et des lauriers!

Stimulés par ces magistrales lectures, nous nous remîmes de plus belle à célébrer et massacrer Corneille, Hugo et Delavigne sur notre théâtre d'occasion, devant les complaisants invités de Mme Herbelot.

Derechef Mme Wuillaume entendit son jeune cousin et pupille, Edme Frussotte, lui déclarer péremptoirement qu'il voulait être acteur, qu'il serait acteur envers et contre tous; et de nouveau elle lança contre lui l'anathème:

« Je te renierai, tu peux en être sûr! Je te déshériterai! »

Dans son zèle et son feu — feu sacré, — Edme avait contracté l'habitude de déclamer à plein gosier dans sa chambre, en se postant devant sa glace, afin d'observer ses mouvements et l'expression de sa physionomie. Il restait là des heures entières à donner de la voix, rouler de la prunelle, étendre, hausser ou arrondir les bras, si bien que sa cousine n'ignorait rien de ses études et exercices et pouvait suivre la marche de ses progrès.

De plus en plus inquiète, tracassée et angoissée, elle résolut de faire auprès de M. Ilesnand une démarche qu'elle avait eu jadis envie de tenter auprès de M. Mazin. Mais ce dernier était étranger à la ville; elle ne l'avait jamais abordé, ne l'avait même peut-être jamais vu; aussi n'avait-elle pas osé se présenter à lui et s'immiscer dans son enseignement. M. Hesnand, au contraire, était un de ses concitoyens, un enfant de Popey comme elle; elle le connaissait, et de longue date, ainsi que son frère, sa mère, tous les siens. Elle savait qu'elle serait courtoisement accueillie par lui, si indiscrète et insolite que fût son intervention.

Un certain jeudi, au moment même où notre ami Edme Frussotte était en train de jouer sur notre théâtre-alcôve le rôle de Glocester des *Enfants*

d'Édouard, Mme Wuillaume s'en alla donc traîtreusement sonner à la porte de la petite maison de la rue des Tanneurs, où demeurait M. Hesnand.

Introduite près de lui, elle lui exposa sa requête, ses griefs. Ne serait-il pas possible de supprimer, dans les leçons données à Edme, ces « morceaux choisis », ces chefs-d'œuvre en vers ou en prose, qu'il avait à apprendre? N'était-il pas suprêmement imprudent de lui fourrer dans la cervelle tous ces dialogues et monologues, et le pousser ainsi dans cette voie?...

« Une voie où il n'a déjà que trop de tendance à s'engager, cher monsieur Hesnand, mais où je serais désespérée... — je vous en demande pardon,... j'en demande pardon à votre frère Julien!... — désespérée de le voir entrer. Que voulez-vous! je suis vieille, j'ai tous les préjugés d'une autre époque ... »

M. Hesnand s'inclina avec déférence.

« Vers quelle carrière comptez-vous diriger Edme? demanda-t-il.

— D'abord j'ai le plus ferme désir qu'il termine ses classes et se fasse recevoir bachelier. Il irait ensuite à Paris faire son droit.

— Pour devenir avocat?

Edme restait des heures entières dans sa chambre à donner de la voix....

— Ou acheter une étude d'avoué à Popey ou ailleurs.

— Il n'est cependant pas mauvais, madame, pour un futur avocat, de s'exercer au maniement de la parole ; ni même pour un avoué présomptif, puisque chez nous, comme vous le savez, les avoués ont, en maintes affaires, qualité pour plaider. Laissez donc Edme se préparer à cette profession que vous lui souhaitez ; laissez-le étudier de son mieux et débiter à cœur joie tous ces fragments d'ode ou de tragédie, qui vous épouvantent tant. Il n'est jamais dangereux d'apprendre de belles choses. Nous n'avons pas à redouter qu'il interrompe ses classes, qu'il abandonne le lycée par un coup de tête....

— Ah ! monsieur Hesnand, je n'affirme rien ! Je ne suis pas si rassurée que vous, moi, au contraire ! Je tremble toujours qu'il ne lui prenne quelque foucade et qu'il n'aille s'enrôler dans une troupe de comédiens !

— Non, madame Wuillaume, non, très certainement non ! Edme a bien le goût de la littérature et du théâtre, mais il se rend compte aussi de l'utilité du travail, il a l'amour de l'étude et de la science. Il est très bien noté, très sérieux et

réfléchi; je n'ai qu'à me louer de lui, et je le garantis incapable de commettre cette incartade, que vous appréhendez si vivement.

— Mais si le mal n'est que retardé, objecta Mme Wuillaume, si une fois ses classes achevées, une fois à Paris, il se détourne de son but....

— Pour entrer au Conservatoire? repartit M. Hesnand. Il sera trop tard alors, on ne l'admettra pas. Non, madame, tranquillisez-vous. A Paris, si Edme va au théâtre — et il ira souvent, j'en ai peur; à la Comédie-Française notamment, — ce sera, non pour s'exhiber sur la scène, mais pour s'asseoir au parterre ou à l'orchestre, tout simplement. Croyez-en ma prédiction. »

Les craintes de Mme Wuillaume ne se réalisèrent pas, en effet: Edme Frussotte échappa au démon tentateur. Son droit terminé, il regagna sa ville natale, où il est aujourd'hui l'avocat le plus en renom.

Mais voyez l'ironie du destin et la malchance!

Quoiqu'il ait satisfait à tous les désirs de sa cousine Wuillaume, qu'il lui ait complu en tout, pas un liard de sa succession, qui se montait à plus de six cent mille francs, ne lui est échu : cette

fortune tout entière, par un de ces hasards si fréquents en matière d'hoirie, s'en est allée à un cousin d'une autre branche, un M. Babillon, qui, précisément, — pauvre dame Wuillaume! — est propriétaire de l'immeuble où se trouve aménagée la salle de théâtre de Popey-sur-Ornain.

CHAPITRE V

SYLVAIN L'INNOCENT

C'était presque toujours le jeudi dans l'après-midi que nous arrivait Sylvain de Géraucourt, Sylvain l'Innocent. Fils unique d'une dame veuve, qui était une des meilleures amies de ma tante Toto et habitait à Clairfontaine, à quatre lieues de Popey-sur-Ornain, dans un très beau domaine proche de la route de Saint-Mihiel, il s'était pris d'une grande affection pour ma tante et avait fait d'elle sa confidente et sa conseillère.

Je le reconnaissais à son coup de sonnette.

« Ah ! voilà Sylvain !

— Le pauvre garçon ! Cours lui ouvrir ! »

De haute taille, le dos un peu voûté néanmoins l'œil bleu très doux et toujours comme souriant aux anges, la barbe châtain clair, arrondie en éventail, naturellement frisottante et très touffue,

une barbe magnifique qu'on ne pouvait s'empêcher de remarquer dès l'abord et d'admirer, Sylvain, malgré sa simplicité d'esprit, était de robuste complexion et d'accorte prestance. Il pouvait avoir à cette époque vingt-cinq ou trente ans.

« Mlle Victorine est là? me demandait-il de sa voix timide et caressante.

— Oui, monsieur Sylvain. Donnez-vous la peine d'entrer.

— C'est que je suis si crotté! J'ai vraiment honte,... je n'ose.... Voyez donc! »

Et il raclait nerveusement ses semelles sur le décrottoir, frappait du talon sur les dalles du corridor, s'époussetait, se secouait, s'ébrouait.

« La route est si mauvaise! Puis j'ai été éclaboussé par une voiture.... »

Hiver comme été, par la neige, la pluie ou le soleil, il faisait toujours à pied le trajet de Clairfontaine à Popey, et je ne sais comment il s'arrangeait pour cela, mais à chaque voyage, régulièrement, immanquablement, même en pleine canicule, quand les ornières des routes vicinales ne contiennent plus que de la poussière, des monceaux de poussière blanche, Sylvain, lui, avait été « éclaboussé par une voiture ». Dans quel état il

se trouvait parfois ! C'était à croire qu'il avait ramassé sur ses souliers, ses grègues, son dos et jusque sur son chapeau toute la boue des chemins ou la vase des mares, sans en laisser miette.

Après avoir salué ma tante et lui avoir tendrement pressé les deux mains, il allait s'asseoir devant la cheminée, s'y blottir, la tête courbée sous l'ample manteau de pierre, et en ayant bien soin auparavant de glisser un des petits paillassons sous ses pieds, de façon à ne pas salir le foyer.

Ma tante l'interrogeait sur la santé de sa mère — de sa maman, comme il disait; — sur les commissions dont elle avait pu le charger pour elle ou pour d'autres personnes de la ville — « N'oublie rien surtout! » — puis lui offrait à goûter.

« Une tartine de confiture, n'est-ce pas, Sylvain, comme d'habitude?

— Oui, mademoiselle Victorine; c'est encore ce que j'aime le mieux. Et puis un verre d'eau rougie, s'il vous plaît; je boirais bien volontiers, j'ai grand'soif.

— Je vais t'apporter cela tout de suite, Sylvain. »

Connaissant l'appétit de son hôte, ma tante coupait dans toute la longueur de la miche un énorme chanteau de pain, une tartine quasi aussi grande et

aussi épaisse qu'une boîte à violon, et sur laquelle elle étalait un pot de confiture de mirabelles, de *quoiches* (quetsches) ou de groseilles tout entier.

Après avoir vidé d'un trait son verre d'eau rougie et l'avoir remis sur la tablette de la cheminée, Sylvain se munissait de sa gigantesque tartine, et il fallait voir comme il y mordait à belles dents !

Assis à l'écart, je le regardais, l'observais avec une curiosité et un étonnement qui ne se lassaient pas. Cela me semblait si étrange ! Un homme de cet âge-là, de cette force et de cette taille, avec cette barbe de sapeur, manger de la confiture, des tartines, comme une fillette ou un bébé !

Tout en se chauffant et se séchant, dévorant et s'empiffrant, il parlait à ma tante de la vie qu'ils menaient, lui et sa mère, au château de Clairfontaine, des plantations qu'on y faisait, des réparations qu'on projetait. Mais le sujet qu'il se complaisait à évoquer, sur lequel il s'étendait le plus volontiers et le plus amplement, c'étaient ses pérégrinations à travers la contrée, ses aventures dans les fêtes et les foires de tous les villages circonvoisins.

Ces aventures, sans que le pauvre garçon en eût conscience, se résumaient toutes en une seule : dans

les auberges, chez les boutiquiers ambulants, marchands de pain d'épice, de nougat et de sucre de pomme, déballeurs de porcelaine et de faïence, de coutellerie, d'indienne et rouennerie, partout où il s'arrêtait et s'adressait, on exploitait sa naïveté, on le grugeait sans miséricorde : voilà ce qui ressortait de plus clair de ses récits.

« Mais fais donc attention, Sylvain, lui disait ma tante. N'achète donc pas ainsi des choses dont tu n'as aucun besoin....

— Oh ! aucun ! C'est cependant vrai, mademoiselle Victorine.

— Et sans connaître les gens à qui tu as affaire !

— Je les connaissais, je les connais très bien, ces Péquillot.... Ils s'appellent Péquillot, vous voyez ! Je leur avais déjà acheté un joli foulard bleu et blanc à la fête de Beaudemont.... Dix-huit francs, qu'ils sont venus se faire payer en passant à Clairfontaine.... Même que maman m'a grondé !

— Et tu recommences ! Un foulard qui ne valait sûrement pas quarante sous !

— Oh si ! mademoiselle Victorine ! Il était magnifique, tout en soie....

— Mais pourquoi l'acheter ? Ta mère veille à ce qu'il ne te manque jamais rien....

— Oh! ce n'était pas pour moi, mademoiselle Victorine! C'était un cadeau pour maman, précisément, une surprise que je voulais lui faire.

— Et la surprise, ç'a été encore une facture à payer!

— Oui, mais la dernière fois, pour les cravates...

— Tu as encore acheté des cravates?

— Oui, mademoiselle Victorine,... aux Péquillot également;... c'était le mois passé, à la foire à Mérancy....

— Tu es incorrigible!

— De si gentilles petites cravates, si vous aviez vu, mademoiselle Victorine!... Avec le nœud tout fait!... Eh bien, maman n'a pas voulu payer. Elle a dit aux Péquillot qu'elle les avait avertis, qu'ils ne devaient rien me vendre....

— Elle a eu bien raison!

— Ils sont partis furieux, en nous lançant des insolences....

— Tu vois? C'est très désagréable pour ta mère, ces choses-là. Tu feras tant, Sylvain, qu'on sera obligé de t'empêcher de sortir.

— Oh! mademoiselle Victorine!

— On t'en a déjà menacé, tu le sais bien? Voyons, puisque tu aimes tant ta maman....

— Oh oui ! je l'aime bien, mademoiselle !

— Pourquoi lui désobéir? Pourquoi lui causer continuellement de pareils embarras? Voyons, Sylvain, réfléchis un peu ! »

Ma tante lui parlait comme à un enfant, à un gamin de mon âge; et ce grand gaillard, taillé en hercule et tout barbu, ne savait que balbutier et rougir, promettre de ne plus recommencer, de ne plus faire de chagrin à sa « maman ».

*
* *

De temps à autre, une ou deux fois par an, ma tante Victorine allait voir sa vieille amie, Mme de Géraucourt, et si j'avais été sage, si l'on était bien content de moi, elle m'emmenait avec elle.

Tantôt nous montions dans la carriole de Bizouard, le commissionnaire de Clairfontaine, qui, à notre grand ennui, n'avançait qu' « à tour de roues », s'arrêtait dans les trois ou quatre villages qu'on traversait, pénétrait dans toutes les auberges, et mettait cinq ou six heures pour accomplir ses quatre lieues. Tantôt nous profitions d'une « occasion » : si ma tante apprenait que quelque habitant de Clairfontaine était venu à Popey, elle lui faisait demander une place dans sa voiture, ce qui était

presque toujours possible, et, dans ce cas, ne se refusait jamais. D'autres fois même — et c'était bien ce que je préférais — nous nous en allions à pied tous les deux, quitte, si l'on se sentait fatigué, à s'asseoir sur le talus de la route et attendre la guimbarde du père Bizouard.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu Mme de Géraucourt venir à Popey.

Après une existence très accidentée, je crois, bien des exaltations, des déboires et des souffrances, elle s'était retirée et confinée dans son château de Clairfontaine.

C'était une femme d'une soixantaine d'années, d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une physionomie délicate et fine, aristocratique, sans la moindre morgue ni raideur, toujours douce et avenante. Elle avait dû être fort belle en son temps, et, malgré la maigreur et les rides de son visage, cette beauté transparaissait encore et se remarquait.

Sauf une fille mariée très loin d'elle et qu'à raison sans doute de cet éloignement, elle voyait fort peu, Mme de Géraucourt n'avait d'autre enfant que ce malheureux Sylvain, dont l'intelligence n'avait pu se développer et demeurait obscurcie.

C'était, à cause même de cette infirmité, son préféré : comme toute vraie mère, elle se sentait au cœur plus de tendresse, un faible involontaire, pour celui que le sort avait déshérité et qui avait le plus besoin d'aide et de sollicitude.

Les bonnes œuvres, les pieuses lectures, la prière, maintes pratiques religieuses remplissaient la vie de Mme de Géraucourt. Il n'existait pas de chapelle attenant à sa seigneuriale habitation ; c'était à l'église du village que la châtelaine se rendait chaque matin pour ouïr la messe, et chaque soir pour dire son chapelet et adresser au ciel, à la bonne vierge Marie tout particulièrement, quelque fervente oraison.

A part ces deux sorties quotidiennes et quasi réglementaires, Mme de Géraucourt ne bougeait pas de chez elle, des trois ou quatre pièces qu'elle s'était réservées au rez-de-chaussée de sa vaste et imposante demeure. Même quand nous y dînions et que ma tante, à la fin du repas, exprimait le désir « d'aller faire un tour dans le jardin », elle ne s'offrait jamais à nous accompagner et confiait ce soin à son fils Sylvain.

Il était immense, ce jardin ; c'était un véritable parc, avec pelouses, bosquets, charmilles, quin-

conces, belvédères, etc., et qu'un cours d'eau large de plusieurs mètres et assez profond par endroits, l'Uzresles, traversait dans toute sa longueur.

Outre sa fureur de locomotion, ses excursions et emplettes dans toutes les foires d'alentour, Sylvain possédait une autre manie, moins coûteuse celle-là, mais bien autrement singulière et bizarre.

Il taillait lui-même, ou peut-être — car le travail semblait déceler une certaine habileté — faisait tailler par quelque maçon de la contrée, de minuscules monuments funèbres, des tombes hautes comme la main, et les érigeait et les alignait sous des sapins, en un coin du parc, qu'il ne manquait jamais de nous faire visiter.

Peut-être, à l'origine, avait-il placé un de ces lugubres simulacres au-dessus d'une poupée qui lui était chère et qu'il avait enterrée là, s'imaginant qu'elle était morte — et je crois, en effet, me rappeler quelque particularité de ce genre; — puis, par amour de la symétrie, ou sans motif même, il avait planté une autre tombe, puis une troisième, une quatrième, etc., à côté de la première, et ainsi s'était créé ce cimetière lilliputien. — Je ne me charge pas d'ailleurs d'expliquer tout ce qui se passait dans la cervelle du pauvre inno-

cent : je me borne à recueillir mes souvenirs et raconter ce que j'ai vu.

*
* *

Lorsque éclata la guerre de 1870, Sylvain de Géraucourt, que sa simplesse d'esprit exonérait du service militaire, demeura auprès de sa « maman » et modéra de lui-même ses continuelles échappées par monts et par vaux.

Si débile que fût sa raison, il sentait que quelque chose d'anormal, d'inquiétant et de tragique se passait; que ces soldats, qu'il apercevait de tous côtés et dont il ne reconnaissait pas les uniformes, c'étaient des étrangers, c'était l'ennemi.

« Ne sors pas, tu entends, Sylvain ? » lui répétait sans cesse sa mère, toujours tremblante qu'il ne lui arrivât quelque accident.

Il obéissait de son mieux; mais l'ennui ne tardait pas à le gagner, les jambes à lui démanger, et, tantôt sous prétexte de se promener seulement dans le parc, tantôt profitant d'une absence de Mme de Géraucourt, de l'heure de la messe ou même de la prière du soir, il décampait du château, franchissait la haie de sapins qui entourait le domaine et s'en allait errer dans les alentours,

revoir ses sentiers favoris, ses sommets de colline ou ses combes et ses fonds de forêt de prédilection.

Il s'en revenait, un soir d'octobre, le long d'une tranchée du bois des Fays, entre Clairfontaine et Saint-Mihiel, quand il se jeta dans une escouade de cavaliers bavarois, qui cherchaient à regagner cette dernière ville, occupée par leur brigade, et lui demandèrent leur route.

Une idée de révolte et de vengeance germa soudainement dans la tête de Sylvain de Géraucourt.

Au lieu de répondre à ces hommes qu'ils n'avaient qu'à continuer droit devant eux, il leur indiqua un chemin qui s'ouvrait tout près de là, à main gauche, une large « desserte » aboutissant à une ancienne carrière. Par suite d'éboulements, le profond hémicycle que formait cette carrière s'était peu à peu étendu et avait rongé et englobé l'extrémité de cette desserte, c'est-à-dire toute la partie en déclive qui permettait jadis aux voitures d'accéder au fond de ce gouffre et d'en remonter. A présent le chemin s'arrêtait brusquement, coupé sur le sommet de cette falaise haute de quarante mètres. Une mauvaise palissade avait bien été, à l'origine, plantée sur le bord du plateau; mais comme à tout moment elle était emportée par un nouvel

éboulement, comme du reste ces parages n'étaient plus fréquentés par âme qui vive, on avait cessé de la remplacer et personne n'y pensait plus.

Sylvain, à qui tous les coins et recoins de la contrée natale étaient familiers, n'ignorait rien de ces détails.

Quand il eut vu les cinq cavaliers s'engager au grand trot dans l'ancien chemin d'exploitation, il s'élança derrière eux, à travers le taillis, pour tâcher sinon de voir du moins d'entendre ce qui allait se passer.

La nuit était venue, une nuit déjà froide et brumeuse. Les cinq retardataires avaient hâte de rentrer en ville et l'on entendait les sabots de leurs montures claquer sourdement, en une rapide cadence, sur l'herbe de la desserte. Par degrés le bruit s'éteignait....

Tout à coup une lointaine clameur traversa l'espace, deux ou trois cris stridents vibrèrent jusqu'aux oreilles de Sylvain.... Puis plus rien : tout était fini sans doute.

Alors il rebroussa chemin et se prit à courir dans la direction de Clairfontaine.

Comme il atteignait les premières maisons, un galop de cheval retentit derrière lui et l'obligea à

se ranger contre le talus : c'était un des soldats allemands qu'il avait rencontrés tout à l'heure, celui même qui s'était avisé de l'interroger et qui, cheminant le dernier, avait eu la chance d'échapper au précipice. Il allait querir du secours pour ses compagnons, qui, certainement, après un tel plongeon, n'avaient plus besoin que de l'éternel repos. Il entrevit Sylvain au passage, le reconnut, et aussitôt, mettant sabre au clair, s'élança sur lui.

Armé de sa grosse canne d'épine blanche, inséparable compagne de ses excursions, Sylvain se défendit de son mieux. C'était non seulement un intrépide marcheur, mais un gars râblé et solide, un rude jouteur, tout idiot qu'il était ; et, au bout de quelques passes, l'Allemand recevait sur l'avant-bras un coup biais terrible, qui le désarmait et le décidait à prendre le large.

Le lendemain, de grand matin, un régiment de fantassins et un escadron de hussards bavarois faisaient irruption dans le village. Malgré les supplications et les larmes de Mme de Géraucourt, les protestations de tous les notables, de tous les habitants de Clairfontaine, Sylvain l'Innocent fut arrêté et conduit pieds et poings liés sur un petit pont qui se trouvait presque en face de la grille du

Sylvain se défendit de son mieux.

château. Ce pont, bizarrement construit en forme d'A, de monticule à pentes très raides, ne pouvait servir qu'aux piétons : les voitures étaient obligées de traverser l'Uzresles à gué, en amont, près de l'abreuvoir.

Sylvain fut attaché au sommet du pont, le visage tourné vers le château, et pendant qu'il clamait encore : « Maman ! maman ! » il tomba foudroyé par les balles allemandes.

Peu après la guerre, Mme de Géraucourt se défit de son château de Clairfontaine et se retira dans un couvent de Nancy. Je me souviens d'être allé l'y voir une fois avec ma tante Victorine, et je l'entends encore nous dire, toute fière, en redressant sa belle tête pâle, empreinte de tant d'élégance, d'aménité et de tristesse :

« N'empêche que mon pauvre Sylvain, dont on n'avait pas voulu comme soldat, est mort, lui aussi, pour la France, sur le champ d'honneur ! »

CHAPITRE VI

MES DEUX GRAND'TANTES

Je ne crois pas qu'il ait jamais existé sur terre deux personnes plus dissemblables que mes deux grand'tantes, Mme veuve Antoinette de Loisey et Mlle Clorinde Dommartin.

Ma tante Clorinde était grande, longue, maigre et sèche ; grave, solennelle, gourmée et compassée ; elle avait un teint jaunâtre et terreux, les joues creuses, la peau toute sillonnée de rides, une mine lugubre, un air de croque-mitaine et de croque-mort à la fois. Elle était invariablement vêtue d'une étroite robe, d'une sorte de fourreau de mérinos noir, et elle avait toujours la tête encapuchonnée dans un ample bonnet tuyauté, en tulle noir également, ce qui ne contribuait pas, tant s'en faut, à lui égayer la physionomie.

Elle vivait seule dans un propret petit apparte-

ment, au premier étage d'une maison de brique voisine du canal, où, chaque semaine, sa nièce, ma tante Toto, allait la voir et passait l'après-midi. De temps en temps, malgré mes échappatoires et mes défaites, Toto m'emmenait avec elle : c'était ma terreur que la grand'tante Clorinde, un supplice pour moi de rester enfermé des deux ou trois heures dans sa chambre, sans autre distraction que la vue des rares promeneurs errants ou assis sur les bords du canal, du pontier manœuvrant le treuil du pont-levis pour livrer passage à un bateau, ou encore des nombreux canaris jaune d'or, jaune-citron, jaune-paille, vert-pomme ou vert-bouteille, que ma grand'tante se plaisait à élever. Elle en avait non seulement plein une grande volière installée entre les deux fenêtres, mais encore dans cinq ou six cages pendues çà et là, au-dessus des portes, de chaque côté de l'alcôve, jusque dans l'antichambre.

Un de ces oiseaux était apprivoisé, et, malgré l'extrême propreté du logis, vivait en liberté dans la pièce. C'était le favori de sa maîtresse, et dès qu'il venait à mourir, elle s'empressait d'en dresser et émanciper un autre. Les trois quarts de la conversation roulaient sur le compte de ce « mon-

sieur Fifi », sur sa gentillesse, sa docilité, sa rare intelligence, son incroyable malice. Ma tante Clorinde l'appelait : « Petit ! Petit fi ! Mon fifi ! » lui offrait du sucre ou du biscuit à becqueter dans sa main ou au bout de ses lèvres. Quelle singulière figure elle avait alors en avançant et balançant la tête, allongeant le cou et arrondissant la bouche ! Parfois je surprenais un sourire involontaire dans les yeux de Toto ; elle se retenait pour ne pas éclater, tant la grimace de notre tante Clorinde était drôle. Il me faisait peur, à moi, cet oisillon, et, tout en étant très désireux de le considérer de près et de caresser ses plumes, je m'écartais, me baissais involontairement, dès que je le voyais voleter vers moi. Et que de fois je me glissais près de Toto et la tirais à petits coups par sa robe, pour lui indiquer qu'il était temps de lever le siège et de nous en retourner !

Toujours sérieuse, imposante et sévère, ma grand'tante Clorinde ne m'adressait guère la parole, si ce n'est pour me sermonner et me chapitrer.

« Sois bien sage ! Réponds toujours bien poliment, tu entends ? Ne te mets jamais en colère surtout ! Quel vilain défaut, la colère ! Comme c'est

laid ! A ton âge, un petit garçon ne doit pas avoir de volonté, il n'a qu'à obéir. »

Je redoutais tellement ces visites et ces mercuriales, que, s'il me prenait fantaisie de vouloir manquer la classe — du temps que je fréquentais l'institution du bon M. Forget, — ma grand'mère ou Toto n'avaient qu'à me menacer de me conduire chez ma tante Clorinde, et aussitôt je me hâtais, entre deux maux, de choisir le moindre, de filer à l'école.

***

Chez ma grand'tante de Loisey, je n'avais pas de sermons à redouter : elle ne me disait jamais un mot, ne faisait jamais attention à moi ; les enfants ne comptaient pas pour elle, n'existaient pas. Elle ne répondait même pas au « Bonjour, ma tante », que je lui adressais bien respectueusement en entrant. Il est vrai qu'elle avait pour cela un excellent motif : elle était sourde, mais sourde à ne pouvoir presque rien entendre ; il fallait lui crier dans l'oreille, et bien fort, à tue-tête, pour qu'elle perçût quelques syllabes. On pense si, dans de pareilles conditions, la conversation avec elle était agréable et facile.

Chez ma tante Clorinde, quand notre visite se prolongeait, je pouvais au moins espérer « avoir à goûter », recevoir, comme les habitants de la volière, un biscuit ou la moitié d'un échaudé; chez ma tante de Loisey, jamais pareille aubaine ne m'est échue. Encore une fois, je n'existais pas pour elle. Elle n'était pas donnante, en outre, et passait même pour très intéressée.

Je me souviens notamment des visites que ma grand'mère et moi lui faisions chaque année, à l'occasion du premier janvier. Sur le guéridon, sur la cheminée, la commode, partout ce n'étaient que boîtes de bonbons et de fruits confits, sacs de chocolats, de fondants et de marrons glacés : tribut accoutumé de toute une séquelle de neveux et de nièces, de cousins, cousines, arrière-cousins, etc., qui guignaient tout ou partie de l'héritage de la vieille dame.

Une fois, entre autres, il y avait sur l'angle d'une console, bien en évidence, deux boîtes de pruneaux d'Agen, d'énormes pruneaux, méthodiquement rangés et tassés, et si appétissants ! On aurait cru que ma tante les avait placés là tout exprès pour nous faire monter l'eau à la bouche.

« Ne les-regarde pas tant, me chuchota ma grand'mère. C'est peine inutile, va!

— Ah! ah! vous admirez mes pruneaux! s'écria ma tante de Loisey en s'adressant comme de coutume à ma grand'mère seule. N'est-ce pas qu'ils sont magnifiques? Ils m'arrivent d'Agen,... d'Agen même. C'est ma cousine Buvignières,... vous savez bien, la femme de Léonce Buvignières, le receveur de l'enregistrement,... qui me les a envoyés. Un bien gentil petit ménage! Chaque année elle m'en expédie autant. Ce sont mes étrennes. Mais cette fois-ci ils sont vraiment plus beaux que les années précédentes. Voyez donc! Voyez donc! »

Ma grand'mère, qui n'aimait pas qu'on eût l'air de se gausser d'elle, et, avec son franc parler habituel, s'entendait fort bien à la riposte, ne se contenta pas de « voir », comme on l'y invitait, elle fit brusquement main basse sur quatre ou cinq de ces mirifiques pruneaux, en avala un et m'octroya les autres.

« Très bons! Ils sont très bons, Antoinette! » cria-t-elle dans l'oreille de sa belle-sœur, qui demeurait tellement ébahie et consternée qu'elle ne songeait même pas à soustraire la boîte à un nouveau pillage.

Sa belle-sœur demeurait ébahie.

Physiquement, ma grand'tante de Loisey était de petite taille, mince, mais bien prise encore, alerte, gracieuse, enjouée, toujours souriante, sémillante et sautillante, malgré ses quatre-vingts ans et une légère claudication qui lui était venue sans doute avec l'âge, comme sa surdité. Son teint, mélange de lis et de roses, ainsi qu'on aurait dit au XVIII^e^ siècle, avait une pureté et un éclat tout à fait juvéniles, une fraîcheur étonnante. Elle aimait le monde, en dépit de ses deux infirmités, et la parure, les pompons et fanfreluches, en dépit de ses nombreux printemps.

Je la vois encore dans sa robe de soie puce à taille très courte et à manches bouffantes, selon la mode du premier Empire, le bas de la jupe garni de plusieurs rangs de volants plissés, de falbalas, les pieds chaussés de coquets escarpins couleur de prunelle, laissant apercevoir la fine broderie des bas à jour, et sur le haut de la tête bien dégagée un minuscule bonnet, un riche flot de dentelle agrémenté de rubans et de fontanges roses ou bleus.

***

Dans deux circonstances, je crus devoir me faire

le champion de mes grand'tantes, et mal m'en prit, comme vous allez le constater.

Une après-midi de juin, sur les quatre heures, je sortais du lycée — j'étais en sixième alors — et remontais la côte des Prêtres, lorsque j'aperçus devant moi, trottinant de son mieux, clopinant et *hanchant* en cadence, abritée sous une ombrelle marquise gorge de pigeon, ma tante de Loisey.

Juste au moment où elle passait devant l'ancien collège transformé en école communale, la porte s'ouvrait et les élèves faisaient irruption au dehors. Quelques-uns d'entre eux, instruits de la surdité de ma parente, s'avisèrent de courir au-devant d'elle et de la saluer très bas, en lui décochant toutes sortes d'insultes.

« Oh ! la vieille bête ! la vieille coquette ! Nous nous moquons bien de toi, va ! »

Et pis encore.

Elle, qui ne voyait que les belles salutations, les grandissimes coups de chapeau, de bonnet ou de casquette, se confondait en remerciements et politesses.

« Bonjour, mes petits amis ! Merci bien ! Comme ils sont gentils ! Comme ils sont polis, bien élevés ! Bonjour ! Bonjour, mes enfants ! Merci bien ! »

Indigné de ce manège et décidé à faire respecter ma tante, je m'élançai sur l'un de ces gamins, le plus... poli, le meneur de la troupe, et commençai à l'accabler de coups de poing et à le sabouler d'importance.

« Ah! je t'apprendrai à te moquer de cette dame, à profiter de sa surdité.... Attends! Attends! »

J'étais dans tout le feu de mon courroux et de mes exploits, quand je sentis quelque chose m'entrer dans les reins : c'était le bout de l'ombrelle marquise. Je me retournai vivement.

« Oh! le vilain! le polisson! s'écriait ma tante. Se battre comme un portefaix! Veux-tu bien laisser cet enfant tranquille!

— Mais, ma tante, c'est à cause de vous! parce qu'ils vous insultaient, ces gamins!

— Oui, oui, tu as beau te défendre.... Ces petits garçons ne te faisaient rien; c'est toi qui t'es jeté sur eux, qui as commencé.... Ne nie pas : je t'ai vu! Tu es un vilain, un vaurien! Je te recommanderai à ta grand'mère, n'aie pas peur, je lui conterai tes prouesses, tu peux en être certain! »

Pour une fois — la seule! — que ma tante de Loisey daignait s'apercevoir que j'étais de ce monde

et m'adresser la parole, c'était véritablement jouer de malheur!

Et, bien entendu, à la première visite que nous lui fîmes — j'accompagnais ma tante Toto, — elle ne manqua pas de rapporter la chose. En vain Toto s'égosillait à lui expliquer ce qui s'était passé: impossible! Elle n'en démordait pas : c'était moi qui avais commencé, elle l'avait bien vu! ·

***

Avec ma grand'tante Clorinde Dommartin, ce fut plus grave; l'aventure faillit tourner au tragique et me faire expulser du lycée.

Entre autres vieilleries et antiquailles que possédait ma tante Clorinde — et sa maison en était remplie et bondée, — se trouvait un immense parapluie, qui, pour être tout à fait grotesque, n'aurait eu qu'à être rouge, bleu ou vert. Peut-être, à son origine, en avait-il été ainsi, et l'avait-on fait recouvrir; tant il y a qu'il était tout simplement noir — la couleur favorite de ma grand'tante, — en coton noir, mais d'une longueur et d'une ampleur démesurées, capable d'abriter aisément cinq ou six personnes à la fois. Il se terminait, en outre, par une énorme poignée de cuivre, qui le faisait

ressembler à une crosse d'évêque et lui aurait permis de servir d'arme offensive ou défensive, selon l'occasion.

Ma tante Clorinde, qui était cependant la personne du monde la plus soigneuse et la mieux ordonnée, ayant commis l'imprudence d'oublier à l'église, un soir qu'elle sortait de la prière, ce gigantesque instrument, un farceur demeuré inconnu, mais qu'on supposa être le fameux Nono Toussaint, s'avisa de le prendre et d'aller, durant la nuit, l'attacher au bras droit de la statue du maréchal Oudinot, sur l'ancienne place de la Mairie.

Vous devinez l'exhilarante stupéfaction des nombreux boutiquiers installés tout autour de cette place, quand ils s'éveillèrent le lendemain matin et vinrent décrocher leurs volets.

Il n'existait pas, dans le département tout entier, deux parapluies comme celui de ma tante, et on n'eut pas de peine à restituer ce formidable engin à sa légitime propriétaire. L'affaire mena grand bruit néanmoins; on s'en gaudit un peu partout, et au lycée plus peut-être qu'ailleurs.

Or, un matin que nous nous en revenions le long de la rue de la Banque, à l'issue de la classe, j'entendis un de mes condisciples, qui cheminait à

quelques pas derrière moi, parler de la « vieille demoiselle Dommartin, de l'*amusante* mademoiselle Clorinde Dommartin ». C'était Adrien Baduel, le fils de l'inspecteur d'académie; nouvellement débarqué à Popey, il ignorait très certainement les liens de parenté qui m'unissaient à la susdite vieille demoiselle.

Il l'avait remarquée à l'église, contait-il; le banc qu'il occupait avec sa mère était voisin de celui de Mlle Dommartin; il pouvait l'observer, la guigner à son aise durant la messe, et il ne s'en privait pas; c'était même uniquement grâce à ce voisinage qu'il réussissait à oublier la longueur de l'office. Qu'elle était donc comique, cette vieille fille, avec son grand chapeau à cabriolet et ses grosses lunettes d'acier! Quel étrange effet produisait cette petite tête au bout de ce long corps, cette petite tête toute ronde, avec ce nez pointu comme un bec d'oiseau!

Et de fait, comme si, à force de vivre au milieu de ses volatiles, ma grand'tante eût fini par se modeler sur eux et leur ressembler, elle avait positivement, dans la forme du visage et la physionomie, quelque chose de l'oiseau — d'un oiseau funèbre, par exemple, d'un oiseau de nuit.

Mais si, en moi-même, je reconnaissais toute la justesse de ces réflexions, je n'entendais pas qu'un étranger se permît de les formuler en pleine rue, à haute et intelligible voix et à ma barbe. Je sentais la colère me gagner, l'indignation m'aiguillonner et m'enflammer.

Baduel continuait de mieux en mieux à draper et blasonner ma pauvre tante.

« Et maniaque! Est-elle maniaque! Si vous la voyiez! Et quelle mine dolente, quels airs désolés et pleurards! Ah! en voilà une qui ne doit pas se pâmer de rire tous les jours, allez, mais qui cependant peut se vanter de me faire bien rire chaque dimanche! »

Soudain je fis volte-face et m'élançai sur l'insolent.

« Ce n'est pas dimanche aujourd'hui, mais c'est égal, ris tout de même! Tiens, ris! ris! »

Et je lui allongeai en pleine figure deux ou trois coups de poing, dont l'un, par malheur, l'envoya tomber la tête en arrière sur l'asphalte du trottoir.

Presque aussitôt je vis accourir M. Baduel, l'inspecteur, à qui il prenait souvent fantaisie, l'été, de venir se promener aux alentours du lycée et de surveiller la sortie des externes.

« Mauvais garnement!

— Pourquoi insulte-t-il mes parents? »

Mais M. Baduel n'était occupé qu'à relever son fils Adrien et à étancher le sang qui lui coulait du nez.

L'après-midi, comme j'arrivais au lycée, le père Quoniam, le concierge, qui était embusqué sous la voûte, devant sa loge, me saisit au passage et m'invita à le suivre chez M. le proviseur.

« M. l'inspecteur est avec lui également », m'annonça-t-il chemin faisant.

Je devinai sans peine de quoi il s'agissait.

M. Feuilhestre, le proviseur, sa calotte de velours noir sur la tête, était assis devant son bureau, en face de la porte; debout, à gauche, près de la cheminée, se tenait M. Baduel.

« Pourquoi avez-vous frappé ce matin, dans la rue, un de vos camarades? » me demanda M. Feuilhestre de sa voix terne.

Je racontai ce qui s'était passé, quels discours Adrien Baduel avait tenus rue de la Banque, derrière moi; et, la tête haute, la main étendue vers un invisible autel, avec le geste superbe de Scipion l'Africain attestant les dieux qu'il a sauvé Rome et la patrie, je terminai par cette apostrophe:

Je racontai ce qui s'était passé.

« Sachez, monsieur le proviseur, que je ne laisserai jamais outrager ma famille! Jamais!!.. »

M. Feuilhestre me répliqua, toujours sans s'émouvoir, que je n'aurais pas dû me faire justice moi-même ; que c'était le fait des polissons de se colleter ainsi au milieu de la voie publique ; que si j'avais à me plaindre d'un de mes condisciples, c'était à notre professeur, à M. le censeur ou à lui que je devais soumettre le différend. Puis il me congédia.

En entrant dans la classe, j'aperçus Adrien Baduel à sa place : il ne lui restait de la gourmade du matin qu'une tache rouge, un *pochon* au-dessous de l'œil droit ; le mal avait donc été bien moins grave que je ne l'avais craint.

Mais n'importe! On ne me pardonna pas cette brutale façon de soutenir la dignité et de venger l'honneur des miens.

Quant à ma tante Clorinde, à qui l'aventure ne tarda pas être rapportée, elle ne me sut aucun gré de ma courageuse intervention, de mon dévouement chevaleresque : pas plus que sa belle-sœur, ma tante de Loisey, elle n'a songé à faire la moindre mention de moi dans son testament.

CHAPITRE VII

LE PÈRE COLIBERT

A M. Félix Alcan.

A l'époque où la municipalité de Popey-sur-Ornain décida d'abandonner le vieux collège, jadis créé par Gilles de Trèves, et vota les fonds nécessaires pour la construction d'un « lycée impérial » — il y a près de quarante ans, — M. Zéphyrin Colibert, chef de l'important pensionnat de Saint-Michel, songeait à se défaire de son établissement et à goûter un repos longuement mérité. Il venait d'atteindre sa cinquante-cinquième année et de compléter ses cent mille francs ; en outre, il avait perdu sa femme, sa chère Herminie, huit mois auparavant, et il ne s'était pas remis de cette secousse ; il était tout désorienté, affaissé, n'avait de goût à rien.

Mais un pensionnat aussi fréquenté et, partant,

d'une mise à prix aussi élevée que celui-là ne trouve pas acquéreur du jour au lendemain, et un assez long temps s'écoula avant que M. Colibert fût parvenu à ses fins.

Il venait de conclure le marché, le plus secrètement possible, afin de ne pas effaroucher les familles, toujours promptes à prendre l'alarme à tout changement, et de ménager ainsi les intérêts de son successeur, quand un matin, dans les derniers jours de septembre, il vit arriver chez lui M. Baduel, l'inspecteur d'académie. La veille même, M. Colibert était allé lui présenter le nouveau chef de l'institution Saint-Michel, M. Théodule Mirandar, et solliciter pour celui-ci la même bienveillance, le même précieux appui dont M. l'inspecteur avait toujours daigné l'honorer, lui, Zéphyrin Colibert; il ne laissa donc pas d'être surpris tout d'abord de cette visite. Et ce fut bien pis lorsqu'il en connut le motif.

« Votre intention, m'avez vous dit hier, est de vous retirer dans votre pays natal, à Rembercourt, aussitôt que votre successeur sera installé et bien au courant de tous les rouages de l'établissement?

— Oui, monsieur l'inspecteur; c'est, en effet, ce que je projette. »

M. Baduel fit entendre sa petite toux accoutumée, deux *hem ! hem !* qui précédaient chacune de ses phrases.

« Cependant vous êtes dans la force de l'âge....

— Oh ! monsieur l'inspecteur, je décline, et sensiblement ; je ne m'en aperçois que trop, repartit M. Colibert avec un mélancolique sourire. J'ai dépassé la cinquantaine....

— Mais vous vous portez comme un charme de nos bois ! Vous avez bon pied, bon œil, mine rayonnante et superbe ! »

M. Colibert hocha lentement et tristement la tête.

« Vous me flattez, monsieur l'inspecteur, vous me flattez ! Mais... permettez-moi,... je sais ce qu'il en est. Depuis le départ de ma pauvre défunte, voyez-vous, je ne suis plus ce que j'étais, je le sens bien ! Je n'ai plus de courage, plus d'entrain, plus de forces.... C'est comme un coup que j'aurais reçu, qui m'aurait assommé. »

Et le brave homme essuya du bout de son doigt une larme qui venait de poindre au coin de son œil.

« Hem ! hem ! Et c'est dans ces dispositions d'esprit que vous allez vous enterrer dans un village ? répliqua M. Baduel. Que ferez-vous là-bas ? Rien, n'est-ce pas ? Rien que de ruminer vos cha-

grins.... Eh bien, non, monsieur Colibert, il ne faut pas ! D'accord avec M. le recteur, je viens vous offrir une chaire au lycée, la chaire de seconde annexe, autrement dit de deuxième année de français, et vous accepterez !

— Moi ! au... au lycée ! bégaya M. Colibert tout ému, ébaubi, les yeux écarquillés.

— Oui, et avant qu'il soit longtemps, vous recevrez les palmes académiques, je vous en donne la certitude.

— Oh !!.. s'exclama le maître de pension en joignant les mains.

— Je ne pouvais pas, vous le comprenez, vous entretenir de cette affaire toute personnelle, tout intime, quand vous êtes venu chez moi, hier, en présence de votre successeur. Hem ! hem ! Maintenant, voyez, pesez, examinez : l'ouverture des classes du lycée a lieu le 15 octobre ; il est indispensable que je reçoive votre réponse — votre acceptation, monsieur Colibert — le 1er au plus tard.

— Bien, monsieur l'inspecteur ; oui, je réfléchirai ; mais, dès à présent, permettez-moi de vous dire combien je suis touché,... combien je suis fier d'une offre aussi..., aussi glorieuse....

— Hem! hem! Au revoir donc, monsieur le professeur! A bientôt! »

***

Professeur! Professeur dans un lycée du gouvernement! Jamais, depuis qu'il avait conquis ses deux brevets — élémentaire et supérieur, — jamais M. Zéphyrin Colibert n'avait songé à jeter si haut ses vues; jamais l'idée ne lui serait venue qu'il pourrait un jour, lui paysan, fils de paysans, qui n'avait jamais fréquenté que l'école primaire de son village et l'école normale de son département, frayer avec des licenciés, des agrégés, des docteurs, faire comme eux partie d'un même établissement universitaire, être leur égal — presque !

Paysan, il l'était resté, malgré ses trente ans de résidence à Popey-sur-Ornain et ses rapports quotidiens avec la bourgeoisie de ce chef-lieu. Son air, son costume et ses goûts ne laissaient aucun doute sur ses rustiques origines.

De taille moyenne, puissamment râblé, le cou charnu, renflé, formant bourrelet, un vrai cou de taureau, les joues pleines, fermes, toujours soigneusement rasées et d'un superbe rouge brique, les lèvres épaisses et proéminentes, le père Coli-

bert, en dépit de ses chagrins et de son âge, et conformément aux déclarations de M. l'inspecteur Baduel, offrait aux regards une mine toute réjouie, épanouie, florissante et éclatante de santé. Il était invariablement vêtu d'une longue redingote vert-bouteille, d'une sorte de houppelande qui lui descendait jusqu'aux mollets et laissait à découvert un plastron de chemise de grosse toile d'un blanc roux, dont le col, relevé et terminé par deux gigantesques pointes, abritait la moitié de ses rubicondes et massives oreilles et son menton tout entier. D'énormes brodequins à lacets de cuir, aux semelles toutes constellées de clous, composaient son unique chaussure de ville; chez lui, dans la pension, afin de pouvoir dissimuler son approche et mieux surveiller ses ouailles, il portait de simples chaussons de petites lisières, des *patins*, selon le mot du pays.

Ébloui, fasciné, transporté de joie et d'orgueil par la proposition si imprévue et si flatteuse que venait de lui adresser l'inspecteur, le père Colibert (ainsi l'appelait-on couramment dans la ville, à l'exemple de ses élèves), après un court laps de temps pour la réflexion, un délai de pure forme, se hâta d'accepter.

Et cependant il avait déjà fait recrépir, remettre à neuf de fond en comble sa petite maison de Rembercourt-aux-Pots; toutes ses dispositions étaient prises pour s'en aller là-bas cultiver son *meix* (jardin) et mettre en pratique ses théories d'apiculture — une vieille passion qui lui était restée; — et d'avance il s'était réjoui de la douce vie qu'il allait mener, de l'indépendance, la pleine quiétude d'esprit et le réconfortant farniente qui l'attendaient dans ce gentil cottage. Mais être professeur au lycée, alors que l'établissement ainsi désigné avait tout l'attrait du mystère, tout le prestige de l'inconnu! — ce titre valait bien quelques sacrifices ; et c'est avec une débordante fierté, une triomphante allégresse, que, le 15 octobre, à huit heures du matin, M. Zéphyrin Colibert fit son entrée sous le porche monumental et tout fraîchement achevé, éclatant de blancheur, du « lycée impérial » et s'installa dans « sa chaire ».

Comprenant la haute importance de ses nouvelles fonctions et tous les devoirs qu'elles lui imposaient, il avait, à cette occasion, définitivement quitté sa houppelande vert-bouteille et ses souliers de chasse, et arborait une redingote de fin drap noir lustré, des escarpins vernis, et même — tant il avait souci

de sa dignité! — une large et éblouissante cravate blanche. Ah! cette cravate, ce qu'elle provoqua de rires et de lazzi, non seulement de la part des élèves, mais de celle des professeurs, des « collègues » du père Colibert, on s'en souvient encore à Popey-sur-Ornain.

Ce fut au point que le proviseur, le rigide et frigide M. Feuilhestre, jugea nécessaire de mander à son cabinet M. le professeur de seconde annexe et l'engagea discrètement, de sa voix placide, quand et quand doucereuse et pateline, à se départir de ce cérémonial inutile — tout à fait inutile, — et à mettre plus de simplicité dans son costume.

« Du moment que monsieur le proviseur m'y autorise....

— Non seulement je vous y autorise, monsieur Colibert, mais je..., je vous en prie! »

Les élèves, pour la plupart originaires de la ville, petits bourgeois dégourdis, futés, madrés, toujours en quête de farces et de vilains tours, sournois et « sans pitié », comme le « fripon d'enfant » du fabuliste, n'avaient pas tardé à s'apercevoir de l'inexpérience de leur maître, et, par suite, à méconnaître son autorité, à s'affranchir envers lui de toute

obéissance et de tout respect. Ils lui décochaient des réponses piquantes, impertinentes, qui déconcertaient tout à fait le vieux magister et le cinglait comme d'un coup de fouet.

« L'algèbre, mes enfants, vous vous plaignez que ce soit trop difficile? Mais, à votre âge, je savais mes équations du second degré, moi!

— C'est que vous aviez de bien meilleurs professeurs que nous, vous, m'sieu! »

Lui, au contraire, ne leur parlait qu'avec la plus affectueuse courtoisie, avec déférence presque, les traitant avec tous les égards dus, selon lui, à leur qualité de lycéens.

« Monsieur Arnould, auriez-vous l'obligeance de réciter votre leçon de géographie? — Voudriez-vous prendre la peine d'aller au tableau, monsieur Herluison? — Seriez-vous assez aimable, monsieur Maginot, pour ne pas oublier de repasser demain les trois derniers paragraphes de votre *Télémaque*? » Etc.

Naturellement, plus il exagérait cette politesse et se montrait obséquieux et humble, plus ses disciples se moquaient de lui, le ridiculisaient et le tympanisaient.

Habitué à avoir affaire aux petits paysans,

gauches, timorés et lourdauds, qui formaient le fond de la clientèle de l'institution Saint-Michel, M. Colibert ne se reconnaissait plus et commençait à se dire que, décidément, toute gloire se paye ici-bas, et que son titre de professeur allait lui coûter bien des vexations et des tracas — à regretter peut-être de ne pas avoir suivi sa première idée et s'en être allé manger paisiblement ses rentes dans sa verdoyante maisonnette de Rembercourt.

*
* *

Bientôt ce fut une véritable persécution qu'on dirigea contre lui, un siège en règle, une guerre incessante, acharnée, impitoyable.

Le premier coup fut terrible.

On avait remarqué que M. Colibert avait l'habitude, en arrivant, de déposer son chapeau, un superbe tromblon tout neuf, sur le rebord de la chaire, et, à la fin de la classe, avant de le remettre sur sa tête, de le passer circulairement sur sa manche, de façon à le bien essuyer et à en lisser la soie; puis, étrange manie, cette opération terminée, il fourrait le poing dans l'intérieur du chapeau, comme pour s'assurer que le fond était encore solide.

Un matin, peu après l'ouverture de la classe, M. Colibert ayant « prié » un des élèves de « vouloir bien » lui apporter son devoir, cet élève — un des moins effrontés et des moins méchants de la bande cependant — s'avisa, lorsqu'il eut escaladé les trois marches de la chaire, de plonger son canif dans le fond du chapeau, et vite, de faire décrire à la lame un bon demi-tour, presque une circonférence entière.

Quand, la leçon terminée, le professeur prit son couvre-chef, et, après l'avoir consciencieusement et méthodiquement astiqué sur son bras, enfonça le poing, la soupape s'ouvrit, poing et poignet passèrent au travers.... Et il fallait voir la tête, la bonne tête du père Colibert, pendant qu'il tenait son casque ainsi embroché, enfilé comme un tuyau de poêle!

« Oh!... »

C'est tout ce qu'il put articuler.

Et les rires, les clameurs, hurlements et trépignements de joie de MM. les élèves, il fallait les entendre!

L'après-midi de ce même jour, autre mésaventure. En montant dans sa chaire, M. Colibert fut tout surpris de la trouver vide : plus de chaise!

Et comme il n'y avait que des bancs dans la classe, des bancs scellés au plancher, force lui fut de demeurer debout durant toute la séance, de deux heures jusqu'à quatre.

Sortir et réclamer auprès du surveillant général ou d'un domestique un siège en remplacement de celui qui avait disparu, c'est ce que tout autre professeur aurait fait; mais lui, il n'osait, et c'est précisément sur cette timidité qu'avaient compté ses perfides auditeurs.

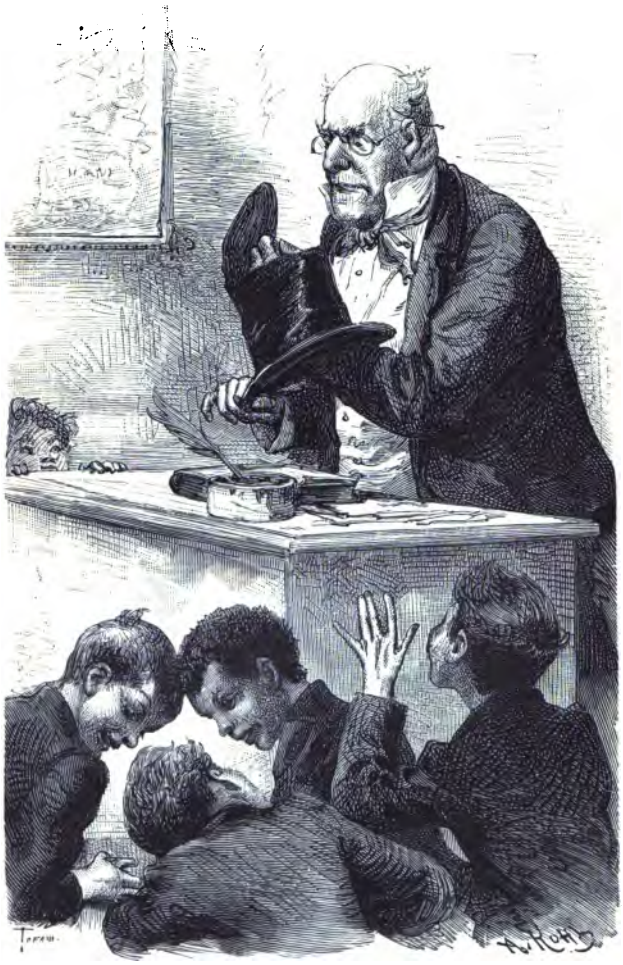
Le lendemain matin, la chaise avait, comme par enchantement, réintégré sa place; mais à peine le pauvre M. Colibert s'y fut-il assis, qu'il se releva brusquement en poussant un cri de douleur : une demi-douzaine de grandes plumes *lances*, disposées bec en l'air sur le fond de paille, lui étaient restées plantées dans les chairs.

« Messieurs, qui s'est permis...? »

Mais tous alors de singer l'étonnement :

« Quoi donc, m'sieu? quoi donc? Qu'est-ce qu'il y a, dites, m'sieu? »

Le jour même, à l'ouverture de la séance de l'après-midi, une main habile et preste, inconnue d'ailleurs, par suite du va-et-vient qui se produisait toujours au commencement de la leçon, et



Poing et poignet passèrent au travers.

grâce à la foule d'élèves qui assiégeait alors la chaire, lui insinua délicatement sur son siège, juste comme il s'asseyait, un œuf, un bel œuf frais, qui tacha tout le pantalon du pauvre homme.

Pleuvait-il? Son parapluie, soigneusement déposé tout ouvert sur le parquet, dans un angle de la salle, s'éclipsait soudain au moment du départ.

« Messieurs!... Pardon, messieurs!... Veuillez attendre.... Quelqu'un de vous, par mégarde, n'aurait-il pas.... Une minute seulement, messieurs, de grâce!... »

Mais il avait beau les rappeler, beau implorer, la bande infernale s'empressait de déguerpir; et, de guerre lasse, il lui fallait s'en aller à son tour et se faire mouiller. A la séance suivante, le parapluie se retrouvait étendu dans son coin.

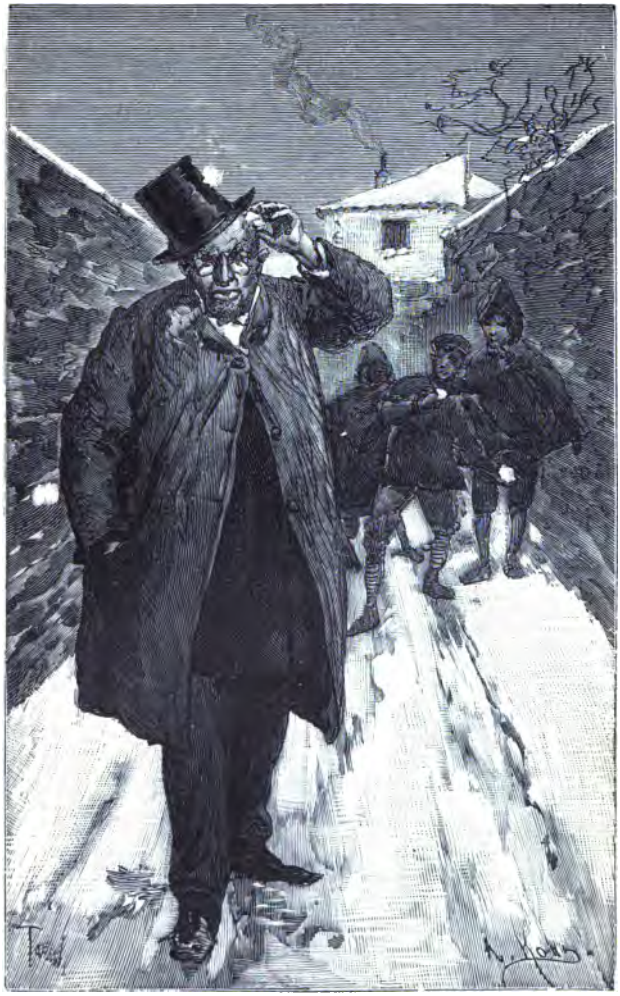
Si, au contraire, le soleil brillait, M. Colibert ne manquait jamais de l'avoir sur son pupitre ou dans les yeux. En vain il changeait de place, se reculait, s'avançait : toujours un agile et frétillant et insupportable reflet, projeté par une glace invisible, venait papillonner sur lui ou devant lui.

Et les avalanches de boules de neige qui lui tombaient du ciel, tout à coup, à un tournant de rue ou pendant qu'il ouvrait sa porte ; — les souris découpées dans du drap et blanchies à la craie qu'on lui appliquait au milieu du dos, sur l'épaule, les manches, les mollets, partout où l'on pouvait ; — les livres et les cahiers qu'on lui *chipait* pour l'empêcher de dicter les devoirs ; — et... que sais-je ! Chaque jour faisait éclore une nouvelle farce.

Les élèves des autres divisions, instruits du désarroi qui régnait en seconde annexe, venaient y prendre part à l'occasion et mettre à profit l'insigne candeur et l'impéritie de M. Colibert. Ceux d'entre eux, par exemple, qui, pour quelque méfait grave, avaient été, durant une séance, mis à la porte par leur professeur, au lieu de demeurer, selon la règle, plantés à l'entrée de leur classe, sous le portique, et d'y attendre le passage du censeur ou du surveillant général, se réfugiaient dans la classe, la fameuse classe du père Colibert.

« Vous demandez, monsieur ? disait-il dès l'abord à l'arrivant.

— Je suis un *nouveau*, m'sieu.... C'est m'sieu le proviseur qui m'envoie....



Les boules de neige qui lui tombaient du ciel.

— Ah! très bien, asseyez-vous, mon petit ami.... Là, tenez, il y a une place.... Voudriez-vous me dire votre nom, je vous prie? »

L'intrus aurait répondu : « Tartempion, m'sieu ! » ou Mathusalem, Mahomet, Don Quichotte, Robinson, Dagobert ou Robespierre, que l'excellent homme aurait, sans sourciller, inscrit ce nom sur son cahier de notes, tant il avait confiance.

Une fois il vit arriver ainsi huit *nouveaux* dans la même séance. Il ne savait plus où les caser !

A la séance suivante, bien entendu, tous brillaient par leur absence.

***

A maintes reprises, le proviseur avait fait appeler M. Colibert pour le semoncer et lui tracer sa voie, tâcher de lui inculquer quelques règles de discipline.

« Les classes voisines de la vôtre, monsieur, se plaignent du tapage qui se fait journellement chez vous. Par instants, il est impossible de s'entendre, paraît-il. Il faut mettre ordre à cela!

— Oui, monsieur le proviseur, je vous promets.... Oui, je *leur* recommanderai bien....

— Si les recommandations ne suffisent pas, on sévit ! Sévissez, monsieur, sévissez ! Il est temps ! »

De plus en plus impatienté par la mauvaise tenue de cette classe de seconde annexe, M. Feuilhestre se montrait de plus en plus strict, minutieux, grincheux, et ne cessait d'avoir l'œil sur l'infortuné professeur, de le régenter, gourmander, tracasser, tarabuster de mille façons.

« Ce n'est cependant pas à moi à faire la police de votre classe, monsieur! Vous devez le comprendre!

— Certainement, monsieur le proviseur ! Aussi je m'efforcerai, croyez-le bien.... Oui, je *les* tiendrai ferme ! »

C'est au point que chaque fois qu'il voyait entrer dans la salle le surnommé Sucemèche, le domestique chargé de nettoyer les lampes dans les études, d'entretenir les feux et de faire circuler le cahier d'absences, M. Zéphyrin Colibert, s'imaginant toujours qu'il venait le prévenir « de passer au cabinet de M. le proviseur après la classe », sentait soudain la sueur lui perler sur le front et une indicible terreur s'emparer de lui.

« Ah ! Seigneur mon Dieu ! quoi donc encore? »

Instruit, dès l'origine presque, de cet état de

choses, M. Baduel, l'inspecteur, avait, tout comme M. Feuilhestre, chapitré le professeur de seconde annexe.

« Hem! hem! un peu plus de vigueur, monsieur Colibert!... Il ne faut pas craindre de serrer la bride à ces garnements.... Vous vous êtes laissé déborder.... Hem! hem! Vous qui gouverniez si bien votre pensionnat!

— Ah! monsieur l'inspecteur, ce n'était pas la même chose, pas les mêmes natures! Mes anciens élèves m'arrivaient de la campagne; ceux-ci ont été comme viciés par l'air de la ville; ce sont des..., des... démons! Impossible d'en venir à bout! »

Et M. Baduel concluait à part soi qu'il avait eu tort, grand tort, de dissuader l'ex-chef de l'institution Saint-Michel de se retirer dans son village, et de lui ouvrir les portes du lycée.

« Non, ce n'est pas là ce qu'il nous fallait.... Hem! hem! le pauvre bonhomme perd la tête!... »

***

Brusquement, sous le coup de ces admonestations, M. Colibert changea de tactique et d'un extrême tomba dans un autre. La douceur, l'ob-

séquieuse indulgence firent place, du jour au lendemain, à une intraitable rigueur, à la violence et à la brutalité.

Un matin, l'élève Gaudinot, le plus mauvais chenapan de la classe, s'amusait, selon sa coutume, à lancer au plafond des boulettes de papier mâché; ayant failli atteindre M. Colibert en pleine figure, il ne fut pas peu surpris de voir celui-ci sauter en bas de sa chaire et se précipiter sur lui, l'empoigner par l'oreille et la lui secouer, malgré ses larmes et ses cris, de la belle façon, à la lui arracher; puis le tirer, le traîner hors de son banc et le jeter à la porte.

Un autre, qui ne réussissait pas à réciter ses leçons, et à qui il venait de dire : « Asseyez-vous! Vous ne savez rien! » ayant audacieusement riposté : « Si je ne sais rien, c'est de votre faute! Vous ne nous apprenez rien! » reçut une vigoureuse paire de claques.

« Voilà au moins qui t'apprendra que je n'ai pas la main engourdie, cancre! »

Il les tutoyait à présent.

Mais les coups avaient beau pleuvoir, le pli était pris et rien n'y faisait. Ainsi, comme on avait remarqué que, dans ses fréquents accès de colère,

il avait l'habitude de s'élancer hors de sa chaire, on s'avisa de lui mettre de la poix sur sa chaise; puis, dès qu'il fut assis, de le provoquer, de l'asticoter, afin d'avoir le plaisir de lui voir emporter ladite chaise collée au fond de son pantalon.

Quelques jours après, c'est dans son chapeau, un haut de forme encore tout battant neuf, qui avait succédé au malheureux tromblon à soupape, que les polissons s'appliquèrent à glisser de la poix.

Et les plaintes continuaient d'affluer, les mercuriales du proviseur devenaient de plus en plus acerbes et véhémentes.

« Maltraiter les enfants, monsieur! Mais à quoi songez-vous? Est-ce que de pareils procédés ont cours dans l'université? Vous voulez donc discréditer l'enseignement de l'État, déshonorer notre jeune lycée! »

M. Feuilhestre l'avait pris en grippe et le rendait responsable de tout le mal. En vain le père Colibert affirmait-il, en soupirant et levant les bras au ciel, n'avoir jamais, jamais, au grand jamais rencontré de pareils élèves, aussi insubordonnés, dissipés, fainéants, menteurs, hypocrites, diaboliques....

« Les élèves sont ce que leurs professeurs les font,

monsieur », repartait sentencieusement le frigide et solennel M. Feuilhestre.

C'était à devenir fou. Le malheureux finissait par ne plus savoir que faire, à quels procédés recourir pour mater ces polissons, par perdre même la notion précise de ses actes et de ses paroles.

Un élève qui, pour la vingt ou trentième fois, avait omis de lui présenter son *corrigé* d'histoire, venant un jour s'excuser : « Je n'ai pas eu le temps, m'sieu.... Ce n'est pas ma faute... », il le happa au collet, sans le laisser achever, l'entraîna hors de la classe, et, apercevant M. Feuilhestre au milieu de la cour, en compagnie du censeur et de l'aumônier, courut droit à lui, remorquant toujours le paresseux gamin.

« Monsieur le proviseur, voici M. Morlange.... Cet élève ne m'a pas fait un devoir *depuis le commencement de l'année !*

— Et vous avez attendu jusqu'à présent, jusqu'au mois de mai, pour m'en avertir, monsieur Colibert? » répliqua M. Feuilhestre, en braquant sur lui un regard étonné, empreint de sévérité et de mépris.

C'était lui le coupable, maintenant, toujours lui !

*
* *

Les mauvaises notes, les pensums, les retenues de jeudi et de dimanche, les claques même et les torgnoles continuaient de grêler sur le personnel de seconde annexe, et cela sans le moindre résultat. De plus belle on s'acharnait à faire endêver, tourner en bourrique le père Colibert. Il n'était pas de ruses, pas de méchancetés, de cruautés que ces garnements n'imaginassent.

La salle de seconde annexe était très grande; la chaire, au lieu d'être, comme dans les autres classes, adossée au mur, vis-à-vis des gradins où siégeaient les élèves, se trouvait placée isolément au centre de la pièce; et, depuis qu'il appliquait le régime de la sévérité, M. Colibert avait coutume d'envoyer les délinquants s'agenouiller derrière cette haute et imposante « cathèdre » de chêne ciré. Derrière elle également, il avait pris l'habitude, à partir du jour où M. le proviseur l'avait obligé à mettre moins de prétention et de solennité dans son costume, de laisser accrochée une vieille redingote, qu'il enfilait en arrivant et remplaçait par celle qu'il venait de quitter, par sa belle redingote neuve. Or l'élève — car il n'y en avait jamais plus d'un

à la fois — ainsi relégué derrière la chaire, passait invariablement son temps à découdre, à l'aide d'un canif, manches, basques, col, tout ce qu'il pouvait, de la susdite belle redingote.

Quand la punition, et, par conséquent, l'opération, avait commencé à neuf heures et demie ou dix heures moins un quart, la sortie ayant lieu à dix heures, le mal n'était pas grand; mais si la besogne se prolongeait pendant une heure ou une heure et demie, malgré la crainte d'une surprise et les dérangements continuels, la belle redingote en voyait de dures. Certain jour, elle se trouva privée de ses deux pans, transformée en spencer : M. Colibert dut s'en revenir avec l'autre, la vieille, sur son dos.

Et pour comble, ce même jour, il reçut la visite de tous les tailleurs de Popey, qui venaient à la queue leu leu lui faire leurs offres de service.

« Bonjour, monsieur Colibert. Je vous apporte des échantillons pour la jaquette que vous m'avez commandée.

— Vot' serviteur, monsieur Colibert. Je viens vous prendre mesure du veston que vous désirez.

— Monsieur Colibert, j'ai bien l'honneur....

C'est donc un pardessus de demi-saison qu'il vous faut? Vous voyez, je suis accouru dès que vous m'avez fait appeler.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! Ah! les gredins, les scélérats, les monstres! »

Il cessa de suspendre sa redingote au dossier de la chaire : il la déposa près de lui, sur son pupitre; mais alors ce fut bien une autre histoire! Le plus turbulent des élèves et en même temps le plus âgé et le plus robuste, le cancre Gaudinot, déjà nommé, ayant été « mis à genoux » et ne trouvant plus rien à découdre, afin de varier ses plaisirs et ceux de ses condisciples, *s'amusa* à soulever la chaire et la renversa sens dessus dessous.

A ce fracas, aussitôt accompagné d'éclats de rire, de miaulements, de croassements, de beuglements, du plus discordant et épouvantable vacarme, M. Babonet, le censeur, qui passait en ce moment sous le portique, ouvrit la porte et aperçut M. Colibert engagé à mi-corps sous la lourde cathèdre renversée, et s'efforçant de sortir de cette boîte et de se remettre debout. Il s'empressa de l'y aider, l'épousseta, le frictionna, et, le voyant tout congestionné, haletant et endolori, lui proposa de le conduire à l'infirmerie,

« Merci, monsieur Babonet,... non,... merci bien....

— Mais comment cet accident est-il survenu? demanda le censeur.

— Ah! monsieur!... s'écria M. Colibert en levant les yeux au ciel, comme pour implorer grâce. Quelle engeance! Les misérables! Ah!...

— Mais enfin?

— Gaudinot? Où est Gaudinot? C'est lui l'auteur de ce..., de..., de la catastrophe, monsieur le censeur! Pour l'empêcher de troubler ses camarades, j'avais été contraint de le placer à l'écart, en punition, au pied de la chaire, et c'est lui, le brise-tout, le démon.... Je n'en veux plus dans ma classe, monsieur le censeur; non! Impossible de le garder!

— Gaudinot, vous entendez?

— Mais, m'sieu, pas ma faute.... Bien vrai!... Ça a basculé sans que..., que..., que je....

— Sans que vous y touchiez?

— Oui, m'sieu.

— Cela suffit, mon enfant. C'est moi-même qui vous conduirai au séquestre tout à l'heure, dès que la récréation sera venue. Nous verrons si ça... basculera tout seul! »

Et en s'en allant M. Babonet murmurait :

« Décidément, non, il n'y a plus moyen de le conserver! »

Mais c'était à M. Colibert, et non à l'élève Gaudinot, qu'il pensait.

Néanmoins tout n'était pas encore fini ce jour-là, ce matin de juillet, pour l'infortuné professeur.

Comme le roulement du tambour venait d'annoncer la clôture de la séance et l'imminente séquestration de Gaudinot, et que les externes se hâtaient de dégringoler les trois gradins où étaient échelonnés tables et bancs et allaient s'aligner sous le portique, M. Colibert surprit l'enragé Gaudinot en train de lui tirer la langue. C'était le comble! Sa colère déborda; en vain il aurait voulu se retenir : indigné, hors de lui, furieux, il lança deux retentissants soufflets à l'impudent personnage. Celui-ci, aussitôt, de se rouler à terre en jetant les hauts cris, de se tordre bras et jambes comme si des convulsions l'eussent saisi; puis, soudain, plus un mot, plus un soupir, plus un mouvement : inerte, les yeux fermés, les lèvres mi-closes, le drôle, à l'exemple de la petite Louison du *Malade imaginaire*, demeurait étendu sur le plancher et contrefaisait le mort.

« Levez-vous, Gaudinot! Relevez-vous, voyons! » clamait le père Colibert en le tirant par le bras.

Mais ses jambes ployaient, molles et flasques, et refusaient de le soutenir; sa tête s'inclinait sur son épaule; tout son corps s'affaissait et retombait....

« Il l'a tué! Il l'a tué! A l'assassin! se mirent à vociférer les élèves. Au secours! A l'assassin! Il a tué Gaudinot! »

Et tous de s'élancer dans la cour.

***

Il les suivit; tête nue, l'œil hagard, les cheveux en désordre, il s'enfuit, effaré, affolé, tout frissonnant et pantelant, hors de ce lieu maudit.

« Tué?... J'ai tué.... Voilà que je tue mes élèves! bégayait-il. Moi..., moi... un assassin! »

Sa servante, en le voyant arriver dans cet état, l'aida à se déshabiller et à se mettre au lit et envoya querir le médecin. Une fièvre intense, accompagnée de transports au cerveau et d'accès de délire, s'était déclarée.

Le lendemain la folie éclatait, furieuse, terrible, et il fallait conduire à l'asile de Fains M. le professeur de seconde annexe, le pauvre père Colibert,

Il y mourut trois semaines après, le jour même qu'avait lieu la distribution des prix dans ce même lycée, où, dix mois auparavant, il était entré tout rayonnant et triomphant, comme s'il fût monté à un Capitole, et d'où il avait été précipité, comme du haut d'une roche Tarpéienne, accablé d'outrages, abreuvé de dégoûts, le cœur tout meurtri et saignant.

CHAPITRE VIII

LE CLUB DES MOUSQUETAIRES

C'est à l'occasion de ma querelle avec Maxime Lombard que le club des Mousquetaires fut fondé au lycée de Popey-sur-Ornain.

Il est inutile que je vous conte à quel propos et depuis combien de temps Maxime Lombard et moi étions devenus ennemis ; qu'il vous suffise de savoir qu'au mois de mai 18.., cette haine flambait dans tout son plein et que la bataille, pugilat ou corps à corps, était imminente.

Ni l'un ni l'autre, nous n'étions plus des enfants : Lombard, qui avait quitté le lycée aux vacances précédentes, pour entrer comme clerc chez maître Gerbillat, le notaire de la rue du Cygne, devait approcher de bien près de ses dix-sept ans ; et moi, encore sous la tutelle universitaire, je n'avais qu'une année de moins que lui tout au plus.

En prévision de cette lutte, et par une juste défiance de lui-même et de ses forces, mon adversaire s'était avisé de faire appel à quelques-uns de ses camarades et de les exciter contre moi. J'avais été amené ainsi à chercher du renfort de mon côté, et ce fut à Paul de Guerpont, un de mes condisciples et de mes intimes, que je m'adressai tout d'abord.

Je ne pouvais mieux tomber. Guerpont était non seulement un robuste gaillard, le plus grand et le plus fort de toute notre classe, c'était aussi un enragé liseur, un admirateur passionné de Walter Scott, de Fenimore Cooper et d'Alexandre Dumas. Il accueillit mon projet avec enthousiasme.

« Parfait ! Mais certainement ! Une association de défense commune : pour toi comme pour d'autres, voilà ce qu'il nous faut. « Tous pour un, un pour tous ! » La devise des *Mousquetaires* ! C'est cela, hein ? C'est ce que tu veux aussi ? Laisse-moi faire.... Patiente seulement jusqu'à jeudi,... jeudi matin, après la leçon de dessin,... et tu verras ! »

La société des Mousquetaires existait-elle déjà dans sa tête, ou bien l'idée de la créer lui vint-elle tout à coup, comme un éclair de génie, une inspiration divine, au moment où je lui fis part de mon embarras ? Tant il y a que le jeudi suivant, à l'heure

dite, dix heures et demie du matin, Guerpont m'emmena derrière le lycée, et que nous trouvâmes deux de nos condisciples, Alfred Diélaine et Maurice Herbelot, qui nous attendaient près de l'écluse du canal.

« Tous pour un, un pour tous! articula mystérieusement Guerpont dès l'arrivée, en guise de salutation.

— Un pour tous, tous pour un! ripostèrent en cœur et non moins gravement Herbelot et Diélaine.

— Vous savez tous les trois ce dont il s'agit? continua Guerpont. Venez : nous allons procéder aux formalités indispensables.... Suivez-moi! »

Ses parents possédaient à peu de distance de là, en contre-bas du chemin de halage, un jardin d'agrément avec petit bois et maisonnette. Il nous conduisit dans cette propriété, nous fit pénétrer dans la maisonnette, et, afin sans doute de donner plus de solennité à l'acte « indispensable » qui allait s'accomplir, il referma la porte derrière nous et laissa clos le volet de l'unique fenêtre, en sorte que nous nous trouvions plongés dans une complète obscurité. Il nous rangea autour d'une table rustique à demi disloquée, que nous avions entrevue en arrivant, puis soudain se ravisa.

« Attendez! attendez ! » fit-il.

Nous perçûmes le frottement d'une allumette, et bientôt la jaunâtre lueur d'un bout de chandelle oublié sur la cheminée éclaira la scène. Guerpont fixa ce luminaire dans le goulot d'une bouteille, qu'il apporta au milieu de nous et déposa sur la table; puis il planta tout à côté, dans les ais vermoulus, un affreux couteau de cuisine tout rouillé.

« Nous allons jurer sur ce poignard, déclara-t-il alors d'une voix caverneuse et terrifiante, d'être fidèles à notre devise. Mais auparavant, s'il en était un parmi vous qui ne se sente pas assez d'intrépidité dans l'âme, qui ne se reconnaisse pas prêt à tout souffrir et tout braver, tout absolument, pour le soutien de nos droits et la défense de notre ligue, que celui-là n'hésite pas, il en est temps encore!... Nous ne voulons forcer personne, n'est-ce pas?

— Non! non!

— Qu'il se retire! Nous ne lui demandons que de s'engager sur l'honneur à ne rien révéler de ce qu'il a vu et entendu ici. »

Et comme aucun de nous ne bougeait :

« Vous avez bien réfléchi? Prenez garde! nous

serons sans pitié pour le parjure! sans pitié pour les traîtres!!! »

Nouvelle pause.

« Ainsi vous êtes fermement résolus tous les trois à faire individuellement abnégation de vous-mêmes, et à vous unir dans une commune pensée?

— Oui!

— A fonder le club des Mousquetaires et prendre pour devise: « Tous pour un, un pour tous»?

— Oui! oui!

— Étendez la main, — la main droite! »

Quand nous eûmes un à un d'abord, puis tous ensemble, prononcé le terrible serment, Guerpont nous annonça qu'il fallait, sans désemparer, s'occuper de notre « baptême ».

En raison de son allure martiale, de ses airs de tranche-montagne, aussi bien que de son origine gasconne — sa mère était une demoiselle Castayrac de Mont-de-Marsan, — Herbelot reçut tout naturellement le nom de d'Artagnan; celui d'Aramis fut attribué à Diélaine, qui portait de longs cheveux plats et avait les manières discrètes et onctueuses d'un prélat; Guerpont, avec sa haute stature, ses biceps saillants et ses bonnes grosses bajoues, était tout indiqué pour succéder à

Porthos; moi, je n'avais plus à choisir, j'héritai d'Athos.

***

Maintenant donc, grâce à l'ingéniosité et à l'initiative de mon ami Guerpont, j'avais des partisans, moi aussi, des troupes à opposer à celles de Maxime Lombard. Je ne sais, à ce propos, où celui-ci était allé recruter les siennes, d'où sortait cette séquelle de vauriens, de *mandrins* et de *malabres*, comme on dit chez nous, qu'il traînait sans cesse après ses chausses; mais sûrement il avait dû choisir la fine fleur de tous les polissons de la ville.

Comme il était retenu toute la journée à l'étude de M. Gerbillat, et que j'avais, moi, en rentrant du lycée, mes devoirs à faire et mes leçons à apprendre, ce n'était guère que le soir, vers les huit heures, que nous nous rencontrions.

A la fin de mai ou au commencement de juin, le jeudi qui précède la Pentecôte, pour préciser, s'ouvre la grande foire de Popey, une foire qui, avec tous les renouvellements d'autorisations et les prolongations accordées aux bateleurs et marchands, dure trois bonnes semaines. En temps nor-

« Étendez la main droite »

mal, les distractions n'abondent pas à Popey, tant s'en faut! Aussi cette « foire de mai » est-elle attendue par tous les habitants, riches ou pauvres, vieux ou jeunes, jeunes surtout, avec une impatience aussi ardente que légitime.

Il fallait que j'eusse été bien désobéissant, que j'eusse commis un bien grave méfait, pour m'entendre dire par ma grand'mère ou ma tante Toto :

« Nous ne t'emmènerons pas à la foire ce soir. On te laissera à la maison, vilain garnement! On ne peut pas jouir de lui! Nous qui justement nous proposions de le conduire aux Franconi! Oui, une surprise qu'on voulait faire à monsieur! Ah! cela tombe bien! »

A présent que j'étais d'âge à sortir seul, je n'attendais plus que ma grand'mère ou ma tante fussent disposées à aller contempler les chevaux de bois ou les montagnes russes, écouter la parade du « Palais des Merveilles », des « Nouveaux Jeux icariens », du « Général Tom-Pouce » ou de la « Famille Lamberti », voire à me mener à une représentation du cirque Loyal, autrement dit aux Franconi : mes devoirs à peine terminés, bâclés, je dégringolais la Grand'Rue et la côte de l'Horloge, et j'accourais sur la place Reggio, sur le champ de

foire. Mais à dix heures, lorsque les puissantes volées de la grosse cloche de la Tour annonçaient le couvre-feu — qui, à l'occasion de la fête foraine, sonnait une heure plus tard que de coutume, — il me fallait m'arracher à ce lieu de délices et rentrer dare-dare au bercail : on ne m'accordait que dix minutes de grâce.

C'était sur cette place Reggio, anciennement de la Mairie, entre les quatre rangées de boutiques en planches ou autour des baraques et « entre-sorts » des saltimbanques, somnambules et montreurs de phénomènes, que nous nous croisions chaque soir, Lombard et moi, escortés l'un et l'autre de nos gardes du corps. Quels coups d'œil menaçants on se décochait au passage! Quels ricanements pleins de mépris! Comme on haussait superbement les épaules! Avec quelle arrogance on se toisait, on se sifflotait ou se chantonnait au nez!

La collision était inévitable, la guerre effective à la merci du moindre incident.

Elle éclata par un soir d'orage, alors que les éclairs de plus en plus rapprochés, et les coups de vent qui secouaient les planches des baraques et les toiles des tentes, nous avertissaient qu'il était prudent de déguerpir du champ de foire, sans

attendre les sonores appels de la cloche, et de regagner au plus tôt nos pénates.

J'arrivai au bas de la côte de l'Horloge, flanqué de mes trois acolytes et suivi, à quinze ou vingt pas, comme par une meute de roquets, par Lombard et sa bande.

« Veux-tu que nous te reconduisions jusque chez toi? » me demanda Porthos-Guerpont.

Je refusai crânement.

« Inutile, va! *Ils* ne broncheront point.

— Pas sûr, fit Aramis. En te voyant seul....

— Ils sont parfaitement capables, ces pierrots-là, de profiter de notre absence pour tomber sur toi, acheva d'Artagnan.

— Mais non! N'ayez crainte! Allons, je ne tiens pas à être mouillé ni à ce que vous le soyez non plus.... Quittons-nous! A demain!

— Eh bien, puisque tu le veux! Bonsoir, Athos! »

Je pressai les trois mains tendues vers moi, et, laissant mes frères d'armes continuer leur route par la rue des Juifs, je commençai, toujours suivi à distance et épié par l'ennemi, à gravir la côte de l'Horloge.

Au pied de cette côte, à chacun des angles qu'elle forme, d'une part avec la rue des Juifs, de l'autre

avec la rue Oudinot ou de Savonnières, se trouvait alors, et se trouve encore aujourd'hui, je crois bien, une boutique de boulanger. Ces boutiques, qui, du côté de la rue, occupaient le rez-de-chaussée, étaient naturellement en sous-sol sur la côte. L'une d'elles, celle de gauche — la boulangerie Duval-Géminel, comme le marquait l'enseigne, — se terminait par un vaste fournil ressemblant à une cave, dans lequel, lorsqu'on montait ou descendait la côte, le regard plongeait librement par une très large fenêtre percée presque à ras de terre. Juste au-dessous de cette fenêtre, qui, ce soir-là, à cause de l'orageuse température sans doute, était grande ouverte, s'étendait le pétrin; et, à mesure que j'avançais, les han ! han ! du mitron m'arrivaient plus distincts, et j'apercevais, à la lueur d'une lampe fixée au mur, une tête enfarinée et des épaules nues qui se courbaient, se relevaient....

Soudain je me sentis agrippé par derrière. D'un bond, je me retournai, je m'élançai sur mon agresseur, le saisis à bras-le-corps, le renversai....

Et en même temps qu'un effroyable coup de tonnerre ébranlait les vitres avoisinantes, nous roulions, Lombard et moi, par la fenêtre du fournil et

tombions, entraînant la lampe avec nous, au beau milieu du pétrin. Floc!

Lombard se trouvait sous moi. Je me relevai bien vite.... Le mitron, probablement saisi d'effroi, avait disparu dans la bagarre.... Je me hissai jusqu'à la fenêtre.... Je ne ressentais aucune douleur, et je tendis la main à mon adversaire pour l'aider à se redresser et à me rejoindre, opération qui s'effectua en un clin d'œil, malgré l'ample et épaisse chape de pâte que Lombard emportait collée à son dos.

Alors, tout en nous esclaffant comme des fous et nous secouant, semant des lambeaux de pâte sur notre piste, nous prîmes nos jambes à notre cou et rattrapâmes bientôt les compagnons de Lombard, qui s'étaient bellement sauvés en voyant notre mésaventure, et nous attendaient au sommet de la côte de l'Horloge. C'est là que, séance tenante, nous signâmes la paix : nous avions trop ri et nous riions trop encore pour ne pas être désarmés.

Et comment vous peindre notre stupéfaction et nos redoublements d'hilarité surtout, quand, le lendemain, nous lûmes dans le journal de l'endroit, *la Vigie de Popey-sur-Ornain, Écho du Barrois et des pays limitrophes*, au milieu d'un

article de la chronique locale, intitulé « l'Orage d'hier », les lignes suivantes :

.... « Un accident bien moins grave, mais bien autrement surprenant, s'est produit rue de Savonnières, dans la boulangerie de M. Duval-Géminel. Quelques minutes avant dix heures, au moment où éclatait ce violent coup de tonnerre que tout le monde a remarqué, le sieur Justin Belfontaine, garçon boulanger au service de M. Duval, se trouvait dans une arrière-pièce, occupé à préparer sa fournée et pétrir la pâte. Après avoir renversé une lampe-applique et descellé une des frettes de fer destinées à maintenir le pétrin, le fluide électrique, qui avait pénétré par la fenêtre, a projeté le sieur Belfontaine à plus de huit mètres de distance, jusque devant le comptoir de la boulangerie, où cet honnête serviteur est demeuré étendu, privé de connaissance durant plus d'un quart d'heure.

« Par une de ces singularités, un de ces inexplicables et capricieux phénomènes dont le feu du ciel est coutumier, la pâte préparée pour la cuisson a presque tout entière disparu du pétrin : elle a été comme enlevée en bloc, d'un seul coup, puis semée aux abords de la boulangerie, et même tout le long de la côte de l'Horloge et jusqu'au sommet,

où ce matin encore on en retrouvait des traces manifestes. »

***

Maxime Lombard ne tarda pas à entrer — et avec le surnom de vicomte de Bragelonne — dans ce club des Mousquetaires, qui avait été imaginé et instauré contre lui.

Mais, de belliqueuse qu'elle semblait devoir être, notre association se fit toute pacifique et ne fut plus jamais qu'un prétexte à parties de plaisir dans le jardin de Guerpont, à promenades, excursions, rendez-vous de pêche ou de chasse dans toute la campagne environnante.

CHAPITRE IX

RIRI ET NONO

Le capitaine Briquette mourut aux approches de la soixantaine, en laissant trois enfants, deux filles qui achevaient de coiffer sainte Catherine, et un garçon tard venu, un bambin de huit ans, le petit Henri. Mme Briquette, qui était atteinte d'une maladie de foie, ne tarda pas à rejoindre son mari, et le gamin resta ainsi à la charge de ses sœurs, dont il était depuis sa naissance l'idole, l'amusement et le tyran.

La fortune des demoiselles Briquette était des plus modiques ; aussi n'avaient-elles pas attendu la mort de leurs parents pour chercher du travail et gagner leur vie. L'aînée, Mlle Alphonsine, qui possédait « un joli talent » de musicienne, avait trouvé des leçons de piano dans plusieurs pensionnats de Popey et chez quelques particuliers, et

Mlle Charlotte, la cadette, à qui incombaient déjà les soins du ménage, s'était mise à border et piquer des corsets pour une fabrique de la ville. Comme leurs goûts étaient modestes, leurs toilettes toutes simples, elles parvenaient sans trop de peine à tenir leur rang et à élever leur jeune frère, leur Riri, comme elles l'appelaient.

Au lieu de postuler son admission au Prytanée de la Flèche, ainsi qu'on le leur avait conseillé, elles s'étaient obstinément refusées à se séparer de lui, et, aussitôt sa première communion faite, l'avaient mis externe au lycée. Il était de deux ans plus jeune que moi et se trouvait dans une classe inférieure à la mienne. Je ne le voyais guère d'un peu près que le jeudi, à la leçon de dessin d'imitation, qui avait lieu de neuf à dix heures, et était commune aux trois classes de la division de grammaire : sixième, cinquième et quatrième.

Il était de très petite taille, le plus petit de nous tous. Il avait de beaux yeux noirs pétillants de malice et d'audace, des cheveux de jais, naturellement ondulés et bouclés, que ses sœurs se plaisaient à peigner et anneler davantage, s'amusaient à friser et calamistrer; un teint mat, d'un brun chaud, qui lui seyait fort bien. C'était, en somme, un joli petit

garçon, mais le plus espiègle, le plus remuant, le plus diable de tout le lycée, le plus paresseux de tous aussi, — le pire des enfants gâtés.

S'il était invariablement le dernier dans toutes les compositions, en revanche nul ne pouvait le détrôner au *chat perché*, le surpasser à la course, ni sauter plus loin que lui; nul ne savait mieux que lui grimper aux arbres, *copiter* les bornes, lancer le *quénée* ou le ballon, faire la *roue*, la *culpunée* et même le saut périlleux.

Ce qu'il faisait surtout, avec tous ses tours et toutes ses farces, c'était le désespoir de ses sœurs, qui ne se lassaient pas de s'écrier :

« Ah! quand il n'y a pas d'homme dans une maison! Oui, c'est un homme qu'il faudrait pour tenir la bride à ce garnement, le corriger, le diriger! »

Et lorsqu'on leur objectait qu'il ne dépendait que d'elles de faire élever leur Riri par des hommes, de le mettre en pension à la Flèche, c'étaient des protestations, des soupirs et des gémissements à n'en plus finir.

« Loin de nous! Le pauvre chéri! Loin de nous! Mais comment ferait-il? Que deviendrait-il? Mais il en tomberait malade! Oh non! non! Mieux vaut le garder! »

Dans leur aveugle et égoïste tendresse, elles ne se disaient pas que ce seraient elles alors les plus malheureuses, les seules qui souffriraient vraiment de cette séparation et risqueraient d'en faire une maladie.

*
* *

Entre autres mésaventures advenues à Henri Briquette, je me souviens, comme si c'était hier, de celle qui lui arriva un jeudi matin, tandis que nous sortions du cours de dessin et, nos cartons sous le bras, suivions le trottoir de la rue du Cygne.

Il y avait là, au commencement de la rue, presque à côté du libraire Maillard, un petit marchand de gibier et de volaille, le père Saget, qui avait toujours quelque belle pièce pendue aux crochets de sa devanture. Ce matin-là, c'était un dindon qui se trouvait agrafé par le cou, un superbe dindon tout plumé, sauf la queue qu'on avait respectée et qui s'étalait en éventail.

En passant devant la boutique, Riri Briquette s'avisa de tirer une de ces longues plumes, pensant l'arracher aisément; mais pas du tout : la

penne résista, et ce fut le cou de l'oiseau, le point d'attache, qui se rompit; en sorte que le bon Riri, au lieu de cette simple plume qu'il convoitait, demeura maître de la bête décapitée. Il fallait le voir avec son dindon à la main, et de quel œil ahuri et consterné il contemplait ce trophée!

Le père Saget, qui vaguait dans sa boutique et s'était sur-le-champ aperçu du désastre, sortit bien vite et happa au collet notre infortuné camarade.

« Vaurien! Petit misérable! Y a-t-il du bon sens d'aller ainsi abîmer de la marchandise! Mais ça ne se terminera pas comme ça! Je te connais bien, va! Tu es le petit Briquette, de la rue des Pressoirs. Je le dirai à tes sœurs, et il faudra bien qu'elles me remboursent cette perte! Car c'est une perte pour moi, une perte sèche! Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, à présent, de cette bête? Je ne peux plus la vendre! Pas moyen! Ça lui enlève toute valeur.... A qui oserais-je l'offrir, dans cet état-là? Oh! tu peux l'emporter! Je n'en veux plus! Emporte-la, je te dis! Va-t'en avec!

— Oh! m'sieu....

— Je m'en vais te l'envelopper, si c'est cela qui te gêne. Là, mon garçon! Tu la remettras à tes

sœurs de ma part et tu leur annonceras ma visite. »

***

Encore Riri Briquette ne s'en tirait-il pas toujours à si bon compte.

Une après-midi qu'il se rendait en classe et marchait devant moi, le long de la place Reggio, je le vis soudain se baisser, se glisser presque sur les mains....

Il cherchait à faire une farce au chien de Mlle Villeroy, un beau caniche noir, tondu en lion, avec bottes et bracelets de poils aux pattes et pompon à la queue. Turco — c'était le nom de l'animal — trottinait tout contre sa maîtresse et essayait de son mieux de se garer du danger qu'il pressentait derrière lui.

Au moment où Briquette arrivait à ses fins, et, toujours accroupi, saisissait brusquement ledit magnifique pompon, Turco se retourna non moins rapidement et, d'un coup de crocs, déchira et faillit enlever l'oreille du farceur.

Riri de crier alors et hurler de toutes ses forces. Nous le conduisîmes chez le pharmacien Husson, qui recolla délicatement les chairs et pansa

avec soin la plaie; puis nous le ramenâmes chez ses sœurs. Celles-ci, toujours prêtes à excuser leur benjamin et à prendre fait et cause pour lui, donnaient tous les torts au chien de la vieille demoiselle Villeroy, prétendant qu'il était enragé et qu'il fallait l'abbattre. A la suite d'une plainte qu'elles adressèrent dans ce sens au commissaire de police, et malgré les réclamations indignées de la vieille fille, M. Godart, le vétérinaire, fut chargé d'examiner le toutou, qu'il reconnut indemne de toute contagion; mais

Cet animal est très méchant:
Quand on l'attaque, il se défend.

Une autre fois, Briquette longeait le bord du canal, derrière le lycée, lorsqu'il lui prit fantaisie, je ne sais pour quelle cause, « pour s'amuser » sans doute, tout simplement, d'escalader la haute palissade en planches qui séparait le canal de la ligne du chemin de fer. Les planches de cette palissade se terminaient toutes en dents de scie, et l'infortuné Riri manœuvra si mal qu'au moment de sauter ou se laisser choir de l'autre côté, il s'accrocha à l'une de ces dents par l'extrémité de son pantalon et resta pendu la tête en bas.

Ce n'est qu'une demi-heure plus tard qu'un chef d'équipe de la voie, en faisant sa tournée, le découvrit dans cette désagréable position et le décrocha.

***

Ce fut le comble quand Henri Briquette eut fait connaissance avec Noël Toussaint, le fameux Nono, un élève de seconde-sciences, célèbre par son indiscipline, ses ruses et diableries, et fut devenu son inséparable compagnon; alors les pauvres demoiselles Briquette n'eurent plus de répit.

Noël Toussaint avait trois ou quatre ans de plus que Briquette. Il n'était pas orphelin, lui; mais son père, qui avait une part de propriété dans une grande fabrique de cotonnade, était obligé de s'absenter fréquemment, d'entreprendre même de longs voyages pour ses affaires, et de laisser par suite à sa femme le soin d'élever Nono. Mme Toussaint adorait son fils, tout comme les demoiselles Briquette vivaient en extase devant leur jeune frère, et là où il aurait fallu gronder et sévir, elle ne savait qu'embrasser, caresser et pleurer.

Dès l'enfance, Nono joua à cette tendre et faible mère les plus méchants tours. Lui remettait-elle

quelques sous en l'envoyant faire une commission, il dépensait cet argent en gâteaux ou bonbons, billes, toupies ou pétards, et ne rentrait pas de la journée. Voulait-elle, pour le punir, le retenir à la maison et l'enfermait-elle à clef dans sa chambre, il cassait un carreau et s'échappait par la fenêtre.

Rien ne l'embarrassait. Mme Toussaint crut un jour avoir découvert un excellent moyen d'empêcher ce garnement d'aller vagabonder avec les polissons de la ville: il n'y avait qu'à le priver des vêtements indispensables, à lui cacher sa culotte, par exemple. C'est ce qu'elle fit.

« Certainement, se disait-elle, il n'ira pas courir les rues en chemise. Il n'oserait! »

D'accord! Mais, à force de chercher et se remuer, Nono mit la main sur un pantalon de son père, en coupa les deux jambes à sa longueur, et décampa ainsi accoutré.

***

Il avait le diable au corps.

Un matin, à l'époque des vendanges, ayant aperçu des tonneaux vides alignés dans la côte de l'Horloge, vis-à-vis de cet étroit et abrupt passage façonné en escalier et désigné sous le nom de *les*

quatre-vingts degrés — sans doute parce qu'on en compte plus d'une centaine, s'il me souvient, — il jeta bas un de ces tonneaux, puis un second, puis un troisième, et, à coups de pied, les envoya dégringoler et caracoler tout le long des marches, à la grandissime frayeur des ménagères, qui précisément remontaient du marché à cette heure-là et n'avaient que le temps de se jeter à plat ventre ou de se coller contre la muraille.

Un autre jour il s'avisa d'attacher, à l'aide d'une corde, au caisson de la voiture de la poste l'échoppe du petit père Jean, le marchand de marrons, qui venait chaque hiver s'installer au coin de la place Reggio. Le cocher, sans méfiance, cingla sa bête, qui s'enleva et partit grand'erre; la corde était longue: tant qu'elle se déroula, tout marcha à ravir; mais soudain on vit l'échoppe s'incliner, s'enlever, elle aussi, puis retomber, rebondir, rouler.... Dans quel état se trouvait le pauvre petit père Jean lorsqu'on le retira de sa boîte! tout contusionné, courbatu, moulu, souillé de cendres; tout ahuri, éberlué, hébété, ne sachant plus où il en était, et soufflant, haletant, hoquetant, hou! hou! hou! à n'en plus finir.

Si Mme Toussaint négligeait de réprimander et

châtier son fils, les intéressés, les victimes de ce méchant drôle, souvent ne s'en privaient pas. Exemple : le vieux père Robinot, le tisserand de la rue du Roat.

Ce brave homme travaillait dans une sorte de cave ou *boutique*, et, par raison d'économie, au lieu d'appeler un vitrier pour remettre à sa petite fenêtre basse les carreaux qui étaient brisés, il les avait remplacés lui-même par des feuilles de fort papier.

Or Nono ne trouvait rien de plus amusant, chaque fois qu'il avait occasion de passer rue du Roat, que de piquer une tête dans un de ces carreaux de papier, en criant :

« Eh ! bonjour, père Robinot ! »

Et de se sauver au grandissime galop.

Mais un beau jour, avant qu'il eût eu le temps de retirer sa tête, il se trouva coiffé d'un plein pot de colle de pâte, de ce *parement* dont se servent les tisserands pour lisser les fils de leur chaîne, et il s'entendit répondre en même temps :

« Bonjour, mon petit ami, bien le bonjour ! »

***

Je n'oublierai jamais dans quelle circonstance

le petit Briquette et le grand Toussaint se lièrent d'amitié.

C'était à la veille des vacances. Nous étions allés, une dizaine d'externes, nous baigner dans l'Ornain, à l'extrémité des Promenades, et nous nous en revenions le long du petit canal, par la belle avenue de platanes et de marronniers qu'on appelait *les Saules*, quand, arrivés devant la brasserie Gérard, nous nous arrêtâmes pour regarder un cheval qui tournait, les yeux bandés, dans une salle basse de cette brasserie, et mettait en mouvement un arbre de couche.

Nono Toussaint, qui avait ramassé des marrons, se mit à en lancer à ce cheval.

« Parions que je l'attrape!

— Gageons que je l'attrape avant toi! » riposte Briquette.

Et chaque fois que, dans sa lente et rythmique rotation, le cheval passait devant la fenêtre, les marrons pleuvaient autour de lui.

Ce n'est pas cette pauvre haridelle, mais bien une vitre de la fenêtre, qu'atteignit un des marrons lancés par Toussaint; et, au fracas causé par ce projectile, nous nous empressâmes tous de décamper bon train.

Tous, non. L'auteur du délit, Nono Toussaint, qui aurait dû se sauver plus vite que personne, et qui l'aurait pu, grâce à ses longues jambes, s'était contenté de reprendre tranquillement sa marche et s'en allait à petits pas, sans s'émouvoir le moins du monde.

Il ne tarda pas à être rejoint par un ouvrier de la brasserie, qui l'apostropha.

« C'est toi, *malabre*, qui as cassé ce carreau? Ne dis pas non! Je t'ai vu!

— Oui, c'est moi, répliqua Nono. Pas fait exprès!

— Eh bien, mon ami, exprès ou non, qui casse les verres les paie! Nous ferons remettre ce carreau aux frais de tes parents. Comment t'appelles-tu? »

Au lieu de donner son nom, Nono eut l'audace de répondre qu'il s'appelait Briquette, Henri....

« Et tu habites?

— Rue des Pressoirs,... à côté de chez Barbier... le tapissier....

— Bien, bien, ça suffit! Tu peux prévenir chez toi que M. Champagne-Augé, le vitrier, enverra sa facture. »

On devine l'ahurissement des demoiselles Bri-

quette et de Riri Briquette lui-même surtout, lorsque cette facture arriva.

« Mais je ne comprends pas.... Ce n'est pas pour nous! Bien sûr, il y a erreur! s'égosillait à répéter Riri. Il y a erreur! Ne payez pas! »

Habituées aux méfaits et mensonges de leur frère, Mlles Alphonsine et Charlotte n'osaient s'en rapporter à lui et se regardaient toutes perplexes.

« Quand je vous le jure que ce n'est pas moi! Voulez-vous que je vous dise qui? C'est le grand Toussaint, le fils du fabricant! Oui, c'est lui qui, l'autre jour, a lancé un marron dans une des fenêtres de la brasserie Gérard. Vous pouvez demander à Guerpont, à Frussotte, à Digeaux, à Guillaume, à Maginot.... Ils étaient avec nous, ils l'ont bien vu! »

Sur-le-champ, et d'après l'avis même de ses sœurs, Riri courut chez Toussaint pour obtenir de lui l'explication de ce... malentendu. J'ignore ce qu'il advint alors et comment Nono s'en tira : il avoua sans doute effrontément sa perfidie et éclata de rire au nez de Riri, et celui-ci, ébahi d'une telle audace, émerveillé d'un aussi bon tour, tomba en admiration devant son aîné, le proclama son maître et lui jura une amitié à toute épreuve.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les demoiselles Briquette soldèrent la facture Champagne-Augé et qu'à dater de ce jour Riri et Nono ne se quittèrent plus.

***

Vous narrer par le menu toutes les escapades, drôlatiques entreprises et sataniques opérations des deux associés et complices, serait interminable.

Chaque soir c'étaient des quantités de sonnettes qu'on allait tirer ou auxquelles on attachait un appât pour les chiens du quartier; c'étaient des enseignes décrochées, des cordes tendues à la porte des cafés et des cabarets pour faire trébucher les clients; c'étaient des courses folles à travers les rues et ruelles de la ville, pour échapper aux poursuites des gens et à leur vindicte, ou simplement comme on se sauve après avoir commis quelque méchante action.

N'imaginèrent-ils pas, un soir qu'il y avait réception intime chez une vieille douairière de la Ville-Haute, Mme des Ayrelles, et qu'une dizaine de personnes des plus notables de Popey : M. Sainsère, le maire, et Mme la mairesse; M. le chanoine Trancart; son neveu, M. le juge d'instruction Houzelot; M. le président du tribu-

nal, etc., se trouvaient réunies dans le salon du rez-de-chaussée, de barricader les portes et fenêtres de l'hôtel, de façon à empêcher les invités de s'en aller? Le grand-père de Nono Toussaint demeurait à côté de Mme des Ayrelles et faisait en ce moment effectuer des réparations dans sa maison, entre autres, remettre à neuf les planchers de plusieurs chambres. C'est à l'aide de chevilles, de coins, de lattes et pièces de bois de toute sorte, laissées dans la remise par les charpentiers, que Nono et Riri réussirent à obstruer sans bruit, à caler et retenir fermées les persiennes et la grand' porte de l'hôtel des Ayrelles. Et comme cette habitation avait une sortie par derrière, dans la petite rue du Rossignol, ils allèrent fausser la serrure de cette porte, afin qu'on ne pût s'échapper de ce côté. Ils pensaient à tout.

L'aventure fit grand bruit dans la ville. Il y avait justement alors une grève d'ouvriers tisseurs à Popey, et c'est tout d'abord sur le compte des grévistes qu'on mit la chose. Ils avaient voulu faire une niche à M. le maire, se venger de l'autorité. Mme des Ayrelles, l'antique douairière, persista même dans cette conviction et s'obstina à soutenir envers et contre tous que le petit-fils de

son voisin était incapable de ce criminel attentat.

Mais c'est au marché surtout, le mardi et le vendredi matin, avant de se rendre au lycée, que Riri et Nono accomplissaient leurs plus infernales prouesses. Ils étaient devenus la terreur de toutes les marchandes de fruits et de légumes, d'œufs et de beurre, de toutes les *cossonnières* ou *coquassières* et paysannes d'alentour, pourvoyeuses attitrées du marché de Popey-sur-Ornain.

Une de leurs farces consistait à se munir d'une longue flûte de pain, dont ils avaient eu soin d'enlever la mie, et à se pousser et se bousculer devant les marchandes de laitage, puis, tout à coup, faire mine de tomber, et plonger cette flûte ainsi évidée et semblable à une éprouvette, dans un seau plein de crème. On s'enfuyait ensuite dare-dare, et l'on allait se régaler de cette crème le long du canal, en s'acheminant vers le lycée.

Les fruitières et cossonnières finirent par se plaindre à la police, et le gardien du marché, le père Mahuré, reçut l'ordre d'en interdire l'accès à ces deux polissons.

***

La foire de mai, qui se tenait sur la place

Reggio et à l'extrémité du quai des Gravières, sur l'emplacement de l'ancien abattoir, offrit bientôt à Riri et à Nono d'autres occasions de déployer leurs talents et de se distinguer.

Cette année-là, le cirque Bouthor était la principale attraction de la foire. Il comptait une trentaine d'artistes, parmi lesquels un brillant écuyer et habile équilibriste, que les immenses affiches multicolores placardées sur tous les murs de la ville désignaient sous le nom de sir Harry Kénébel.

Je ne sais comment Briquette et Toussaint parvinrent à faire connaissance avec cet illustre personnage et à obtenir leurs grandes et petites entrées dans les écuries du cirque, tant il y a qu'ils avaient presque abandonné leurs classes et ne quittaient plus sir Kénébel. Ils étaient tout fiers de leur nouvel ami; et il fallait les voir se rengorger, bomber le torse et tendre le jarret, lorsqu'ils cheminaient à son bras et venaient à passer près de nous!

Et quel ne fut pas notre étonnement quand, une après-midi, dans une de ces promenades-réclames que le personnel du cirque effectuait à cheval, musique en tête, à travers la ville, nous reconnûmes, équipés, l'un en mousquetaire Louis XV, l'autre en cosaque du Don, nos deux condisciples,

Nous reconnûmes nos deux condisciples.

Riri Briquette et Nono Toussaint! Oui, c'étaient bien eux, et plus crânes, plus glorieux, radieux et dédaigneux que jamais.

Les exercices de gymnastique, les tours d'équilibre et de voltige avaient d'ailleurs toujours eu pour Briquette un irrésistible attrait; et, en dépit de ses maladresses habituelles et de ces accidents qu'un barbare destin semblait lui rendre inéluctables, il avait acquis dans ces périlleuses manifestations une réelle habileté. Debout sur un tonneau renversé, il faisait mouvoir ce tonneau avec ses pieds, avançait, reculait, tournait sur place, aussi vite qu'on le désirait. C'était plaisir de le voir. Il se couchait sur le dos, les jambes en l'air, et, des pieds et des mains, jonglait avec toutes sortes d'objets, avec une chaise, une caisse vide, une bûche de bois, etc. Parfois l'objet, bûche ou chaise, lui échappait et venait bien lui caresser les épaules ou lui bosseler le front; mais bast! on n'arrive à rien sans peine.

Il était décidé à monter sur les planches ou descendre dans l'arène. C'était sa vocation, il n'en faisait pas mystère, et quand nous le traitions d' « acrobate », sa figure s'épanouissait, ses yeux resplendissaient d'orgueil et de joie.

« Oui! oui! acrobate! Et vous m'applaudirez tous, tant que vous êtes! »

Les demoiselles Briquette étaient dans la désolation.

Il n'étudiait plus, ne faisait plus rien au lycée. Le cirque Bouthor parti, il s'était lié avec une famille de gymnastes, les Lamberti, qui avaient de longue date fait de Popey-sur-Ornain leur résidence légale, leur patrie d'adoption, et y jouissaient de l'estime générale.

Ces braves gens, à l'instigation du reste de Mlles Briquette, s'efforçaient de leur mieux de détourner notre camarade de sa « vocation », et peut-être n'y seraient-ils pas parvenus, si le susdit destin ne s'en était mêlé, si une de ces malchances, toujours réservées au pauvre Riri, ne lui était échue à ce moment-là même.

Un matin qu'il travaillait son trapèze et se lançait dans l'espace en effectuant le saut périlleux, il tomba si maladroitement qu'il se cassa la jambe en deux endroits.

Quand, après être resté étendu sur son lit durant six longues semaines, sous l'œil inquiet et toujours attentif de ses excellentes sœurs, il put se lever et recommença à marcher, il comprit bien

qu'il lui fallait renoncer à la voltige, à la danse sur la corde et autres belles apertises. Il fit de lui-même, mais bien à contre-cœur, hélas! le sacrifice de ses brillants rêves d'avenir, et Mlles Briquette purent se dire alors qu'à quelque chose malheur est bon.

Riri ne rentra pas au lycée. Outre son goût pour la gymnastique, il avait toujours montré beaucoup d'aptitude pour le dessin — le dessin linéaire aussi bien que d'imitation. On le plaça comme externe à l'institution Saint-Michel, chez M. Mirandar, qui passait pour enseigner le lavis mieux que personne.

C'est dans cet établissement que Briquette acheva ses études. Il entra ensuite comme dessinateur à l'usine Piedebois, et il y est encore aujourd'hui.

Il s'est marié et vit très heureux dans sa maison de la rue des Pressoirs, avec sa femme, sa petite fille et ses deux vieilles sœurs, Mlles Alphonsine et Charlotte, plus que jamais en admiration et adoration devant leur Riri.

Quant à Nono Toussaint, il s'en tira moins bien. Après avoir désolé ses parents par son incurable paresse et son inconduite, gaspillé sottement

et vilainement son patrimoine et fait la honte de toute sa famille, il disparut de la ville, et j'ai appris depuis qu'il était mort à trente-sept ans dans un hôpital de la banlieue parisienne.

CHAPITRE X

LE PHILOSOPHE NORBERT

Il demeurait non loin du lycée, dans une grande maison, aujourd'hui démolie, dont il était le propriétaire et l'unique habitant. Un large porche cintré, flanqué de deux bornes chasse-roues et pavé grossièrement çà et là de cailloux pointus ou d'abrupts moellons, conduisait de la rue à une cour intérieure remplie de poules, de canards et de lapins. Sous cette voûte, à main gauche, des scions de noisetier ou de bambou, de longues gaules, des épuisettes, nombre d'engins de pêche étaient rangés sur des crochets de fer; car, en dépit de ses quatre-vingts ans, M. Norbert était un enragé pêcheur à la ligne.

Il n'occupait que le rez-de-chaussée de sa maison, deux pièces, dont l'une, sa chambre à coucher, donnait sur la rue; l'autre, servant de cui-

sine et de salle à manger, sur la cour. Les pièces du premier étage, ainsi que le vaste grenier, qui s'étendait sur tout l'immeuble, étaient, du haut en bas, garnis de rayons, tapissés de bouquins.

Ce n'était cependant pas uniquement à ses nombreuses lectures et à son savoir, ni même à ses studieuses veillées, si tard prolongées, et qui excitaient si vivement la curiosité de ses concitoyens, que M. Norbert devait cette épithète de « Philosophe » dont ceux-ci l'avaient gratifié, qu'ils avaient de longue date accolée à son nom. Il fallait plutôt en attribuer l'origine à la simplicité et la rusticité de ses mœurs, à son indépendance de jugement, de langage et d'allures, à son absolu mépris du qu'en-dira-t-on, à ses singularités et bizarreries de toutes sortes.

Une aventure, survenue bien avant que mes camarades et moi nous fussions de ce monde, mais que tous nous avons ouï maintes fois conter, montrera jusqu'où notre personnage poussait le sans-gêne et le sans-façon et quelles falotes idées pouvaient éclore dans sa cervelle.

Possesseur d'une très médiocre fortune, de douze ou quinze cents francs de rente, sur lesquels il fallait encore prélever le salaire d'un ou-

vrier vigneron, d'un *refas-vin*, car une partie de cette fortune consistait en vignobles, M. Norbert était tenu à ne pas jeter l'argent par les fenêtres, à pratiquer une économie stricte et sévère, mais dont s'accommodaient fort bien ses goûts simples et ses campagnardes habitudes.

Il se trouvait, je ne sais comment, créancier d'un marchand de bric-à-brac, d'un revendeur à la toilette, nommé Willemart, qui avait sa boutique dans la côte de l'Horloge, et dont, malgré ses réclamations, instances, suppliques ou menaces, il ne pouvait tirer un rouge liard. Force lui fut de se fâcher pour de bon, à la fin, et d'envoyer l'huissier à ce discourtois débiteur. La faillite fut prononcée et le contenu de la boutique mis en vente, à la criée.

Mais le brocanteur Willemart avait pour spécialité la location des déguisements et oripeaux de carnaval, et toute cette garde-robe, dominos, pourpoints de mousquetaires, fraises à la Henri IV, toquets à la Marie Stuart, tuniques de *merveilleuse*, maillots de sauvage, etc., etc., n'était pas d'une défaite facile. La presque totalité de la défroque resta pour solde au créancier. Que faire donc alors de toute cette friperie, de tout ce clin-

quant et ce paillon? Comment en tirer parti?

M. Norbert ne fut nullement embarrassé.

« C'est bien, c'est bien! Ça servira : n'ayez crainte! »

Et, pas plus tard que le lendemain, en effet, il s'exhibait sur la place de la Mairie dans un superbe costume de marquis Louis XIV. Le surlendemain il arborait l'habit à collet noir et à basques flottantes de l'*incroyable*; le jour suivant, la culotte de peau verte et la courte veste à boutons-grelots et à revers cramoisis du postillon de Longjumeau; ensuite la modeste blouse blanche de Pierrot; puis la majestueuse simarre étoilée d'argent du magicien; le chapeau en bataille et la double bosse de Polichinelle; le manteau de Scaramouche, etc.

Il en avait pour tous les goûts et pour tous les temps. Le ciel était-il bleu, le soleil resplendissant, il n'avait qu'à choisir entre le petit jupon écossais, le damier d'Arlequin, la chlamyde grecque ou la toge romaine. Faisait-il froid, vite il se drapait dans le long balandran du matamore, croisait sous le dolman les brandebourgs de sa tunique de hussard hongrois; coiffait le schapska du lancier polonais ou le bonnet fourré du Kalmouk.

Ces fantaisies vestimentales ne manquaient pas,

comme bien on pense, de provoquer les clameurs des gamins des rues et les risées de tous les passants; notre homme ne pouvait faire un pas sans être escorté d'une meute de polissons, qui — c'est le cas de le dire — hurlaient après ses chausses. Mais, quand on est philosophe, on ne s'émeut pas pour si peu, et le stoïcien Norbert ne tournait seulement pas la tête.

La police, elle, plus susceptible, plus pointilleuse, ne tarda pas à intervenir et essaya de faire entendre raison à ce perpétuel carême-prenant, déguisé ce jour-là, un jour de pluie, en Fra Diavolo.

« Ah mais! Que voulez-vous! Je n'ai pas les moyens, moi! Il faut bien que *j'use mes affaires*! » répliqua le nouveau bandit de la Calabre.

On finit, je crois, par prendre un moyen terme et permettre à cet original d'user certaines de ses « affaires », celles qui ressemblaient le plus à des vêtements.

*

Du fonds de boutique du brocanteur Willemart il ne restait plus trace, au temps où je fréquentais le lycée et où nous nous arrêtions, mes condisci-

ples et moi, pour écouter les historiettes du philosophe Norbert.

M. Norbert était alors presque invariablement habillé d'un veston de drap couleur poil de lièvre, qui laissait voir un gilet de cachemire à ramages; d'un pantalon à grand pont, d'où pendait une courte et large chaîne d'acier avec sa clef de montre; et il portait, penchée sur l'oreille droite, « à la crâne », une petite calotte de castor, façonnée sans doute avec quelque fond de vieux chapeau. Assis devant sa porte sur une des deux bornes de pierre, il fumait paisiblement sa pipe — une très courte pipe de terre, toute noire, qu'il tenait fichée dans le coin de ses lèvres.

A notre salut : « Bonjour, monsieur Norbert! il répondait : « Bonjour, mes enfants! » Après quelques mots sur sa santé et sur le temps qu'il faisait, nous lui demandions « s'il n'y avait pas moyen d'aller voir ses livres ». C'était le prendre par son faible, et, à moins qu'il n'eût une partie de pêche de projetée, il accédait avec empressement à notre requête.

« Allons, suivez-moi, mes enfants! »

Et nous montions le large escalier de bois à lourde rampe massive et à gros balustres de bois de chêne

M. Norbert fumait paisiblement sa pipe.

également, qui menait à l'étage et au grenier. Pendant des heures nous nous promenions, en compagnie du philosophe Norbert, au milieu de tous ces bouquins, qu'il avait achetés d'occasion, au poids le plus souvent, chez des épiciers ou des charcutiers de la ville. C'était sa manie depuis quarante ou cinquante ans. Des planches à peine rabotées et assemblées tant bien que mal par M. Norbert lui-même servaient de supports à ces innombrables légions de livres, la plupart reliés en veau.

« Il y a des trésors là dedans! s'exclamait-il volontiers. Des trésors, oui, mes amis! »

L'excellent homme s'illusionnait, comme on s'en aperçut plus tard. Les « trésors » étaient rares chez lui, très rares; et c'est à peine si, dans les quinze ou seize mille volumes rassemblés par lui, on en trouva dix qui eussent une valeur notable. Il avait eu du moins l'avantage de ne pas les payer cher. Les mêmes ouvrages, complets ou dépareillés — dépareillés surtout! — se retrouvaient en nombre infini. Ce qu'il y avait là de *Théâtre de Corneille*, d'*Œuvres de Racine*, de *Traité des études*, par M. Rollin, de *Cours de Littérature*, par M. de la Harpe, de *Télémaque*,

de *Fables* de M. de La Fontaine, de *Voyage du jeune Anacharsis*,... c'est inimaginable!

***

Nos visites au philosophe Norbert n'avaient pas lieu seulement en dehors des heures de classe, lorsque nous revenions du lycée; de temps à autre, en nous y rendant, nous nous laissions tenter, nous nous risquions à faire chez lui l'école buissonnière.

L'hiver, quand il faisait trop *frisquet*, ou que nous étions las de parcourir ces interminables rangées de bouquins, nous allions nous blottir dans la salle à manger, autour du fourneau de fonte. Sur l'un des deux trous mijotait le pot-au-feu de notre hôte; sur le couvercle de l'autre il plaçait autant de pommes que nous étions de visiteurs, et, pendant qu'elles rissolaient à notre intention et que leur parfum emplissait la pièce, M. Norbert, qui aimait à causer et causait bien, nous contait toutes sortes d'anecdotes locales et d'aventures de son jeune temps.

L'une, entre autres, l'histoire de son arrestation, ainsi qu'il l'avait baptisée, revenait souvent sur ses lèvres: il suffisait, en effet, que l'un des assistants

n'eût pas encore entendu un de ses récits, pour qu'il en donnât sur-le-champ une nouvelle audition. Pour mon compte, j'ai ouï narrer une dizaine de fois l'histoire de cette arrestation manquée.

C'était en 93, en pleine Terreur. M. Norbert, qui habitait alors Nancy, avait près de vingt ans et la tête passablement chaude. Il s'était affilié à un petit groupe de royalistes militants et collaborait avec eux à une gazette régionale, *la Sentinelle du Roi*, clandestinement imprimée et répandue à profusion. Néanmoins la politique ne l'empêchait pas de cultiver la pêche à la ligne, qui était d'ores et déjà sa passion dominante.

C'était sur les bords de la Moselle, à quelques lieues de Nancy, près de la colline escarpée et des pittoresques ruines de Liverdun, d'où sa famille était originaire, qu'il se rendait de préférence. Il descendait à l'auberge du père Hardouin, située au delà du village, à un carrefour de routes appelé la *Croix de Malterre*; et, de la pointe de l'aube à la chute du soleil, il demeurait, sa gaule en main, perché sur un talus ou enfoui dans les herbes de la rive.

A proximité de l'auberge, au pied du large barrage du Saut du Cerf, il y avait un endroit qu'il

affectionnait entre tous, une place sans égale, paraît-il, pour la pêche à la truite et à la perche. Malheureusement M. Norbert n'était pas seul à connaître ce fructueux poste ; des pêcheurs de la contrée, un certain Petit-Guénot surtout, le convoitaient et le lui disputaient avec le plus audacieux acharnement, une rage infatigable.

Grâce au voisinage de l'auberge, M. Norbert arrivait toujours le premier au bas de la fameuse digue ; et comme le père Hardouin ou sa fille avait la précaution de lui apporter ses repas, il ne risquait point de se voir débusqué, dépossédé par ses envieux rivaux.

Un matin, il s'ingéniait à promener entre deux eaux le véron qui lui servait d'amorce vive, quand soudain il entendit un pas et aperçut le père Hardouin qui accourait vers lui.

« Vite, m'sieu Norbert, sauvez-vous ! Il y a des « gens de la police qui viennent d'arriver à Liver- « dun et qui vous cherchent. Paraît qu'ils ont « ordre de vous mener à Paris et de vous faire cou- « cher ce soir à la prison de Toul. »

« Et dire, s'écriait chaque fois invariablement le philosophe lorsqu'il nous contait l'aventure, dire que ça mordait si bien ! Ah ! mes enfants !... Je pose ma ligne dans les joncs, et je détale avec le père

Hardouin, reprenait-il. Chemin faisant, je lui avoue mes appréhensions. Je me savais menacé depuis quelque temps ; j'avais quitté Nancy l'avant-veille dans la nuit pour me dérober à une arrestation, et j'étais venu me cacher dans ce coin perdu. Chez moi, j'avais laissé en évidence des lettres destinées à fourvoyer mes policiers, à leur faire croire que j'avais pris la route de Strasbourg. « Personne ne « m'a vu, père Hardouin, personne ne me sait ici, « hormis vous et votre Hermance....

« — Et Petit-Guénot, que vous oubliez, m'sieu « Norbert.

« — Petit-Guénot? Alors vous supposeriez...?

« — Tout juste! Vous savez bien qu'il ne vous « aime pas. Vous le gênez ici ; c'est vous — il le « crie assez haut! — vous qui êtes cause qu'il prend « si peu de poisson. Il vous jalouse, quoi! Eh bien, « m'est avis qu'il a cherché à se débarrasser de « vous et n'est pas allé pour rien hier à Nancy.... « Oui, m'sieu Norbert, c'est comme j'ai l'honneur « de vous le dire. On a rencontré hier Petit-Guénot « sortant de la Municipalité et causant avec le com- « missaire Andresse ; — vous savez? celui qu'on » appelle le proconsul. Qu'avait-il à lui dégoiser, je « vous le demande? Il est allé vous dénoncer, vous

« vendre, ce Judas, v'là la pure vérité! Mais « laissez faire! je lui revaudrai ça! »

« Pendant que son père courait m'avertir, Hermance avait sellé et bridé Bellotte, une petite jument pommelée qui n'avait pas la goutte dans les sabots, je vous le garantis. Le brave Hardouin me glissa une poignée d'écus dans la poche, j'enfourchai Bellotte et je filai à bride abattue, par Saizerais et Dieulouard, sur Pont-à-Mousson, d'où je gagnai la frontière.

— Et Petit-Guénot, monsieur Norbert?

— Petit-Guénot, mes enfants? Eh bien, c'est lui qui fut arrêté à ma place, oui, je dis bien, à ma place, à ma bonne place. Vous allez comprendre. J'ai appris la chose plus tard. Lorsque, quelques minutes seulement après ma fuite, les argousins pénétrèrent dans l'auberge et s'enquirent de moi, le vieux rusé de père Hardouin les lanterna de son mieux, afin de me faire gagner du temps. « Le « citoyen Norbert? si je le connais? Comment donc! « Parfaitement! Tout à l'heure, en venant, vous ne « l'avez pas rencontré sur la berge, en train de « pêcher? Non?... C'est bien drôle, car il ne quitte « pas la rivière.... Faut que vous soyez passés « à côté,... oh oui! pour sûr! »

« Soudain, apercevant Judas Petit-Guénot déjà installé avec sa ligne, à l'endroit même où je me trouvais un quart d'heure auparavant, à mon bon endroit habituel, au pied du barrage du Saut du Cerf : « Mais tenez, le voilà! continua le père « Hardouin. C'est lui, tout justement! Je vous disais « bien! Il ne quitte pas le bord de l'eau.... » Petit Guénot eut beau nier, protester, vociférer, se débattre, on lui mit les poucettes, on le hissa sur une carriole, et le soir même mon dénonciateur, devenu mon homonyme, était écroué à Toul. J'avoue, mes enfants, que la conduite du père Hardouin, dans cette circonstance, est assez... ou plutôt n'est pas très... très catholique, certes! Nous ne devons jamais rendre le mal pour le mal. Mais ce n'est pas à moi à condamner mon sauveur, vous le sentez bien.

— Et après? Qu'est-ce qu'on en a fait, de Petit-Guénot, monsieur Norbert?

— Ah! vous m'en demandez trop, mes amis. Vous voudriez bien que je vous disse qu'il est monté sur l'échafaud? Non... ou du moins je n'en sais rien, j'espère que non. Le fait est qu'il n'a jamais reparu dans le pays. Mais c'était un triste sujet, allez, et la perte n'est pas grande. Un

ignorant qui s'obstinait à pêcher au blé cuit dans des eaux courantes! Un maladroit qui n'a jamais su *ferrer* proprement, même une ablette! oui, une ablette!!! Pauvre sire!... »

***

Le philosophe Norbert avait, sur le culte qu'on doit aux morts, des idées qui, de jour en jour, s'étaient accrues, enracinées davantage, et prédominaient en lui sur toutes les autres.

Rien ne l'avait plus sensiblement affecté, cruellement affligé, que l'irrévérente lésinerie qui avait présidé aux obsèques de son ami Mougenot, un ex-pharmacien, veuf et sans autre héritier qu'un petit-neveu. Celui-ci, qui habitait Paris et n'avait pas à redouter les commentaires et commérages de la localité, s'était borné à demander « tout ce qu'il y avait de plus simple — c'est-à-dire de plus pauvre — en fait de funérailles », et avait fait enterrer son oncle comme un indigent.

« Que cela me serve de leçon! » s'était écrié M. Norbert indigné, et qui en cela ne faisait guère preuve de vraie philosophie.

Et, sans plus différer, il avait ajouté un codicille à son testament.

Déjà il avait eu la précaution d'acheter une concession perpétuelle, à peu près située au centre du cimetière, et d'y faire creuser un caveau et ériger une chapelle. Il avait ainsi l'avantage de pouvoir contempler de son vivant sa dernière demeure.

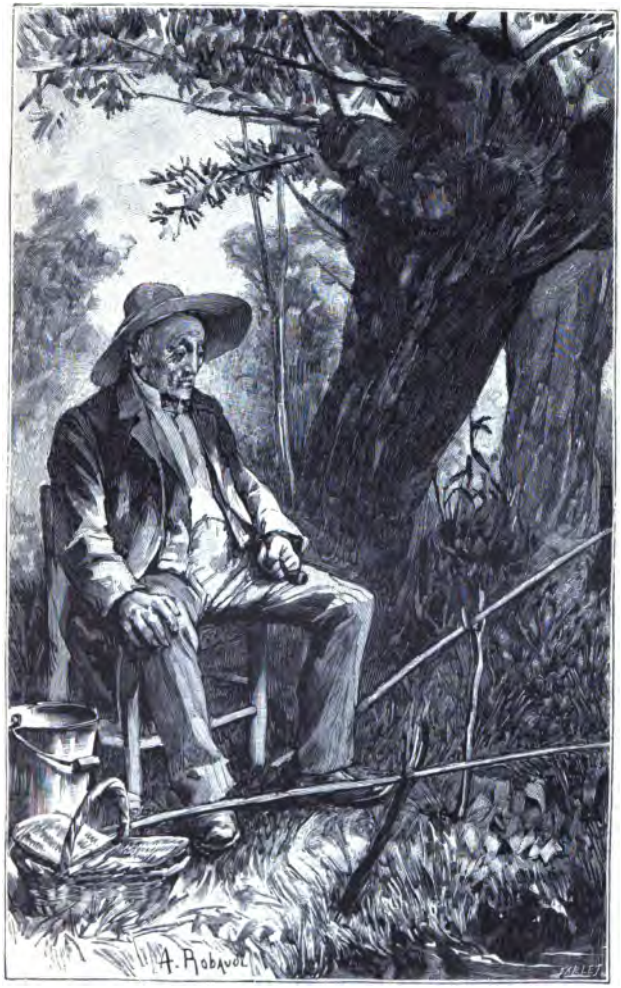
Il enjoignit à ses arrière-cousins de Liverdun, MM. Sauvage et Pichancourt, les seuls parents qui lui restassent, de faire célébrer à ses funérailles une grand'messe chantée par tout le clergé de la paroisse; de payer douze petits garçons de l'hôpital pour escorter son corbillard — corbillard de première classe; — de déposer sur son cercueil tant de couronnes; de fournir tant de cierges; enfin, le lendemain de la cérémonie, de verser au bureau de bienfaisance une somme de trois cents francs.

« Dans le cas où l'une quelconque de ces pres-
« criptions resterait inaccomplie, je déclare mon
« legs caduc, et, au lieu et place de MM. Sauvage
« Achille-Ernest, et Pichancourt Philogène-Modeste-
« Hyacinthe, cultivateurs à Liverdun, j'institue la
« ville de Popey-en-Barrois mon unique héritière. »

Et, satisfait de ces ultimes dispositions, notre philosophe n'eut plus qu'à attendre tranquillement l'heure, l'heure solennelle et aussi tardive

que possible, de leur mise à exécution. Ses cousins, Achille Sauvage et Philogène Pichancourt, étaient d'ailleurs d'excellentes gens, qui, pour rien au monde, n'auraient songé à enfreindre en quoi que ce soit les dernières volontés de leur parent et donateur. Ce dernier n'avait aucune raison de se méfier d'eux, et cependant oyez un peu quel vilain tour il leur joua avec son codicille!

Malgré son grand âge, M. Norbert avait conservé son amour de la pêche. Sans doute certains modes et procédés lui étaient interdits : il n'avait plus, par exemple, le jarret assez solide, la vue assez perçante, le bras assez robuste et nerveux, pour pratiquer la pêche à la mouche, qui exige un déplacement continuel, une incessante attention, un coup de poignet sec et vigoureux. Maintenant, quand il faisait le voyage de Popey à Liverdun, où il descendait tour à tour chez l'un et chez l'autre de ses cousins, et allait se poster à son ancien « bon endroit », au Saut du Cerf, il n'employait plus guère comme appât que les vers ou les *sagets*. Il empruntait une chaise à l'auberge de la *Croix de Malterre*, aujourd'hui tenue par un petit-fils du père Hardouin, par « Félix Brichard, gendre et successeur de Sabatier Hardouin »; disposait sa



M. Norbert se tenait là des après-midi entières.

ligne sur deux petits piquets, de façon à n'avoir pas la peine de la garder en main constamment, mais toujours prêt à la saisir et la relever à la moindre oscillation du bouchon; et se tenait là, assis, des après-midi entières, le dos courbé, l'œil fixé sur le liège du flotteur.

Or, un soir d'avril que la Moselle, grossie par la fonte des neiges, roulait bruyamment, tumultueusement, de larges flots frangés d'écume, et qu'il n'y avait guère de calme relatif et, partant, de pêche possible que près des bords, dans les anses, le philosophe Norbert ne rentra pas à l'auberge. On alla voir ce qu'il devenait, et l'on ne trouva plus que sa chaise et le cabas où il renfermait ses amorces et instruments.

Il avait dû, à un moment où le bouchon s'agitait, où « ça mordait fort », s'avancer trop près de la rive, se pencher et choir avec sa ligne dans les remous de l'eau profonde; puis le grand courant du milieu l'avait attiré bientôt, entraîné et roulé dans ses abîmes.

On eut beau, des mois durant et sur un parcours de plus de trente kilomètres, faire toutes les recherches et les sondages possibles, on ne découvrit rien, et, à l'heure qu'il est, le caveau creusé près

de la croix du cimetière est encore vide : le corps du philosophe Norbert n'a eu ni funérailles, ni sépulture.

Les infortunés cousins Sauvage et Pichancourt ont dû se morfondre pendant dix ans, délai juridique et obligatoire, avant de pouvoir « poursuivre la déclaration d'absence et l'envoi en possession provisoire ». Pour comble, à cette époque, la ville de Popey-en-Barrois ou sur-Ornain est intervenue, et, s'appuyant sur la non-exécution des clauses testamentaires, a revendiqué pour elle cet envoi en possession. Achille Sauvage et Philogène Pichancourt sont morts à la peine, et le procès dure encore, soutenu par leurs héritiers.

En faisant l'inventaire des meubles, livres et ustensiles contenus dans la maison Norbert, les hommes de loi ont eu l'explication des nocturnes travaux du philosophe, de ces longues veillées qui avaient si souvent jadis intrigué ses concitoyens. Dans la chambre du devant, sur la tablette d'un bureau-secrétaire, ils ont trouvé un énorme manuscrit portant pour titre : *Traité pratique de la pêche à la ligne flottante.*

Malheureusement, l'ouvrage, si volumineux qu'il soit, est inachevé.

CHAPITRE XI

LES TENDUES. — LE SOUPER DE ROSINE.

Les *tendues* aux petits oiseaux florissaient encore à Popey dans mon jeune temps, et, comme je vous l'ai conté, il n'y avait pas pour moi, ni pour mes condisciples non plus, j'en suis sûr, de bonnes et complètes vacances sans tendue.

C'était au centre de la forêt du Haut-Juré, dans les bois de Saint-Roch, que j'allais tendre, ou plutôt que j'allais rejoindre les vieux tendeurs de notre Ville-Haute, M. Vauthier, le père Marchal, le capitaine Pontaubry, et cet excellent M. Parisot, qui nous invitait si courtoisement, Tony de Marson et moi, à venir nous rafraîchir, et, d'emblée, du premier coup de *chaverot*, cassait si bien les bouteilles de bière qu'il voulait déterrer.

De tendue à moi, m'appartenant en propre, de

vraie tendue alignée au milieu des grands bois, je n'y pouvais songer : je n'étais pas d'âge encore à me charger de si grosse besogne et prétendre à tel honneur. Ce n'est que plus tard, après ma sortie du lycée, qu'il me fut possible de réaliser ce rêve. Sur la demande de ma tante Victorine, notre curé, M. l'abbé Dauxure, voulut bien me « prêter » son bois des Roches, où il y avait maisonnette, pavillon rustique et grotte en rocaille ; et à mon tour j'eus « ma tendue », à mon tour je pus inviter mes camarades, Tony, Guerpont, Digeaux, Herbelot, à venir avec moi passer leurs après-midi et « faire les tournées ».

Étrange plaisir, chasse lâche, perfide et barbare, qui nous passionnait tant alors, qui nous paraissait, à nous tous qui l'avions vu pratiquer et la pratiquions dès l'enfance, toute simple, licite et naturelle, et qui, aujourd'hui, répugne à la plupart d'entre nous, nous semble tellement atroce et odieuse, que nous ne comprenons plus comment nous pouvions naguère nous y livrer de gaieté de cœur et si avidement !

La *raquette*, ou *sauterelle*, ou *reginglette* (de *regingler*, qui, dans le patois local, signifie regimber, regicler, se détendre brusquement) est le

principal piège employé dans les tendues de Champagne et de Lorraine.

Quand reginglettes et réseaux
Attraperont petits oiseaux,

a dit le grand Champenois La Fontaine, qui, dans son enfance, a été, paraît-il, un fervent tendeur.

L'engin se compose d'une tige d'arbuste bien flexible — on choisit d'ordinaire dans les cépées de coudrier et l'on coupe les rejetons les plus droits, — d'une belle *caurée*, que l'on ploie et recourbe en forme d'U, de manière à faire ressort, et qui reste maintenue dans cette tension par une double ficelle. Par suite de divers détails de construction et de leurs combinaisons, l'oiseau, lorsqu'il vient à se poser sur la clef ou *marchette* de l'appareil, le détend, et se trouve aussitôt pris par les pattes entre les deux brins de cette ficelle. Et non seulement pris, mais serré, tiré avec force, étroitement comprimé contre le bois de la raquette, par le ressort qu'elle possède. La pauvre bestiole demeure là pendue, s'agitant, se secouant et se démenant sans cesse et tant qu'elle peut pour s'échapper, les pattes toutes déchirées et broyées, tachant le sol de gouttelettes de sang, jusqu'à ce que le

tendeur arrive et mette fin à la torture. Souvent même celui-ci ne trouve plus que les pattes : le malheureux oisillon a réussi à recouvrer sa liberté, à s'envoler!

Quant au *réseau*, dont parle également le fabuliste — le *rejeau* ou *rejaut*, selon la prononciation du pays (de rejeter, rejaillir), — c'est un piège bien moins cruel, où l'oiseau se trouve aussi saisi et suspendu par les pattes, mais sans qu'il y ait compression et fracture. Il est surtout destiné aux « gros », aux geais, grives, piverts, tourterelles, etc.

Pour « faire une tendue », on commence par choisir les divers emplacements, sentiers, mares, *places à fourneau* (endroit, ordinairement de forme circulaire, qui a servi à la cuisson d'une meule de charbon), où seront rangées les raquettes et autres pièges. On élague avec soin ces sentiers et clairières; puis on les « bêche », on enlève l'herbe et dénude le sol, afin que les oiseaux puissent y fouiller et becqueter, y « véroter » plus aisément, et enfin on plante à droite et à gauche alternativement et à un ou deux mètres de distance les piquets destinés à soutenir les raquettes.

On visite d'habitude les tendues trois fois par jour, on fait, comme on dit, trois *tournées* : la

première, le matin, vers huit ou neuf heures, en arrivant; la seconde, relative aux mares principalement, dans l'après-midi, au plus fort de la chaleur; la dernière a lieu le soir, avant la rentrée en ville.

Beaucoup de tendeurs, qui habitent loin, se munissent de victuailles pour leur repas de midi, leur dîner — le repas du soir porte le nom de souper en Lorraine, — et passent ainsi toute leur journée au bois. De petites maisonnettes, des *baraques* construites en pleines futaies, servent au besoin de refuge et d'abri. Les tendues sont ainsi des prétextes à réunions, divertissements, pique-niques et frairies, et c'est ce qui explique l'immense vogue dont elles jouissent — ou plutôt dont elles jouissaient, car l'administration préfectorale a fini par mettre ordre, en partie du moins, je crois bien, à ces massacres, si préjudiciables à l'agriculture.

Une tendue ordinaire, c'est-à-dire composée de quatre à cinq cents raquettes, pouvait fournir — détruire — en moyenne deux douzaines d'oiseaux par jour.

*
* *

Moi, à cette époque, avec mes onze ou douze ans,

il ne m'était pas permis d'avoir de si hautes visées, et il me fallait me contenter d'une trentaine de raquettes.

C'était dans notre jardin seulement que je tendais. Le potager, le « grand jardin », comme nous l'appelions, se terminait par une longue terrasse, qui dominait le verger, planté dans les fossés et sur les talus et glacis d'anciennes fortifications.

Un étroit escalier, percé dans un angle de la terrasse, conduisait du « grand jardin » au verger, que nous appelions « en bas ».

Je ne pouvais faire choix, si près de chez nous, d'un endroit meilleur que ce bas-fond tout verdoyant, ombreux et silencieux, bordé de jolies allées de mirabelliers, de bouquets de noisetiers, de sureaux et de charmille. La proximité de la forêt du Juré, le voisinage des vignes et des boqueteaux épars sur l'autre flanc de la colline, rendaient l'endroit plus propice encore.

Le 30 août de cette année-là, deux jours avant l'*ouverture*, j'avais achevé et parachevé tous mes préparatifs: mes sentiers étaient nets comme la main; mes trois petites mares, remplies d'une belle eau claire; mes piquets, bien alignés, solidement enfoncés; et mes raquettes, en position, déjà

tendues, au risque d'un procès en contravention. Je n'attendais plus que les oiseaux.

Mais, soit que mes engins fussent mal fabriqués ou que leur nombre fût insuffisant, soit que messieurs les pinsons, tarins, rouges-gorges, roitelets, etc., eussent déserté nos parages, mon attente fut vaine : deux jours, trois jours, huit jours, quinze jours s'écoulèrent, et rien, rien, toujours rien ! C'était désespérant !

Et, pour comble, les matous du voisinage s'en mêlaient et, malgré ma vigilance, malgré la grêle de pierres dont je les bombardais à l'occasion, venaient inspecter ma tendue, faire ma tournée. Les maudites bêtes ! Deux ou trois fois je trouvai des touffes de plumes, certains débris, tarses ou pennes, qui ne me laissaient aucun doute à ce sujet. Ah ! les brigands de chats ! Si je les avais tenus !

Ma grand'mère m'exhortait de son mieux à prendre patience, à supporter courageusement mon infortune. Mais, à dire vrai, je soupçonne fort qu'elle n'en était pas fâchée, dans le fin fond de son cœur. C'était elle, plus que ma tante Toto, qui vaquait aux soins du ménage, et il y avait deux choses qu'elle avait toujours eues en horreur, exécrées par-dessus tout, deux menues opérations

de cuisine, très fréquentes pourtant dans un pays de pêche et de chasse comme la Meuse : écailler des poissons et plumer des oiseaux.

Un seul espoir me restait, les *passages*. A mesure que la saison s'avance, vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre, nombre d'oiseaux abandonnent les régions du Nord et s'en vont en masse vers l'Italie et l'Afrique, à la recherche du vivifiant soleil et des vermisseaux surtout. Ces migrations s'effectuent par étapes plus ou moins longues, selon les espèces; et à certains jours, des milliers d'oiseaux s'abattent sur une contrée, envahissent un coin de forêt, un maigre taillis, un étroit jardinet.

Ah! si j'avais la chance que notre verger fût visité par une de ces bandes, quelle rafle!

En attendant cette aubaine, toujours même calme, même disette, même vide, — rien, toujours rien!

Les vacances touchaient à leur fin; encore quelques jours et il me faudrait enlever raquettes et piquets, emmagasiner le tout dans la remise jusqu'à l'an prochain, et réintégrer le lycée — bredouille!

***

Un dimanche d'octobre, le dimanche qui pré-

cédait la rentrée justement, j'avais accompagné ma bonne maman aux vêpres, à notre paroisse de Saint-Étienne, lorsque, en revenant, nous rencontrâmes Rosine Claude, une vieille demoiselle, fille d'une ancienne amie de ma grand'mère.

Que de fois, quand ma grand'mère allait acheter nos provisions à la Ville-Basse, et particulièrement le samedi soir, où elle ne manquait jamais de descendre à la boucherie, afin de ne pas être retardée le lendemain pour la messe; que de fois elle m'avait mené « dire un petit bonjour » à cette bonne Mme Claude, qui habitait précisément à côté de notre bouchère, de la mère Raulin. Mme Claude, déjà toute voûtée, toute cassée, ne quittait plus son fauteuil; on m'asseyait près d'elle, à ses pieds, sur un petit tabouret recouvert en tapisserie — je le revois encore! — et Rosine allait me querir un biscuit que je grignotais, pendant que Mme Claude, tout en conversant avec ma grand'mère, passait et repassait ses doigts dans mes cheveux ou me tapotait la joue.

Sa mère morte, Rosine avait continué ses relations avec nous, et presque chaque dimanche, après les vêpres, nous la voyions arriver.

Elle n'était pas riche; elle n'avait que de très

minimes rentes, auxquelles s'ajoutait le salaire de quelques travaux d'aiguille. Mais il lui fallait si peu pour vivre!

Ma grand'mère ne la laissait jamais partir sans faire une cueillette à son intention dans notre jardin et lui emplir un petit panier.

Nos belles cerises aigres à courte queue, nos juteuses reines-claudes à la pulpe crevassée, à la peau dorée et veinée de rose ou de brun; nos petites prunes de Damas, si sucrées; nos grosses prunes de Monsieur si veloutées, si appétissantes; nos énormes *quoiches* (quetsches), qu'à leur couleur et à leur forme on aurait prises pour des œufs rouges, des œufs de Pâques; nos fraises musquées, nos groseilles, nos framboises, nos abricots d'espalier, nos raisins de treille, nos reinettes à côtes et reinettes grises, nos beurrés dorés, bons-chrétiens, rousselets et doyennés d'hiver, Rosine Claude les connaissait et les appréciait tout comme nous.

Au printemps, quand la récolte de pommes et de poires alignées sur des claies, le long de la cave, était épuisée, c'était un pot de confitures ou de gelée, une moitié de brioche ou de pâté que ma grand'mère glissait dans le panier,

à cette fin que Rosine ne s'en allât pas les mains vides.

« Mais non, m'ame Curel, mais non! vous êtes vraiment trop bonne!

— Surtout, Rosine, n'oubliez pas de me rapporter mon petit panier dimanche prochain! » répliquait invariablement ma grand'mère.

Le petit panier, soit dit en passant, n'avait pas d'autres attributions que celle-là, et faisait ainsi chaque dimanche la navette du domicile de la vieille fille au nôtre, et du nôtre au sien.

Toujours vêtue de noir, les cheveux grisonnants, le teint bistré et rougeaud, la démarche incertaine, brusque, sautillante, dégingandée, comme si elle eût été atteinte de la danse de Saint-Guy — et je crois bien que tel était le cas, en effet, — Mlle Rosine Claude, qu'un rien intimidait, embarrassait, qui ne savait comment se mouvoir dans la vie, et montrait une inexpérience d'enfant, la plus angélique simplicité, avait fait de ma grand'mère et de ma tante Victorine ses confidentes et conseillères. A chaque visite, elle en avait pour des deux et trois heures à leur narrer ses préoccupations et appréhensions de toutes sortes — cherté des denrées, rigueur de la température, insuffisance probable

de la petite provision de bois, usure et rafistolage des robes, des bottines et chapeaux, etc., — ses mille et mille menus tracas.

C'était chez nous que la pauvre demoiselle se rendait, pourchassée sans doute par quelque nouvelle folle terreur, quand, au débouché de la rue Sainte-Marguerite, nous l'aperçûmes, grand'mère et moi, qui trottinait à deux pas devant nous et gambillait, tressautait et se déhanchait, selon son habitude.

Comme ses doléances ne m'intéressaient guère et ne s'adressaient pas à moi d'ailleurs, je m'empressai, aussitôt arrivé à la maison, de tirer ma révérence à Mlle Rosine, et, tandis qu'on l'introduisait dans le salon, je m'enfuis au jardin.

Je m'arrêtai net dès les premiers pas, cloué sur place.

O surprise! ô bonheur! Arbres et arbustes, quenouilles, treilles, espaliers, tout était couvert d'oiseaux — de petites mésanges bleues qui voletaient, bondissaient, pirouettaient et gazouillaient de toutes parts.

Et ma tendue! avait-elle profité du *passage*?

Vite, à toutes jambes, je me précipitai vers la terrasse qui surplombait le verger, et, tout frémis-

« Tenez, ma bonne Rosine. »

sant, le cœur gonflé d'impatience et d'émoi, battant à coups redoublés, je promenai mon regard, un regard avide, anxieux, fiévreux, dans tous les sentiers, tous les coins, et je comptai... une, deux, trois, quatre, cinq, six mésanges de prises!

Je dégringolai l'escalier de la terrasse, j'allai décrocher les pauvres petites bêtes; et, tout triomphant et rayonnant, ivre de joie, je courus porter mon butin à ma grand'maman.

« Tu vois, mon ami, quand je te disais!... Tout vient à point! »

J'étais essoufflé, haletant, dans l'impossibilité absolue d'articuler une parole.

« Oh! mais c'est magnifique! s'exclamait Rosine. Si vous faites tous les jours pareille capture, à la bonne heure! Vous voilà bien content!

— C'est la première..., la première fois!... » parvins-je à bégayer.

Pendant ce temps, ma grand'mère s'était emparée d'un journal qui traînait sur le guéridon, l'avait étalé sur ses genoux, y avait délicatement rangé mes oiseaux; puis, l'ayant replié de façon à les envelopper, avait glissé le paquet dans le fameux petit panier.

« Tenez, ma bonne Rosine, voilà pour votre souper de ce soir.... Cela vous fera un petit plat... Ils sont tout frais, vous en êtes certaine....

— Oh!... »

Je ne pus retenir ce cri, cet inconvenant témoignage de ma consternation, de protestation et de douleur.

« Non, non, m'ame Curel! Je ne voudrais pas en priver m'sieu Albert....

— L'en priver? laissez donc! Bon chasseur ne mange jamais de sa chasse! Il le sait bien, répliqua ma grand'mère, en me décochant un sévère coup d'œil pour me rappeler à l'ordre et à la politesse. Seulement, vous aurez la peine de les plumer, ma pauvre Rosine.... N'oubliez pas mon petit panier dimanche prochain, n'est-ce pas? »

CHAPITRE XII

LE FILS DU TISSERAND

« Surtout ne va pas vagabonder dans la rue, tu entends ? »

Oui, je l'entends encore retentir. cette impérieuse recommandation. Et cependant combien d'années se sont écoulées depuis ce temps !

C'étaient les soirs d'été surtout, lorsque je venais de terminer mes devoirs et que je m'apprêtais à m'esquiver de la chambre, que ma grand'mère ou ma tante Toto, voire toutes les deux ensemble, m'adressaient ce formel avertissement.

« Tu as bien assez de place à la maison et au jardin pour n'avoir pas besoin d'aller jouer dehors avec tous les polissons du quartier ! »

Certes non, ce n'était pas la place qui me manquait dans notre vieille maison, avec son grand corridor, son immense *foulerie* ou remise, sa

chambre à four, ses trois greniers, ses petites cours intérieures, son long jardin en terrasses. Que de coins et de recoins dans tout cela, propices pour jouer à cache-cache! Et je ne m'en privais pas, je me passais fort bien de la société des gamins de la rue, lorsque j'avais des camarades avec moi. Mais notre demeure étant située à l'extrémité et au sommet de la ville, dans des parages peu fréquentés, ce n'était guère que les jeudis ou les dimanches, l'après-midi, que je pouvais espérer la visite de quelques-uns de mes condisciples du lycée.

Il y avait bien nos voisins de droite, les Marson et leurs trois fils, dont je vous ai parlé ; mais, entre les deux aînés et moi, il existait une telle différence d'âge que je ne comptais nullement pour eux; et le dernier, le bon Tony lui-même, ne se gênait pas pour me faire sentir de temps à autre qu'il avait deux ans de plus que moi, et que je n'étais pas à sa hauteur, pas digne de lui.

En sorte que, souvent, mes devoirs dépêchés vaille que vaille, mes leçons tant bien que mal apprises, je me trouvais réduit à moi seul, — et ce n'était pas assez.

Alors, tout doucement, j'entr'ouvrais la porte du corridor, je me glissais le long du trottoir, sous

nos deux fenêtres du rez-de-chaussée, en baissant le dos tant que je pouvais pour ne pas être aperçu de l'intérieur ; puis je prenais mon élan et courais jusqu'à l'extrémité de la rue, où s'étendait cette esplanade désignée sous le nom de *pâquis*, et plantée d'ormes séculaires et de tilleuls superbes.

Là, j'étais toujours sûr de rencontrer quelque bande de galopins, la tignasse embroussaillée, nu-pieds, en haillons et *pannets* au vent, en train de *copiter* les bornes voisines du parapet, de jouer au saut de mouton, au *quénée* ou à *dialoupe, loupe, loupe!*

L'accueil que je recevais était fort peu encourageant d'ordinaire, et vraiment il fallait que la solitude me pesât lourd et que j'eusse la bosse de l' « adhésivité » bien prononcée pour m'exposer à de tels affronts.

Avec ma blouse d'orléans grise serrée par un ceinturon à boucle du « lycée impérial », mon col de chemise amidonné et bien blanc, ma cravate, dont le nœud correct et coquet décelait la méticuleuse sollicitude et l'élégante habileté d'une main féminine, j'étais, au milieu de ces petits guenilleux, comme un oiseau d'un autre plumage. Les jeux cessaient à mon approche, on me regardait

de travers, en dessous; les plus grands se prenaient à murmurer des phrases que je n'entendais pas distinctement, mais que je devinais très bien.

« Qu'est-c' qu'i nous veut, ç'ui-là? Qu'est-c' qu'i vient faire avec nous? I n'peut donc pas rester avec ses pareils? »

Tout à fait, vous dis-je, comme des friquets à l'entour d'un chardonneret, d'un rouge-gorge ou d'un bouvreuil.

Parfois même, surtout si je paraissais me troubler, avoir peur, si je faisais mine de me retirer, ils se mettaient à me huer tous en chœur et à me poursuivre de cette apostrophe locale: « *O lequel! ô lequel!* »

Une chose me faisait enrager entre toutes, le surnom dont ils m'avaient baptisé. Sachant que la maison où j'habitais était occupée par Mme Curel — ma grand'mère, — ils en concluaient que je devais me nommer aussi Curel, et, par assonance, de Curel ils avaient fait *écureuil*; ils ne m'appelaient jamais que l'Écureuil, le petit Écureuil.

Oh! ce que ce sobriquet me causait de honte, m'irritait et m'horripilait! Ce qu'il me faisait souffrir, lorsque je l'entendais crier, hurler à tue-tête par tous ces garnements!

L'un d'eux surtout, le plus âgé de la séquelle, un nommé Collongin, je me souviens, déployait un acharnement sans pareil. Du plus loin qu'il m'apercevait :

« Eh ! l'Écureuil ! l'Écureuil ! le petit Écureuil ! Oh ! eh ! là-bas ! l'Écureuil ! »

Si je l'avais tenu ! Si j'avais été le plus fort ! Je t'en aurais donné, moi, de l'Écureuil !

Eh bien, en dépit de tous ces outrages, de toutes ces humiliations et avanies, malgré les incessantes et expresses inhibitions de ma grand'mère et de ma tante, je ne me lassais pas, dès que l'une et l'autre avaient le dos tourné et que je pouvais gagner la porte, d'aller jouer, « vagabonder » avec les gamins du quartier.

C'est ainsi que je fis la connaissance d'Étienne Varlot, fils d'un tisserand de notre rue du Tribel.

***

Étienne n'était pas, lui, mal peigné, déguenillé ou débraillé ; il avait de bonnes joues fraîches et de longs cheveux blonds bouclés, comme un petit Jésus ; il était chaussé de *patins* en lisière et de sabots noirs imitant le cuir et luisants de propreté ; sa blouse de cotonnade bleue n'avait ni tache,

ni accroc, et le fond de son pantalon ne laissait pas traîtreusement saillir le coin de sa chemise. Étienne Varlot n'avait pas non plus l'air effronté et gouailleur des vauriens du *pâquis*; ce n'est pas lui qui aurait jamais eu l'audace et la cruauté de me traiter d'Écureuil; il était doux, timide, silencieux, sauvage même, toujours prêt à rougir.... Et je crois bien qu'à raison même de cette timidité et de cette apparente faiblesse, il était, comme moi, victime des rodomontades et persécutions de maître Collongin. J'ignore, par exemple, de quel quadrupède de la création on avait dérobé le nom pour le lui appliquer.

C'est sans doute cette communauté d'infortunes qui nous rapprocha; j'attirai bientôt Étienne chez nous, en cachette, et l'emmenai jouer avec moi dans notre remise ou notre jardin.

J'étais gourmand de fruits verts, dans ce temps-là, et, en dépit des admonestations de ma pauvre grand'mère, je m'obstinais à épargner au soleil la peine de mûrir et dorer quantité de nos pommes et de nos abricots, de nos reines-claudes et de nos pêches. Quels festins! Quelle chair ferme, acide et savoureuse! Comme ça croquait bien sous la dent!

Les grosses groseilles surtout, les groseilles à maquereau, étaient mon régal de prédilection. Je me souviens de deux de ces groseilliers, deux arbustes épais, feuillus, tout hérissés d'épines, qui se trouvaient dans un angle de notre verger, près du mur de notre voisin de gauche, M. de Boinville. Je m'accroupissais derrière l'une ou l'autre de ces touffes de verdure, et, certain de n'être pas aperçu, je m'en donnais à cœur joie, je n'en finissais plus de picorer, de *pigousser*, selon le mot de chez nous, ces succulentes groseilles vertes.

Un jour, je conduisis Étienne Varlot jusque dans ce coin et le conviai à m'imiter.

« Goûte-les donc ! Ne te gêne pas ! Elles sont si bonnes, bien croquantes, juste à point ! »

Et comme il ne bougeait pas et avait l'air tout honteux, embarrassé :

« N'aie pas peur ! Régale-toi à ton aise. C'est A MOI, ces deux groseilliers.... C'est mon jardin particulier, ici... Et puis il n'y a personne, on ne peut pas nous voir.... »

Mais il faut croire qu'il ne partageait pas mon enthousiasme pour les groseilles vertes — ou, plus vraisemblablement, qu'il n'avait pas confiance en mes pronostics et dans ma fière déclara-

tion de possession — car il se borna à secouer lentement la tête en signe de refus.

« Oh ! que t'es bête ! Dépêche-toi donc !

— Ta maman ne serait pas contente.... Tu ne lui as pas demandé la permission..., murmura-t-il.

— Mais puisque je te dis que ces groseilliers m'appartiennent, là ! que c'est à moi, que je suis libre d'en faire ce que je veux !

— Et de vous rendre malade aussi, n'est-ce pas, monsieur? continua une voix qu'on s'efforçait de grossir et de faire paraître grondeuse et sévère. Oh ! le vilain enfant ! Désobéissant, menteur, gourmand, tous les défauts ! Le bon Dieu te punira, va, sois tranquille ! Tu verras plus tard ! Tu en auras, du fil à retordre ! »

Ma pauvre grand'mère ! C'était là une de ses locutions favorites, sa menace habituelle, l'inévitable prédiction en pareil cas.

« Oui, tu en auras, du fil à retordre ! Et toi, mon petit ami,... ah ! c'est le petit Varlot,... tu es un bon petit garçon, toi, poursuivit-elle. Tu es raisonnable ! A la bonne heure ! Tu as fort bien répondu à ce mauvais sujet. Je t'ai entendu : j'étais derrière vous. Je le dirai à ton papa, quand je le verrai passer ; je lui ferai compliment de toi. »

« Oh ! le vilain enfant ! »

En toute autre circonstance, ma grand'mère, qui n'aimait pas que j'introduisisse dans la maison des enfants racolés dans la rue, eût sans doute fait grise mine à Étienne. Mais, à dater de ce jour, elle conçut pour lui une haute estime, et les portes du logis lui furent ouvertes à deux battants.

« Prends modèle sur lui, me répétait-elle souvent. Vois comme il est modeste, doux, réservé! »

Ce fut bien pis lorsqu'elle le vit revenir, un soir d'août, en compagnie de son père, tous deux chargés de brassées de couronnes et de piles de livres.

« Comment, monsieur Varlot, c'est à votre fils, tout cela ?

— Oui, madame, oui,... neuf premiers prix,... bégaya le père Varlot, haletant de joie encore plus que de fatigue, tout glorieux et radieux. Neuf!... Tous les prix de sa classe.... Une rafle, madame! M. le maire l'a embrassé et lui a recommandé de venir le trouver demain à la *mairerie*.

— Tu vois, hein ? tu vois ! » s'exclama ma grand'mère, comme pour me dire : « Quelle différence avec toi, mon garçon! Ce ne sont pas tes lauriers qui nous embarrassent, nous, et ce n'est jamais toi

que M. le maire honorera d'une accolade et d'une invitation ! »

***

Le père Varlot avait d'autant plus raison d'être fier de son Étienne, son unique enfant, que, sa femme étant morte lors de la naissance de ce fils, il avait été seul à prendre soin de lui et à le diriger. Il habitait presque en face de chez nous, au fond d'un jardinet où s'élevait une chétive maison à un étage, louée à divers ouvriers. Il occupait une chambre du rez-de-chaussée, et au-dessous de cette pièce se trouvait la cave ou *boutique*, dans laquelle il se tenait seize heures par jour, devant son métier, assis et sautillant sur l'étroite planche qui lui servait de banc, agitant bras et jambes sans discontinuer pour faire courir la navette. Quel vacarme quand on pénétrait là dedans ! Tout en manœuvrant tirettes et pédales, il chantait de sa belle voix grave, pleine et sonore, des romances de son jeune temps.

D'où viens-tu, beau nuage
Emporté par le vent?
Viens-tu de cette plage
Que je pleure souvent?
. . . . . .
. . . . . .

Hirondelle gentille,
Voltigeant à la grille
Du cachot noir!

. . . . . .
. . . . . .

Sur le grand mât d'une corvette
Un petit mousse noir chantait....

. . . . . .
. . . . . .

Que Dieu favorise
Ma noble entreprise,
Je vais à Venise....

. . . . . .
. . . . . .

Les dimanches, ainsi que les jours où il avait terminé et reporté sa *chaîne*, ou bien encore quand la besogne manquait, le père Varlot s'en allait fagoter dans les bois de Combles ou pêcher à la ligne dans la rivière ou le canal. Je le vois encore revenir avec sa longue gaule sur l'épaule, et, à la main, son pot de camp de fer-blanc, où surnageaient les vérons, goujons et perchettes qu'il avait attrapés.

Il marchait le dos un peu voûté, et, avec sa barbe grise, ses cheveux tout blancs et clairsemés, ses joues ridées, avait l'aspect d'un vieillard septuagénaire. De là cette familière et patriarcale épithète

qu'on accolait d'habitude à son nom. La vérité est que le père Varlot n'avait pas plus de cinquante ans à cette époque.

Toute sa tendresse, son dévouement, ses espérances, sa vie entière s'était comme concentrée sur Étienne. Il s'était appliqué à faire de lui un écolier docile, zélé et laborieux, un élève d'élite. Bien que sachant à peine lire, il ne le laissait jamais partir pour la classe sans l'avoir interrogé sur ses leçons, sans s'être assuré aussi qu'aucun bouton ne manquait à sa chemise, à sa blouse ni à son pantalon, que ses petits sabots étaient dûment nettoyés et astiqués, en un mot que son « gamin », ainsi qu'il avait coutume de l'appeler, était propre et luisant comme un sou neuf. Lui-même faisait sa lessive, reprisait les chaussettes de M. Étienne, rapiéçait blouses et culottes.

Le lendemain donc de la distribution des prix, Étienne Varlot se rendit à la convocation de M. le maire, M. Sainsère, qui lui demanda s'il voulait entrer au lycée après les vacances, et lui annonça qu'une bourse lui serait sûrement attribuée.

Tout gauche et timoré qu'il était, Étienne eut le courage de refuser.

« Mais pourquoi donc, mon petit ami?... Voyons, parle!

— C'est que... il est temps que mon papa se repose et que je gagne ma vie.

— Ah! » s'écria M. Sainsère d'un ton qui signifiait : « En effet, tu as raison, je n'avais pas songé à cela! »

« Et que veux-tu faire pour gagner ta vie? reprit-il. As-tu choisi un état?

— Oui, monsieur.... Je désirerais être teneur de livres dans une fabrique.

— Eh bien, je m'occuperai de toi. Ne t'inquiète pas! Tu seras casé selon tes souhaits avant l'hiver. »

Mais quand le père Varlot apprit ce qui s'était passé, la mirifique proposition faite à son fils et le refus de celui-ci, il commença par traiter son « gamin » de petit imbécile et aussi de petit malappris, de petit insolent : « Aller dire que son père ne peut plus travailler, n'est plus bon à rien!... Une ganache, quoi!... A-t-on jamais vu?... Tu mériterais que je te tire les oreilles! Galopin, va! Si je ne me retenais!... » Puis il enfila son antique redingote à grandes basques, à col rigide et monumental, coiffa son tromblon à

longs poils tout hérissés et ébouriffés, marbrés de cassures et rougis de vétusté, s'équipa comme les jours de fête carillonnée ou les jours d'enterrement, et courut chez M. Sainsère, pour lui attester et démontrer qu'il avait encore bon pied, bon œil, et rattraper ce que le « moutard » avait dit.

***

Voilà comment, à la rentrée suivante, je me trouvai avoir pour condisciple au lycée mon petit voisin Étienne Varlot. Mais il ne resta pas longtemps dans ma classe : grâce à l'obligeance de M. l'abbé Remillon, le vicaire de notre paroisse, qui voulait bien lui donner chaque matin une leçon particulière et lui avait enseigné les éléments du latin et du grec, grâce surtout à sa studieuse persévérance, à son opiniâtre énergie, il passa en cinquième au 1er janvier, et nous nous trouvâmes ainsi séparés dans nos études.

Nous n'en demeurâmes pas moins en relations fréquentes et des plus amicales. En nous rendant au lycée et en revenant, nous faisions souvent route ensemble ; nous causions de nos leçons, de nos devoirs, de nos lectures, de nos rêves d'avenir surtout. Étienne, à présent, ne pensait plus à se

faire comptable chez quelque industriel ; il caressait le projet d'entrer à Saint-Cyr et de porter l'épaulette.

Quel beau jour pour le père Varlot, la première fois que son « gamin » revint dans sa ville natale avec le pantalon garance à bande bleue, la tunique à grenades et le *casoar* ! Il était allé, ainsi que plusieurs d'entre nous, ex-condisciples d'Étienne, l'attendre à la gare, et il fallait voir quelles étreintes, quels baisers, avec quelle tendresse et quelle fierté il passa son bras sous celui de son fils et le ramena triomphalement, à travers les rues les plus fréquentées, jusqu'à sa chétive demeure de notre Ville-Haute !

Ce fut bien pis encore quand — l'année qui précéda la guerre — Étienne, sorti de Saint-Cyr, eut endossé l'uniforme de sous-lieutenant. Comme il se plaisait à se promener avec lui, comme il aimait à l'exhiber, son fils, à le faire admirer ! Pauvre brave père Varlot !

Le régiment auquel Étienne appartenait était compris dans le corps d'armée du général Frossard, et fut un des premiers qui engagèrent la lutte. Fait prisonnier le 6 août, à Forbach, le jeune sous-lieutenant fut dirigé sur la Silésie ; mais, durant le

trajet, il réussit à s'échapper, gagna l'Autriche, puis la Suisse et rentra en France.

Son dessein était de mettre à profit ses connaissances topographiques de la région de l'Est, de sa contrée natale notamment, et d'organiser une compagnie de francs-tireurs, qui auraient spécialement pour mission d'entraver les communications de nos envahisseurs. Il estimait qu'il coopérerait ainsi plus activement, plus efficacement à la défense de la patrie que s'il eût simplement repris sa place dans l'armée régulière.

Les administrateurs civils et les chefs militaires auxquels il s'empressa de soumettre son plan lui donnèrent pleine approbation, et, en moins de trois semaines, Étienne Varlot rassembla et équipa une soixantaine de combattants originaires comme lui du Barrois, principalement — puisque la plupart des hommes faits et valides étaient sous les drapeaux — des adolescents de dix-sept ou dix-huit ans et des sexagénaires encore verts. Comme centre d'action ou quartier général, il choisit le vaste plateau boisé qui sépare la vallée de l'Ornain de celle de la Saulx, domine Popey et surplombe, en se dirigeant vers Ligny, les villages de Savonnières, de Longeville, Tannois, Tronville, Velaines.

Les embarras sans nombre que cette petite troupe de gens du pays, chasseurs enragés et tireurs impeccables pour la plupart, et tous familiers avec les plus étroites sentes et *voïottes*, les *grippelots* les plus abrupts de ce coin de Lorraine, causa aux armées prussiennes, le mal qu'elle leur fit, nos vainqueurs ne l'ont pas oublié. Toujours prêts, comme le moucheron de la fable, à les poursuivre, les harceler, les époinçonner de mille et mille manières, toujours aux aguets et toujours insaisissables — tantôt coupant les fils télégraphiques, tantôt faisant sauter un pont ou dérailler un train, — les francs-tireurs de Popey, les soldats d'Étienne Varlot, ont été la terreur des Allemands campés en Lorraine.

« Vous savez le sort qui vous attend si vous vous laissez prendre, mes amis? leur disait-il. Vous n'êtes pas reconnus comme belligérants... Fusillés sans pitié! Ne l'oubliez pas et agissez en conséquence! Ne vous rendez jamais! Jamais de grâce ni pour vous, ni pour eux non plus.... On n'est pas à la guerre pour se faire des politesses ni des mamours! »

Ces soixante braves immobilisèrent à eux seuls autant de milliers d'hommes qu'une place forte.

C'est à cause d'eux que les Allemands, ne sachant à qui s'en prendre, incendièrent, un des derniers jours de septembre 1871, la ferme de Riéval, sur la route de Ligny à Void, vengeance qu'Étienne leur revalut et leur fit payer cher, pas plus tard que le lendemain dans la nuit. Il rompit la digue du canal de la Marne au Rhin dans deux biefs consécutifs, voisins de Popey, et submergea les baraquements ennemis.

« Vous nous donnez du feu : je vous envoie de l'eau en échange! »

Cette représaille fut un des derniers exploits de l'intrépide partisan. Étant allé, en compagnie d'un de ses hommes — le petit Gustave Davigney, un enfant de seize ans, fils unique d'une blanchisseuse du faubourg de Marbot, — chercher des munitions qui lui étaient secrètement expédiées jusqu'à Stainville, à proximité des grands bois, il n'eut pas le temps de regagner son campement, et, afin de se dérober aux uhlans qui battaient l'estrade, il dut se réfugier dans une ferme abandonnée, à la Grangette. Aidé de son jeune acolyte, il se hâta de dételer le cheval et de décharger la voiture, de cacher ses caisses de cartouches, qui, avant de devenir leur sauvegarde et leur salut,

La moitié de la troupe s'arrêtait devant la façade.

pouvaient les trahir et provoquer leur arrêt de mort. Un obscur et étroit cellier, creusé sous la cuisine et où l'on n'accédait presque qu'en rampant, lui parut l'endroit le plus sûr pour effectuer ce dépôt. Puis les deux hommes montèrent dans le *sineau* ou fenil, et, à travers les fentes d'un volet, observèrent les mouvements de leurs ennemis.

Une vingtaine de uhlans se dirigeaient vers la Grangette. Pendant que la moitié de la troupe s'arrêtait devant la façade et la considérait attentivement, curieusement, du seuil jusqu'aux gerbières, comme si ces regards, ainsi que ceux du lynx, eussent pu transpercer les murs, l'autre moitié, divisée elle-même en deux escouades, l'une prenant à droite et l'autre virant à gauche, faisait à petits pas et prudemment le tour de la ferme. Cet examen terminé, les uhlans se décidèrent à pénétrer dans la cour intérieure, puis dans la première salle, la cuisine, qui ouvrait de plain-pied sur la cour. Bientôt le bruit des verres se fit entendre, des rires et des éclats de voix résonnèrent : on n'avait pas tardé à découvrir quelque feuillette de vin sans doute ou quelques bouteilles de kirsch ou d'eau-de-vie de marc.

« Descendons, voilà le moment, dit Étienne à

son compagnon. Tu sortiras par derrière, tu gagneras vite la forêt.... Je te rejoindrai dans une seconde.... Auparavant je tiens à jouer un tour à ces mâtins-là,... à leur faire un peu de musique pour les accompagner, puisqu'ils chantent si bien!

— Inutile alors que je parte avant vous, répliqua Davigney; nous filerons ensemble....

— Non, non, sauve-toi! Je ne te veux pas! »

Force fut à Gustave Davigney de s'éloigner.

Comme il atteignait l'orée des bois, une formidable détonation retentit derrière lui, en même temps que ce cri lancé à pleins poumons : « Vive la France! »

Surpris, englobé par l'explosion qu'il venait de déterminer, le chef des francs-tireurs de Popey n'avait pu, comme il l'espérait, rejoindre son aide, et gisait enseveli sous les décombres de la Grangette, avec le détachement de uhlans tout entier.

Si le hasard vous conduit jamais dans le cimetière de Popey, arrêtez-vous devant le rustique et martial monument érigé « A la mémoire des enfants de Popey-sur-Ornain, morts pour la défense de la Patrie, 1870-1871 » : en tête d'une des colonnes de cette nombreuse et glorieuse liste, vous

lirez le nom de mon ancien petit voisin de la rue du Tribel, du lieutenant Étienne Varlot.

A quelques pas de ce funèbre édicule, une humble croix de bois noir indique la place où repose le père Varlot. Jusque dans sa tombe, le bon vieux tisserand doit être content de son « gamin ».

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre	I. — Mon Voisin Tony	1
—	II. — Deux évasions	15
—	III. — Premiers cigares	33
—	IV. — Acteurs !	57
—	V. — Sylvain l'Innocent	81
—	VI. — Mes deux grand'tantes	99
—	VII. — Le père Colibert	119
—	VIII. — Le club des Mousquetaires	151
—	IX. — Riri et Nono	167
—	X. — Le philosophe Norbert	191
—	XI. — Les tendues. — Le souper de Rosine	213
—	XII. — Le fils du tisserand	229

26 656 — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE

JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

Les vingt premières années (1873-1892),

formant quarante beaux volumes grand in-8°, sont en vente.

Ce nouveau recueil est une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Il contient des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, les arts et l'industrie, etc., par

Mmes S. BLANDY, COLOMB, GUSTAVE DEMOULIN, EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, ANDRÉ GÉRARD, JULIE GOURAUD, MARIE MARÉCHAL, L. MUSSAT, P. DE NANTEUIL, OUIDA, DE WITT NÉE GUIZOT;

MM. A. ASSOLLANT, DE LA BLANCHÈRE, LÉON CAHUN, RICHARD CORTAMBERT, ERNEST DAUDET, DILLAYE, LOUIS ÉNAULT, J. GIRARDIN, AIMÉ GIRON, AMÉDÉE GUILLEMIN, CH. JOLIET, ALBERT LÉVY, ERNEST MENAULT, EUGÈNE MULLER, PAUL PELET, LOUIS ROUSSELET, G. TISSANDIER, P. VINCENT, ETC.

et est

ILLUSTRÉ DE 10,000 GRAVURES SUR BOIS

d'après les dessins de

É. BAYARD, BERTALL, BLANCHARD, CAIN, CASTELLI, CATENACCI, CRAFTY, C. DELORT, FAGUET, FÉRAT, FERDINANDUS, GILBERT, GODEFROY DURAND, HUBERT-CLERGET, KAUFFMANN, LIX, A. MARIE, MESNEL, MOYNET, MYRBACH, A. DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, POIRSON, PRANISHNIKOFF, RICHNER, RIOU, RONJAT, SAHIB, TAYLOR, THÉROND, TOFANI, TH. WEBER, E. ZIER.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE paraît le samedi de chaque semaine. Le prix du numéro, comprenant 16 pages grand in-8°, est de 10 centimes.

Les 52 numéros publiés dans une année forment deux volumes.

Prix de chaque volume, broché, 10 francs; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, 12 francs.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

UN AN (2 volumes)..... .... 20 FRANCS
SIX MOIS (1 volume)..... 10 —

Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : Un an, 22 fr.; six mois, 11 fr.

Les abonnements se prennent à partir du 1er décembre et du 1er juin de chaque année.

MON JOURNAL

DOUZIÈME ANNÉE

(1892-1893)

Deuxième Série

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

Illustré de nombreuses gravures en couleurs et en noir

A L'USAGE DES ENFANTS DE HUIT A DOUZE ANS

MON JOURNAL, à partir du 1er Octobre 1892, est devenu hebdomadaire de mensuel qu'il était, et convient à des enfants de 8 à 12 ans.

Il paraît un numéro le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro, 15 centimes.

ABONNEMENTS :

FRANCE		UNION POSTALE	
Six mois.....	4 fr. 50	Six mois.....	5 fr. 50
Un an.....	8 fr. »	Un an.....	10 fr. »

Prix de l'année (1re série) : brochée, 2 fr. ; cartonnée en percaline gaufrée, avec fers spéciaux à froid, 2 fr. 50.

Les onze premières années de la première série de ce recueil forment onze beaux volumes grand in-8°, illustrés de nombreuses gravures. La première année est épuisée.

Prix de l'année, brochée, 2 fr.; cartonnée en percaline avec fers spéciaux à froid, 2 fr. 50.

Prix de l'emboîtage en percaline, pour les abonnés ou les acheteurs, 50 centimes.

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

POUR LA JEUNESSE ET L'ENFANCE

1re SÉRIE, FORMAT IN-8° JÉSUS

Prix du volume : broché, 7 fr.; cartonné, tranches dorées, 10 fr.

About (Ed.) : *Le roman d'un brave homme.* 1 vol. illustré de 52 compositions par Adrien Marie.

— *L'homme à l'oreille cassée.* 1 vol. ill. de 61 compos. par Eug. Courboin.

Cahun (L.) : *Les aventures du capitaine Magon.* 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Philippoteaux.

— *La bannière bleue.* 1 vol. illustré de 73 gravures d'après Lix.

Deslys (Charles) : *L'héritage de Charlemagne.* 1 vol. illustré de 129 gravures d'après Zier.

Dillaye (Fr.) : *Les jeux de la jeunesse.* 1 vol. illustré de 203 grav.

Du Camp (Maxime) : *La vertu en France.* 1 vol. ill. de 45 gr. d'après Duez, Myrbach, Tofani et E. Zier.

— *Bons cœurs et braves gens.* 1 vol. illustré de 50 gr. d'après Myrbach et Tofani.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Cœur muet.* 1 vol. ill. de grav. d'après Adrien Marie.

— *Papillonne.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après E. Zier.

Guillemin (Amédée) : *La Pesanteur et la Gravitation universelle.* — *Le Son.* 1 vol. contenant 3 planches en couleurs, 23 planches en noir et 445 figures dans le texte.

La Lumière. 1 vol. contenant 13 planches en couleurs, 14 planches en noir et 353 figures dans le texte.

Guillemin (Amédée) (suite) : *Le Magnétisme et l'Electricité.* 1 vol. contenant 5 planches en couleurs, 15 planches en noir et 577 figures dans le texte.

— *La Chaleur.* 1 vol. contenant 1 planche en couleurs, 8 planches en noir et 324 gravures dans le texte.

— *La Météorologie et la Physique moléculaire.* 1 vol. contenant 9 planches en couleurs, 20 planches en noir et 343 gravures dans le texte.

— *Les Comètes.* 1 vol. ill. de 85 gr.

La Ville de Mirmont (H. de) : *Contes Mythologiques.* 1 vol. illustré de 51 gravures.

Manzoni : *Les fiancés.* Édition abrégée par Mme J. Colomb. 1 vol. illustré de 40 gravures.

Mouton (Eug.) : *Vie et Aventures du Capitaine Marius Cougourdan.* 1 vol. ill. de 66 grav. d'après E. Zier.

— *Joël Kerbabu.* 1 vol. illustré de 55 gravures d'après A. Paris.

Rousselet (Louis) : *Nos grandes écoles militaires et civiles.* 1 vol. ill. de grav. d'après A. Lemaistre, Fr. Régamey et P. Renouard.

Witt (Mme de), née Guizot : *Les femmes dans l'histoire.* 1 vol. illustré de 80 gravures.

— *La charité en France à travers les siècles.* 1 vol. ill. de 50 gravures.

2e SÉRIE, FORMAT IN-8° RAISIN

Prix du volume : broché, 4 fr.; cartonné, tranches dorées, 6 fr.

Assollant (A.) : *Montluc le Rouge.* 2 vol. avec 107 grav. d'après Sahib.

— *Pendragon.* 1 vol. avec 42 gravures d'après C. Gilbert.

Blandy (Mme S.) : *Rouzétou.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après E. Zier.

— *La part du Cadet.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Zier.

Cahun (L.) : *Les mercenaires.* 1 vol. avec 54 gravures d'après P. Fritel.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *La tante Derbier.* 1 vol. illustré de 50 gravures d'après Myrbach.

— *Princesse Rosalba.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

Colomb (Mme) : *Le violoneux de la sapinière* 1 vol. avec 85 gravures d'après A. Marie.

— *La fille de Carilès.* 1 vol. avec 96 grav. d'après A. Marie.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Colomb (Mme) (suite) : *Deux mères.* 1 vol. avec 133 gr. d'après A. Marie.
— *Le bonheur de Françoise.* 1 vol. avec 112 grav. d'après A. Marie.
— *Chloris et Jeanneton.* 1 vol. avec 105 gravures d'après Sahib..
— *L'héritière de Vauclain.* 1 vol. avec 104 grav. d'après C. Delort.
— *Franchise.* 1 vol. avec 113 gravures d'après C. Delort.
— *Feu de paille.* 1 vol. avec 98 grav. d'après Tofani.
— *Les étapes de Madeleine.* 1 vol. avec 105 grav. d'après Tofani.
— *Denis le tyran.* 1 vol. avec 115 gravures d'après Tofani.
— *Pour la muse.* 1 vol. avec 105 gravures d'après Tofani.
— *Pour la patrie.* 1 vol. avec 112 gravures d'après E. Zier.
— *Hervé Plémeur.* 1 vol. avec 112 gravures d'après E. Zier.
— *Jean l'innocent.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Zier.
— *Danielle.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Tofani.
— *Les révoltes de Sylvie.* 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Mon oncle d'Amérique.* 1 vol. illustré de 112 grav. d'après Tofani.
— *La Fille des Bohémiens.* 1 vol. ill. de 12 grav. d'après S. Reichan.
— *Les conquêtes d'Hermine.* 1 vol. ill. de 112 grav. d'après Th. Vogel.
— *Hélène Corianis.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Moreau.

Cortambert (E.) : *Voyage pittoresque à travers le monde.* 1 vol. avec 84 gravures.

Cortambert et Deslys : *Le pays du soleil.* 1 vol. avec 35 gravures.

Daudet (E.) : *Robert Darnetal.* 1 vol. avec 81 grav. d'après Sahib.

Demoulin (Mme G.) : *Les animaux étranges.* 1 vol. avec 172 gravures.

Deslys (Ch.) : *Courage et dévouement.* Histoire de trois jeunes filles. 1 vol. avec 31 gravures d'après Lix et Gilbert.
— *L'Ami François.* 1 vol. avec 35 gr.
— *Nos Alpes*, avec 39 gravures d'après J. David.
— *La mère aux chats.* 1 vol. avec 50 gravures d'après H. David.

Dillaye (Fr.) : *La filleule de saint Louis.* 1 v. avec 39 g. d'après E. Zier.

Énault (L.) : *Le chien du capitaine.* 1 vol. avec 43 gr. d'après E. Riou.

Erwin (Mme E. d') : *Heur et malheur.* 1 vol. avec 50 gravures d'après H. Castelli.

Fath (G.) : *Le Paris des enfants.* 1 vol. avec 60 gr. d'après l'auteur.

Fleuriot (Mlle Z.) : *M. Nostradamus.* 1 vol. avec 36 gr. d'après A. Marie.
— *La petite duchesse.* 1 vol. avec 73 gravures d'après A. Marie.
— *Grandcœur.* 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Delort.
— *Raoul Daubry*, chef de famille. 1 vol. avec 32 gr. d'après C. Delort.
— *Mandarine.* 1 vol. avec 95 gravures d'après C. Delort.
— *Cadok.* 1 vol. avec 24 gravures d'après C. Gilbert.
— *Câline.* 1 vol. avec 102 grav. d'après G. Fraipont.
— *Feu et flamme.* 1 vol. avec 80 gravures d'après Tofani.
— *Le clan des têtes choudes.* 1 vol. illustré de 65 gr. d'après Myrbach.
— *Au Galadoc.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Zier.
— *Les premières pages.* 1 vol. avec 75 gravures d'après Adrien Marie.
— *Rayon de soleil.* 1 vol. illustré de 10 gravures d'après Mencina Kresz.

Girardin (J.) : *Les braves gens.* 1 v. avec 115 gr. d'après E. Bayard. Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Nous autres.* 1 vol. avec 182 gravures d'après E. Bayard.
— *Fausse route.* 1 vol. avec 55 grav. d'après H. Castelli.
— *La toute petite.* 1 vol. avec 128 gravures d'après E. Bayard.
— *L'oncle Placide.* 1 vol. avec 139 gravures d'après A. Marie.
— *Le neveu de l'oncle Placide.* 3 vol. illustrés de 367 gravures d'après A. Marie, qui se vendent séparément.
— *Grand-père.* 1 vol. avec 94 gravures d'après C. Delort. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Girardin (J.) (suite) : *Maman*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Le roman d'un cancre*. 1 vol. avec 119 gravures d'après Tofani.
— *Les millions de la tante Zézé*. 1 vol. avec 112 grav. d'après Tofani.
— *La famille Gaudry*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Histoire d'un Berrichon*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Le capitaine Bassinoire*. 1 vol. illustré de 119 gravures d'après Tofani.
— *Second violon*. 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Tofani.
— *Le fils Valansé*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Le commis de M. Bouvat*. 1 vol. illustré de 119 gr. d'après Tofani.

Giron (Aimé) : *Les trois rois mages*. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Fraipont et Pranishnikoff.

Gouraud (Mlle J.) : *Cousine Marie*. 1 vol. avec 36 gravures d'après A. Marie.

Meyer (Henri) : *Les Jumeaux de la Bouzaraque*. 1 vol. illustré de 9 gravures d'après Tofani.

Nanteuil (Mme P. de) : *Capitaine*. 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Myrbach.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Le général Du Maine*. 1 vol. avec 70 gravures d'après Myrbach.
— *L'épave mystérieuse*. 1 volume illustré de 80 gr. d'après Myrbach.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *En esclavage*. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après Myrbach.
— *Une poursuite*. 1 vol. illustré de 57 gravures d'après Alfred Paris.
— *Le secret de la grève*. 1 vol. ill. de 50 gr. d'après A. Paris.

Rousselet (L.) : *Le charmeur de serpents*. 1 vol. avec 68 gravures d'après A. Marie.
— *Le Fils du Connétable*. 1 vol. avec 113 grav. d'après Pranishnikoff.

Rousselet (L.) (suite) : *Les deux mousses*. 1 vol. avec 90 gravures d'après Sahib.
— *Le tambour du Royal-Auvergne*. 1 vol. avec 115 gr. d'après Poirson.
— *La peau du tigre*. 1 vol. avec 102 gr. d'après Bellecroix et Tofani.

Saintine : *La nature et ses trois règnes*, ou la mère Gigogne et ses trois filles. 1 vol. avec 171 gravures d'après Foulquier et Faguet.
— *La mythologie du Rhin et les contes de la mère-grand*. 1 vol. avec 160 gravures d'après G. Doré.

Schultz (Mlle Jeanne) : *Tout droit*. 1 vol. ill. de 112 gr. d'après E. Zier.
— *La famille Hamelin*. 1 vol. ill. de 80 gravures d'après E. Zier.
— *Sauvons Madelon!* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

Stany (Le Cte) : *Les Trésors de la Fable*. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après E. Zier.

Tissot et **Améro** : *Aventures de trois fugitifs en Sibérie*. 1 vol. avec 72 gr. d'après Pranishnikoff.

Witt (Mme de), née Guizot : *Scènes historiques*. 1re série. 1 vol. avec 18 gravures d'après E. Bayard.
— *Scènes historiques*. 2e série. 1 vol. avec 28 gravures d'après A. Marie.
— *Lutin et démon*. 1 vol. avec 36 gravures d'après Pranishnikoff et E. Zier.
— *Normands et Normandes*. 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.
— *Un jardin suspendu*. 1 vol. avec 39 gravures d'après C. Gilbert.
— *Notre-Dame Guesclin*. 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.
— *Une sœur*. 1 vol. avec 65 gravures d'après E. Bayard.
— *Légendes et récits pour la jeunesse*. 1 vol. avec 18 gravures d'après Philippoteaux.
— *Un nid*. 1 vol. avec 63 gravures d'après Ferdinandus.
— *Un patriote au quatorzième siècle*. 1 v. ill. de gravures d'après E. Zier.
— *Alsaciens et Alsaciennes*. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après A. Moreau et E. Zier.

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS

DE 4 A 8 ANS

FORMAT GRAND IN-16

CHAQUE VOLUME, BROCHÉ, 2 FR. 25

CARTONNÉ EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES DORÉES, 3 FR. 50

Ces volumes sont imprimés en gros caractères.

Chéron de la Bruyère (Mme): *Contes à Pépée.* 1 vol. avec 24 gravures d'après Grivaz.

— *Plaisirs et aventures.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Jeanniot.

— *La perruque du grand-père.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.

— *Les enfants de Boisfleuri.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Semechini.

— *Les vacances à Trouville.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *Le château du Roc-Salé.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.

— *Les enfants du capitaine.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Geoffroy.

Desgranges (Guillemette) : *Le chemin du collège.* 1 vol. illustré de 30 gravures d'après Tofani.

— *La famille Le Jarriel.* 1 vol. illustré de 36 gr. d'après Geoffroy.

Duporteau (Mme) : *Petits récits.* 1 vol. avec 28 gr. d'après Tofani.

Erwin (Mme E. d') : *Un été à la campagne.* 1 vol. avec 39 grav. d'après Sahib.

Favre : *L'épreuve de Georges.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Geoffroy.

Franck (Mme E.) : *Causeries d'une grand'mère.* 1 vol. avec 72 gravures d'après C. Delort.

Fresneau (Mme), née de Ségur: *Une année du petit Joseph.* Imité de l'anglais. 1 vol. avec 67 gravures d'après Jeanniot.

Girardin (J.) : *Quand j'étais petit garçon.* 1 vol. avec 52 gravures d'après Ferdinandus.

— *Dans notre classe.* 1 vol. avec 26 gravures d'après Jeanniot.

— *Un drôle de Bonhomme.* 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Geoffroy.

Le Roy (Mme F.) : *L'aventure de Petit Paul.* 1 vol. illustré de 45 gravures, d'après Ferdinandus.

— *Les étourderies de Mlle Lucie.* 1 vol. ill. de 30 gr. d'après Robaudi.

Le Roy (Mme F.) (suite) : *Pipo.* 1 vol. ill. de 36 gr. d'après Mencina Kresz.

Molesworth (Mrs) : *Les aventures de M. Baby,* traduit de l'anglais par Mme de Witt. 1 vol. avec 12 gravures d'après W. Crane.

Pape-Carpantier (Mme) : *Nouvelles histoires et leçons de choses.* 1 vol. avec 42 grav. d'après Semechini.

Surville (André) : *Les grandes vacances.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Semechini.

— *Les amis de Berthe.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Ferdinandus.

— *La petite Givonnette.* 1 vol. illustré de 34 gravures d'après Grigny.

— *Fleur des champs.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Zier.

— *La vieille maison du grand-père.* 1 vol. avec 34 gravures d'après Zier.

— *La fête de Saint-Maurice.* 1 vol. illustré de 34 grav. d'après Tofani.

Witt (Mme de), née Guizot : *Histoire de deux petits frères.* 1 vol. avec 45 grav. d'après Tofani.

— *Sur la plage.* 1 vol. avec 55 gravures d'après Ferdinandus.

— *Par monts et par vaux.* 1 vol. avec 54 grav. d'après Ferdinandus.

— *Vieux amis.* 1 vol. avec 60 gravures d'après Ferdinandus.

— *En pleins champs.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.

— *Petite.* 1 vol. avec 56 gravures d'après Tofani.

— *A la montagne.* 1 vol. illustré de 5 gravures d'après Ferdinandus.

— *Deux tout petits.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Ferdinandus.

— *Au-dessus du lac.* 1 vol. avec 44 grav.

— *Les enfants de la tour du Roc.* 1 vol. ill. de 56 gr. d'après E. Zier.

— *La petite maison dans la forêt.* 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Robaudi.

— *Histoire de bêtes.* 1 vol. illustré de 34 gravures d'après Bouisset.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

FORMAT IN-16

CHAQUE VOLUME, BROCHÉ, 2 FR. 25

CARTONNÉ EN PERCALINE ROUGE, TRANCHES DORÉES, 3 FR. 50

Ire SÉRIE, POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS

Anonyme : *Chien et chat*, traduit de l'anglais. 1 vol. avec 45 gravures d'après E. Bayard.

— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans*, par une mère de famille. 1 vol. avec 8 gravures d'après Bertall.

— *Les enfants d'aujourd'hui*, par le même auteur. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Carraud (Mme) : *Historiettes véritables*, pour les enfants de quatre à huit ans. 1 vol. avec 94 gravures d'après G. Fath.

Fath (G.) : *La sagesse des enfants*, proverbes. 1 vol. avec 100 gravures d'après l'auteur.

Laroque (Mme) : *Grands et petits*. 1 vol. avec 61 gravures d'après Bertall.

Marcel (Mme J.) : *Histoire d'un cheval de bois*. 1 vol. avec 20 gravures d'après E. Bayard.

Pape-Carpantier (Mme) : *Histoire et leçons de choses pour les enfants*. 1 vol. avec 85 gravures d'après Bertall.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Perrault, MMmes d'Aulnoy et Leprince de Beaumont : *Contes de fées*. 1 vol. avec 65 gravures d'après Bertall et Forest.

Porchat (J.) : *Contes merveilleux*. 1 vol. avec 21 gravures d'après Bertall.

Schmid (Le chanoine) : 190 *contes pour les enfants*, traduits de l'allemand par André Van Hasselt. 1 vol. avec 29 gravures d'après Bertall.

Ségur (Mme la comtesse de) : *Nouveaux contes de fées*. 1 vol. avec 46 gravures d'après Gustave Doré et H. Didier.

IIe SÉRIE, POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS

Achard (A.) : *Histoire de mes amis*. 1 vol. avec 25 gravures d'après Bellecroix.

Alcott (Miss) : *Sous les lilas*, traduit de l'anglais par Mme S. Lepage. 1 vol. avec 23 gravures.

Andersen : *Contes choisis*, traduit du danois par Soldi. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Anonyme : *Les fêtes d'enfants*, scènes et dialogues. 1 vol. avec 41 gravures d'après Foulquier.

Assollant (A.) : *Les aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran.* 2 vol. avec 50 gravures, d'après A. de Neuville.

Barrau (Th.) : *Amour filial.* 1 vol. avec 41 gravures d'après Ferogio.

Bawr (Mme de) : *Nouveaux contes.* 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Belèze : *Jeux des adolescents.* 1 vol. avec 140 gravures.

Berquin : *Choix de petits drames et de contes.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Foulquier, etc.

Berthet (E.) : *L'enfant des bois.* 1 vol. avec 61 gravures.

— *La petite Chailloux.* 1 vol. illustré de 41 gravures d'après É. Bayard et G. Fraipont.

Blanchère (De la) : *Les aventures de la Ramée.* 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Forest.

— *Oncle Tobie le pêcheur.* 1 vol. avec 80 gr. d'après Foulquier et Mesnel.

Boiteau (P.) : *Légendes* recueillies ou composées pour les enfants. 1 vol. avec 42 gravures d'après Bertall.

Carpentier (Mlle E.) : *La maison du bon Dieu.* 1 vol. avec 58 gravures d'après Riou.

— *Sauvons-le !* 1 vol. avec 60 gravures d'après Riou.

— *Le secret du docteur*, ou la maison fermée. 1 vol. avec 43 gravures d'après P. Girardet.

— *La tour du preux.* 1 vol. avec 59 gravures d'après Tofani.

— *Pierre le Tors.* 1 vol. avec 64 gravures d'après Zier.

— *La dame bleue.* 1 vol. illustré de 49 gravures d'après E. Zier.

Carraud (Mme Z.) : *La petite Jeanne*, ou le devoir. 1 vol. avec 21 gravures d'après Forest. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Carraud (Mme Z.) (suite) : *Les goûters de la grand'mère.* 1 vol. avec 18 gravures d'après É. Bayard.

— *Les métamorphoses d'une goutte d'eau.* 1 vol. avec 50 gravures d'après É. Bayard.

Castillon (A.) : *Les récréations physiques.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Castelli.

— *Les récréations chimiques*, faisant suite au précédent. 1 vol. avec 34 gravures d'après H. Castelli.

Caxin (Mme J.) : *Les petits montagnards.* 1 vol. avec 51 gravures d'après G. Vuillier.

— *Un drame dans la montagne.* 1 vol. avec 33 grav. d'après G. Vuillier.

— *Histoire d'un pauvre petit.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *L'enfant des Alpes.* 1 vol. avec 33 gravures d'après Tofani.

— *Perlette.* 1 vol. illustré de 54 gravures d'après Myrbach.

— *Les saltimbanques.* 1 vol. avec 66 gravures d'après Girardet.

— *Le petit chevrier.* 1 vol. illustré de 39 gravures d'après VUILLIER.

— *Jean le Savoyard.* 1 vol. illustré de 54 gravures d'après Slom.

Chabreul (Mme de) : *Jeux et exercices des jeunes filles.* 1 vol. avec 62 gravures d'après Fath, et la musique des rondes.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *Autour d'un bateau.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après E. Zier.

Colet (Mme L.) : *Enfances célèbres.* 1 vol. avec 57 grav. d'après Foulquier.

Colomb (Mme J.) : *Souffre-Douleur.* 1 vol. illustré de 49 gravures d'après Mlle Marcelle Lancelot.

Contes anglais, traduits par Mme de Witt. 1 vol. avec 43 gravures d'après Morin.

Deschamps (François) : *Mon amie Georgette.* 1 vol. illustré de 43 gravures d'après Robaudi.

Deslys (Ch.) : *Grand'maman.* 1 vol. avec 29 gravures d'après E. Zier.

Edgeworth (Miss) : *Contes de l'adolescence*, traduits par A. Le François. 1 vol. avec 42 gravures d'après Morin.

— *Contes de l'enfance*, traduits par le même. 1 vol. avec 26 gravures d'après Foulquier.

— *Demain*, suivi de *Mourad le malheureux*, contes traduits par H. Jousselin. 1 vol. avec 55 grav. d'après Bertall.

Fath (G.) : *Bernard, la gloire de son village*. 1 vol. avec 56 gravures d'après Mme G. Fath.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Fleuriot (Mlle) : *Le petit chef de famille*. 1 vol. avec 57 gravures d'après H. Castelli.

— *Plus tard*, ou Le jeune chef de famille. 1 vol. avec 60 gravures d'après É. Bayard.

— *L'enfant gâté*. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.

— *Tranquille et Tourbillon*. 1 vol. avec 45 grav. d'après C. Delort.

— *Cadette*. 1 vol. avec 52 gravures d'après Tofani.

— *En congé*. 1 vol. avec 61 gravures d'après Ad. Marie.

— *Bigarrette*. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ad. Marie.

— *Bouche-en-Cœur*. 1 vol. avec 45 gravures d'après Tofani.

— *Gildas l'intraitable*. 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.

— *Parisiens et Montagnards*. 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.

Foë (de) : *La vie et les aventures de Robinson Crusoé*, traduit de l'anglais. 1 vol. avec 40 gravures.

Fonvielle (W. de) : *Néridah*. 2 vol. avec 45 gravures d'après Sahib.

Fresneau (Mme), née de Ségur : *Comme les grands!* 1 vol. illustré de 46 gravures d'après Ed. Zier.

— *Thérèse à Saint-Domingue*. 1 vol. avec 49 gravures d'après Tofani.

— *Les protégés d'Isabelle*. 1 vol. illustré de 42 grav. d'après Tofani.

Fresneau (Mme), née de Ségur (suite) : *Deux abandonnées*. 1 vol. illustré de 2 gravures d'après M. Orange.

Froment (Pierre) : *Petit-Prince*. 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Robaudi.

Genlis (Mme de) : *Contes moraux*. 1 v. avec 40 grav. d'après Foulquier, etc.

Gérard (A.) : *Petite Rose*. — *Grande Jeanne*. 1 vol. avec 28 gravures d'après Gilbert.

Girardin (J.) : *La disparition du grand Krause*. 1 vol. avec 70 gravures d'après Kauffmann.

Giron (A.) : *Ces pauvres petits*. 1 vol. avec 22 grav. d'après B. Nouvel.

Gouraud (Mlle J.) : *Les enfants de la ferme*. 1 vol. avec 59 grav. d'après E. Bayard.

— *Le livre de maman*. 1 vol. avec 68 grav. d'après E. Bayard.

— *Cécile, ou la petite sœur*. 1 vol. avec 26 grav. d'après Desandré.

— *Lettres de deux poupées*. 1 vol. avec 59 gravures d'après Olivier.

— *Le petit colporteur*. 1 vol. avec 27 grav. d'après A. de Neuville.

— *Les mémoires d'un petit garçon*. 1 vol. avec 86 grav. d'après E. Bayard.

— *Les mémoires d'un caniche*. 1 vol. avec 75 grav. d'après E. Bayard.

— *L'enfant du guide*. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.

— *Petite et grande*. 1 vol. avec 48 gravures d'après E. Bayard.

— *Les quatre pièces d'or*. 1 vol. avec 54 gravures d'après E. Bayard.

— *Les deux enfants de Saint-Domingue*. 1 vol. avec 54 gravures d'après E. Bayard.

— *La petite maîtresse de maison*. 1 vol. avec 37 grav. d'après Marie.

— *Les filles du professeur*. 1 vol. avec 36 grav. d'après Kauffmann.

— *La famille Harel*. 1 vol. avec 44 gravures d'après Valnay.

— *Aller et retour*. 1 vol. avec 40 gravures d'après Ferdinandus.

Gouraud (Mlle J.) (suite) : *Les petits voisins*. 1 vol. avec 39 gravures d'après C. Gilbert.

— *Chez grand'mère*. 1 vol. avec 98 grav. d'après Tofani.

— *Le petit bonhomme*. 1 vol. avec 45 grav. d'après A. Ferdinandus.

— *Le vieux château*. 1 vol. avec 28 gravures d'après E. Zier.

— *Pierrot*. 1 vol. avec 31 gravures d'après E. Zier.

— *Minette*. 1 vol. illustré de 52 gravures d'après Tofani.

— *Quand je serai grande!* 1 vol. avec 60 gravures d'après Ferdinandus.

Grimm (Les frères) : *Contes choisis*, traduits par Ferd. Baudry. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Hauff : *La caravane*, traduit par A. Talon. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

— *L'auberge du Spessart*, traduit par A. Talon. 1 vol. avec 61 gravures d'après Bertall.

Hawthorne : *Le livre des merveilles*, traduit de l'anglais par L. Rabillon. 2 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Hebel et **Karl Simrock** : *Contes allemands*, traduits par M. Martin. 1 vol. avec 27 grav. d'après Bertall.

Johnson (R. B.) : *Dans l'extrême Far West*, traduit de l'anglais par A. Talandier. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

Marcel (Mme J.) : *L'école buissonnière*. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

— *Le bon frère*. 1 vol. avec 21 gravures d'après E. Bayard.

— *Les petits vagabonds*. 1 vol. avec 25 gravures d'après E. Bayard.

— *Histoire d'une grand'mère et de son petit-fils*. 1 vol. avec 36 gravures d'après C. Delort.

— *Daniel*. 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.

— *Le frère et la sœur*. 1 vol. avec 45 gravures d'après E. Zier.

Marcel (Mme J.) (suite) : *Un bon gros pataud*. 1 vol. avec 45 gravures d'après Jeanniot.

— *L'oncle Philibert*. 1 vol. illustré de 56 grav. d'après Fr. Régamey.

Maréchal (Mlle M.) : *La dette de Ben-Aïssa*. 1 vol. avec 20 gravures d'après Bertall.

— *Nos petits camarades*. 1 vol. avec 18 gravures d'après E. Bayard et H. Castelli, etc.

— *La maison modèle*. 1 vol. avec 42 gravures d'après Sahib.

Marmier (X.) : *L'arbre de Noël*. 1 vol. avec 68 grav. d'après Bertall.

Martignat (Mlle de) : *Les vacances d'Élisabeth*. 1 vol. avec 36 gravures d'après Kauffmann.

— *L'oncle Boni*. 1 vol. avec 42 gravures d'après Gilbert.

— *Ginette*. 1 vol. avec 50 gravures d'après Tofani.

— *Le manoir d'Yolan*. 1 vol. avec 56 gravures d'après Tofani.

— *Le pupille du général*. 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *L'héritière de Maurivèze*. 1 vol. avec 39 grav. d'après Poirson.

— *Une vaillante enfant*. 1 vol. avec 43 gravures par Tofani.

— *Une petite-nièce d'Amérique*. 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.

— *La petite fille du vieux Thémi*. 1 vol. illustré de 42 gravures d'après Tofani.

Mayne-Reid (Le capitaine) : *Les chasseurs de girafes*, traduit de l'anglais par H. Vattemare. 1 vol. avec 10 grav. d'après A. de Neuville.

— *A fond de cale*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 12 gravures.

— *A la mer!* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 12 gravures.

— *Bruin*, ou les chasseurs d'ours, traduit par A. Letellier. 1 vol. avec 8 grandes gravures.

— *Le chasseur de plantes*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 29 gravures.

Mayne-Reid (Le capitaine) (suite) : *Les exilés dans la forêt*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 12 gravures.

— *L'habitation du désert*, traduit par A. Le François. 1 vol. avec 24 gravures.

— *Les grimpeurs de rochers*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 20 gravures.

— *Les peuples étranges*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 24 gravures,

— *Les vacances des jeunes Boërs*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 12 gravures.

— *Les veillées de chasse*, traduit par H.-B. Révoil. 1 vol. avec 43 gravures d'après Freeman.

— *La chasse au Léviathan*, traduit par J. Girardin. 1 vol. avec 51 gravures d'après A. Ferdinandus et Th. Weber.

— *Les naufragés de la Calypso*. 1 vol. traduit par Mme Gustave Demoulin et illustré de 55 gravures d'après Pranishnikoff.

Meyners d'Estrey (Cte) : *Voyages et aventures de Gérard Hendriks*. 1 vol. illustré de 15 grav. d'après Mme P. Crampel.

— *Le pays des diamants*. 1 vol. illustré de 36 gravures d'après E. Riou.

Moussac (Mme la marquise de) : *Popo et Lili ou les deux jumeaux*. 1 vol. illustré de 58 gravures d'après E. Zier.

Muller (E.) : *Robinsonnette*. 1 vol. avec 22 gravures d'après Lix.

Ouida : *Le petit comte*. 1 vol. avec 34 gravures d'après G. Vuillier, Tofani, etc.

Peyronny (Mme de), née d'Isle : *Deux cœurs dévoués*. 1 vol. avec 53 gravures d'après J. Devaux.

Pitray (Mme de) : *Les enfants des Tuileries*. 1 vol. avec 29 gravures d'après E. Bayard.

— *Les débuts du gros Philéas*. 1 vol. avec 57 gravures d'après H. Castelli.

Pitray (Mme de) (suite) : *Le château de la Pétaudière*. 1 vol. avec 78 gravures d'après A. Marie.

— *Le fils du maquignon*. 1 vol. avec 65 grav. d'après Riou.

— *Petit Monstre et Poule Mouillée*. 1 vol. avec 66 grav. par E. Girardet.

— *Robin des Bois*. 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Sirouy.

— *L'usine et le château*. 1 vol. illustré de 44 grav. d'après Robaudi.

— *L'arche de Noé*. 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Robaudi.

Rendu (V.) : *Mœurs pittoresques des insectes*. 1 vol. avec 49 grav.

Rostoptchine (Mme la comtesse) : *Belle, Sage et Bonne*. 1 vol. avec 39 gravures d'après Ferdinandus.

Sandras (Mme) : *Mémoires d'un lapin blanc*. 1 vol. avec 20 gravures d'après E. Bayard.

Sannois (Mlle la comtesse de) : *Les soirées à la maison*. 1 vol. avec 42 gravures d'après E. Bayard.

Ségur (Mme la comtesse de) : *Après la pluie, le beau temps*. 1 vol. avec 128 grav. d'après E. Bayard.

— *Comédies et proverbes*. 1 vol. avec 60 gravures d'apres E. Bayard.

— *Diloy le chemineau*. 1 vol. avec 90 gravures d'après H. Castelli.

— *François le bossu*. 1 vol. avec 114 gravures d'après E. Bayard.

— *Jean qui grogne et Jean qui rit*. 1 vol. avec 70 grav. d'après Castelli.

— *La fortune de Gaspard*. 1 vol. avec 52 gravures d'après Gerlier.

— *La sœur de Gribouille*. 1 vol. avec 72 grav. d'après H. Castelli.

— *Pauvre Blaise!* 1 vol. avec 65 gravures d'après H. Castelli.

— *Quel amour d'enfant!* 1 vol. avec 79 gravures d'après E. Bayard.

— *Un bon petit diable*. 1 vol. avec 100 gravures d'après H. Castelli.

— *Le mauvais génie*. 1 vol. avec 90 gravures d'après E. Bayard.

— *L'auberge de l'Ange-Gardien*. 1 vol. avec 75 grav. d'après Foulquier.

— *Le général Dourakine*. 1 vol. avec 100 gravures d'après E. Bayard.

Ségur (Mme la comtesse de) (suite) : *Les bons enfants.* 1 vol. avec 70 gravures d'après Ferogio.

— *Les deux nigauds.* 1 vol. avec 76 gravures d'après H. Castelli.

— *Les malheurs de Sophie.* 1 vol. avec 48 grav. d'après H. Castelli.

— *Les petites filles modèles.* 1 vol. avec 21 gravures d'après Bertall.

— *Les vacances.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Bertall.

— *Mémoires d'un âne.* 1 vol. avec 75 grav. d'après H. Castelli.

Stolz (Mme de) : *La maison roulante.* 1 vol. avec 20 grav. sur bois d'après E. Bayard.

— *Le trésor de Nanette.* 1 vol. avec 24 gravures d'après E. Bayard.

— *Blanche et Noire.* 1 vol. avec 54 gravures d'après E. Bayard.

— *Par-dessus la haie.* 1 vol. avec 56 gravures d'après A. Marie.

— *Les poches de mon oncle.* 1 vol. avec 20 gravures d'après Bertall.

— *Les vacances d'un grand-père.* 1 vol. avec 40 gravures d'après G. Delafosse.

— *Le vieux de la forêt.* 1 vol. avec 32 gravures d'après Sahib.

— *Le secret de Laurent.* 1 vol. avec 32 gravures d'après Sahib.

— *Les deux reines.* 1 vol. avec 32 gravures d'après Delort.

— *Les mésaventures de Mlle Thérèse.* 1 vol. avec 29 grav. d'après Charles.

Stolz (Mme de) (suite) : *Les frères de lait.* 1 vol. avec 42 gravures d'après E. Zier.

— *Magali.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Tofani.

— *Les deux André.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Tofani.

— *Deux tantes.* 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.

— *Violence et bonté.* 1 vol. avec 36 gravures par Tofani.

— *L'embarras du choix.* 1 v. illustré de 36 gravures d'après Tofani.

— *Petit Jacques.* 1 vol. illustré de 48 gravures d'après Tofani.

— *La famille Coquelicot.* 1 vol. illustré de 30 grav. d'après Jeanniot.

Swift : *Voyages de Gulliver,* traduit et abrégé à l'usage des enfants. 1 vol. avec 57 gravures d'après Delafosse.

Taulier : *Les deux petits Robinsons de la Grande-Chartreuse.* 1 vol. avec 69 gravures d'après E. Bayard et Hubert Clerget.

Tournier : *Les premiers chants,* poésies à l'usage de la jeunesse. 1 vol. avec 20 gravures d'après Gustave Roux.

Vimont (Ch.) : *Histoire d'un navire.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Alex. Vimont.

Witt (Mme de), née Guizot : *Enfants et parents.* 1 vol. avec 34 gravures d'après A. de Neuville.

— *La petite-fille aux grand'mères.* 1 vol. avec 36 grav. d'après Beau.

— *En quarantaine.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Ferdinandus.

IIIe SÉRIE, POUR LES ENFANTS ADOLESCENTS

ET POUVANT FORMER UNE BIBLIOTHÈQUE POUR LES JEUNES FILLES DE 14 A 18 ANS

VOYAGES

Agassiz (M. et Mme) : *Voyage au Brésil,* traduit et abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Aunet (Mme L') : *Voyage d'une femme au Spitzberg.* 1 vol. avec 34 gravures.

Baines : *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique,* traduit et abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 22 gravures et 1 carte.

Baker : *Le lac Albert N'yanza*. Nouveau voyage aux sources du Nil, abrégé par Belin-De Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Baldwin : *Du Natal au Zambèze* (1851-1865). Récits de chasses, abrégés par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 24 gravures et 1 carte.

Burton (Le capitaine) : *Voyages à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons*, abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 12 gravures et 3 cartes.

Catlin : *La vie chez les Indiens*, traduit de l'anglais. 1 vol. avec 25 gravures.

Fonvielle (W. de) : *Le glaçon du* Polaris, aventures du capitaine Tyson. 1 vol. avec 19 gravures et 1 carte.

Hayes (Dr) : *La mer libre du pôle*, traduit par F. de Lanoye, et abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 14 gravures et 1 carte.

Hervé et de Lanoye : *Voyages dans les glaces du pôle arctique*. 1 vol. avec 40 gravures.

Lanoye (F. de) : *Le Nil, son bassin et ses sources*. 1 vol. avec 32 gravures et des cartes.

— *La Sibérie*. 1 vol. avec 48 gravures d'après Lebreton, etc.

— *Les grandes scènes de la nature*. 1 vol. avec 40 gravures.

— *La mer polaire*, voyage de l'*Érèbe* et de la *Terreur*, et expédition à la recherche de Franklin. 1 vol. avec 29 gravures et des cartes.

— *Ramsès le Grand*, ou l'Égypte il y a trois mille trois cents ans. 1 vol. avec 39 gravures d'après Lancelot, E. Bayard, etc.

Livingstone : *Explorations dans l'Afrique australe*, abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 20 gravures et 1 carte.

Livingstone (suite) : *Dernier journal*, abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 16 grav. et 1 carte.

Mage (L.) : *Voyage dans le Soudan occidental*, abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Milton et Cheadle : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, traduit et abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 2 cartes.

Mouhot (Ch.) : *Voyage dans le royaume de Siam, le Cambodge et le Laos*. 1 vol. avec 28 gravures et 1 carte.

Palgrave (W. G.) : *Une année dans l'Arabie centrale*, traduit et abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 12 gravures, 1 portrait et 1 carte.

Pfeiffer (Mme) : *Voyages autour du monde*, abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Piotrowski : *Souvenirs d'un Sibérien*. 1 vol. avec 10 gravures d'après A. Marie.

Schweinfurth (Dr) : *Au cœur de l'Afrique* (1866-1871). Traduit par Mme H. Loreau, et abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Speke : *Les sources du Nil*, édition abrégée par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 24 gravures et 3 cartes.

Stanley : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, traduit par Mme Loreau, et abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Vambéry : *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, traduit par E. D. Forgues, et abrégé par J. Belin-De Launay. 1 vol. avec 18 gravures et une carte.

HISTOIRE

Le Loyal Serviteur : *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, revue et abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Alph. Feillet. 1 vol. avec 36 gravures d'après P. Sellier.

Monnier (M.): *Pompéi et les Pompéiens.* Édition à l'usage de la jeunesse. 1 vol. avec 25 gravures d'après Thérond.

Plutarque : *Vies des Grecs illustres*, édition abrégée par A. Feillet. 1 vol. avec 53 gravures d'après P. Sellier.

— *Vies des Romains illustres*, édition abrégée par A. Feillet. 1 vol. avec 69 gravures d'après P. Sellier.

Retz (Le cardinal de) : *Mémoires* abrégés par A. Feillet. 1 vol. avec 35 gravures d'après Gilbert, etc.

LITTÉRATURE

Bernardin de Saint-Pierre: *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 12 gravures d'après E. Bayard.

Cervantès: *Don Quichotte de la Manche.* 1 vol. avec 64 gravures d'après Bertall et Forest.

Homère: *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites par P. Giguet et abrégées par Alph. Feillet. 1 vol. avec 33 gravures d'après Olivier.

Le Sage: *Aventures de Gil Blas*, édition destinée à l'adolescence. 1 vol. avec 50 gravures d'après Leroux.

Mac-Intosch (Miss) : *Contes américains*, traduits par Mme Dionis. 2 vol. avec 50 gravures d'après E. Bayard.

Maistre (X. de): *Œuvres choisies.* 1 vol. avec 15 gravures d'après E. Bayard.

Molière : *Œuvres choisies*, abrégées à l'usage de la jeunesse. 2 vol. avec 22 gravures d'après Hillemacher.

Virgile : *Œuvres choisies*, traduites et abrégées à l'usage de la jeunesse, par Th. Barrau. 1 vol. avec 20 gravures d'après P. Sellier.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

FORMAT PETIT IN-12

A 2 FRANCS LE VOLUME

LA RELIURE EN PERCALINE GRIS PERLE, TRANCHES ROUGES, SE PAYE EN SUS, 50 C.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Tombée du nid.* 1 vol.
— *Raoul Daubry*, chef de famille. 2e édit. 1 vol.
— *L'héritier de Kerguignon.* 3e édit. 1 vol.
— *Réséda.* 9e édit. 1 vol.
— *Ces bons Rosaec !* 1 vol.
— *La vie en famille.* 8e édit. 1 vol.
— *Le cœur et la tête.* 1 vol.
— *Au Galadoc.* 1 vol.
— *De trop.* 1 vol.
— *Le théâtre chez soi, comédies et proverbes.* 1 vol.
— *Sans beauté.* 1 vol.
— *Loyauté.* 1 vol.
— *La clef d'or.* 1 vol.
— *Bengale.* 1 vol.
— *La glorieuse.* 1 vol.

Fleuriot Kérinou : *De fil en aiguille.* 1 vol.

Girardin (J.) : *Le locataire des demoiselles Rocher.* 1 vol.

Girardin (J.) (suite) : *Les épreuves d'Étienne.* 1 vol.
— *Les théories du docteur Wurtz.* 1 vol.
— *Miss Sans-Cœur.* 2e édit. 1 vol.
— *Les braves gens.* 1 vol.
— *Mauviette.* 1 vol.

Giron (Aimé) : *Braconnette.* 1 vol.

Marcel (Mme J.) : *Le Clos-Chantereine.* 1 vol.

Verley : *Une perfection.* 1 vol.

Wiele (Mme Van de) : *Filleul du roi !* 1 vol.

Witt (Mme de), née Guizot : *Tout simplement.* 2e édition. 1 vol.
— *Reine et maîtresse.* 1 vol.
— *Un héritage.* 1 vol.
— *Ceux qui nous aiment et ceux que nous aimons.* 1 vol.
— *Sous tous les cieux.* 1 vol.
— *A travers pays.*
— *Vieux contes de la veillée.* 1 vol.
— *Regain de vie.* 1 vol.
— *Contes et légendes de l'Est.* 1 vol.

D'autres volumes sont en préparation.

10563 — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris. — 10-92. — 100,000.

PQ 2207 .C46 M4 C.1
Mes amis et moi.
Stanford University Libraries
3 6105 038 060 690

PQ
2207
C46M

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.